This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

100
C12
C21
B1

ALBUM

DU SALON DE 1840

Publication de la France Littéraire

REVUE DE LA LITTÉRATURE, DES SCIENCES ET DES ARTS.

100
C12
C25
B1

PARIS

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS, 55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

(PRÈS LE PONT-NEUF.)

ALBUM
DU SALON DE 1840

COLLECTION DES PRINCIPAUX OUVRAGES

EXPOSÉS AU LOUVRE

Reproduits par les Peintres eux-mêmes,

OU SOUS LEUR DIRECTION,

Par MM. Alophe, Léon Noël, W. Wyld, Français, Champin, Tirpenne, Challamel, Bour, Desmaisons, Eug. Cicéri, Mouilleron, Sorrieu, etc., etc.

AVEC UNE

PRÉFACE PAR LE BARON TAYLOR.

TEXTE PAR JULES ROBERT.

L'amitié ou l'antipathie, et quelquefois même la haine, n'ont que trop souvent présidé aux revues critiques des expositions de peinture. Quant à nous, notre seul but, en publiant cet Album, est de mettre sous les yeux des amateurs de beaux-arts et des étrangers, les plus belles productions des célébrités artistiques de la France.

Artistes nous-mêmes, nous espérons servir la cause des artistes, auxquels nous dédions cet ouvrage.

CHALLAMEL.

PARIS

CHALLAMEL, ÉDITEUR,

AU BUREAU DE LA FRANCE LITTÉRAIRE, RUE DE L'ABBAYE, 4.

1840

PRÉFACE

La critique d'art ne manque en France ni d'élévation, ni de science; elle possède surtout un grand attrait d'esprit, un grand charme de style; mais souvent peut-être elle apporte dans sa polémique des dispositions trop ardentes, trop passionnées, des prédilections trop intéressées ou des antipathies trop aveugles, pour qu'elle puisse être impartiale.

Dominée par des entraînements irréfléchis, maîtrisée par des exigences de coteries et de partis, non moins absolus dans leurs admirations que dans leurs réprobations; rarement elle s'occupe du soin de rechercher la vérité, rarement elle songe à éclairer l'artiste, à l'aider surtout et à l'encourager dans les difficiles sentiers de sa noble carrière, à lui frayer enfin les voies de la fortune et de la renommée.

La critique d'art dans la plupart de nos feuilles quotidiennes et de nos revues périodiques, est principalement occupée du soin de briller elle-même. Aussi, souvent séduite par le seul éclat des formes, elle étouffe également le germe des talents nouveaux sous le fracas de flatteries qui aveuglent la vanité, ou de sarcasmes qui n'enseignent rien. Bien décidée à ne procéder que par système, et à n'accorder des éloges qu'aux artistes de la secte reconnue, ou dans l'histoire des arts qu'à une seule école.

Lorsque le Salon, chaque année, se ferme à la curiosité publique, que reste-t-il de tout le bruit que la critique a fait autour des œuvres qu'il renferme? rien. Pas un conseil pour ceux qui se sont égarés, pas un encouragement pour ceux qui laissent espérer de leurs essais un avenir brillant, si le talent, quoique jeune et inexpérimenté, était fécondé par d'utiles remontrances. L'art n'y a rien gagné, et le public n'a pas été mieux instruit que les artistes de la valeur réelle des œuvres qu'il a vues.

Ce n'est point ainsi que nous concevons la mission si haute et si digne

de la critique; ce n'est point ainsi que nous comprenons le culte des beaux-arts; ce n'est point ainsi surtout que nous entendons l'intérêt des artistes. Éclairer les uns de ses conseils, exciter les autres par une approbation juste et méritée, tendre la main à tous comme à des frères, telle nous semble être la mission auguste de la critique.

Alors seulement elle consacrera le principe fécond de la liberté de l'intelligence. En réclamant pour tous la publicité et l'examen, en voulant de l'air, du soleil et de l'espace pour tout le monde, elle agira divinement comme la nature, qui donne à toute plante le droit de croître et de s'élever. Il n'y aura plus d'artistes, ni d'écoles en dehors de cette magnifique cité de l'art, où tous les talents ont droit de bourgeoisie; il n'y aura plus de parias, assis tristement devant les portes de la publicité fermées pour eux. La critique, comme nous l'entendons, ne serait ni blessante ni offensive; mais elle irait comme une sœur de charité, ange de secours, trouver les jeunes artistes militants pour les soutenir, par des paroles amicales et bienveillantes, dans leur mélancolie, trop souvent dans leur juste désespoir.

Au lieu de proscrire et d'exclure, au lieu d'étouffer certaines tendances pour en favoriser d'autres, au lieu d'ébrancher certains talents qui promettent cependant des fruits, la critique, comme nous la voulons, dirait au contraire à toutes les natures artistes : Produisez et multipliez! C'est en effet dans le libre développement de toutes les écoles et de toutes les idées dans les beaux-arts, que réside, comme dans la création, le principe de la durée et de la vie. Le génie de la critique doit seconder la Providence dans ses vues de fécondité pour l'avenir. Que savez-vous si le germe de talent que vous écrasez aujourd'hui ne contenait pas, pour demain, un autre Michel-Ange? Ne repoussons ni les débuts timides, ni les tentatives hardies. Souvenons-nous des premiers essais de Raphaël et de Rubens; souvenons-nous que la première fois que Ingres signa son nom au bas d'un tableau, il n'annonçait pas le peintre de l'apothéose d'Homère.

La tolérance est surtout nécessaire à notre temps. De toutes parts l'esprit humain cherche, explore, tente; il voudrait s'ouvrir en tous sens

des voies nouvelles; notre siècle est plein de Christophe Colombs qui s'en vont à la découverte d'un nouveau monde. Quelques-uns, sans doute, s'égarent; mais, n'y en eût-il qu'un seul qui trouvât, sur mille qui cherchent, nous devrions encore à tous une protection et un regard bienveillant; car nous ne savons pas d'avance quel sera celui qui touchera le port. Laissons donc les esprits aventureux de notre siècle se risquer, selon leur vocation, dans toutes les directions de l'art, cet océan sans bornes. Au lieu de les dégoûter par notre froideur et notre ironie, suivons, au contraire, d'un geste amical et d'un sourire encourageant leur voile déployée. Beaucoup de réputations que nous acceptons aujourd'hui comme des faits accomplis, ont eu à souffrir de nos doutes et de nos dédains pendant qu'elles s'accomplissaient. Ne pouvait-on leur adoucir, par des paroles fraternelles, les épreuves toujours si pénibles et si amères des premiers essais?

Jusqu'ici la critique, au lieu d'être une pente douce et facile qui porte les jeunes talents à la renommée, a été, au contraire, pour les artistes, un courant rapide et entraînant qu'il a fallu remonter. Que de découragements, que d'efforts, que de pleurs amers elle a fait répandre! Mais le moment est venu pour elle de se montrer libérale et désintéressée dans ses jugements, universelle dans ses vues, impartiale dans ses affections : la critique que nous appelons de tous nos vœux, fera lever, comme Dieu, le soleil de la publicité sur tous les talents, sans exception d'écoles ni de personnes; elle n'aura qu'une loi, la liberté; qu'un but, la gloire du pays.

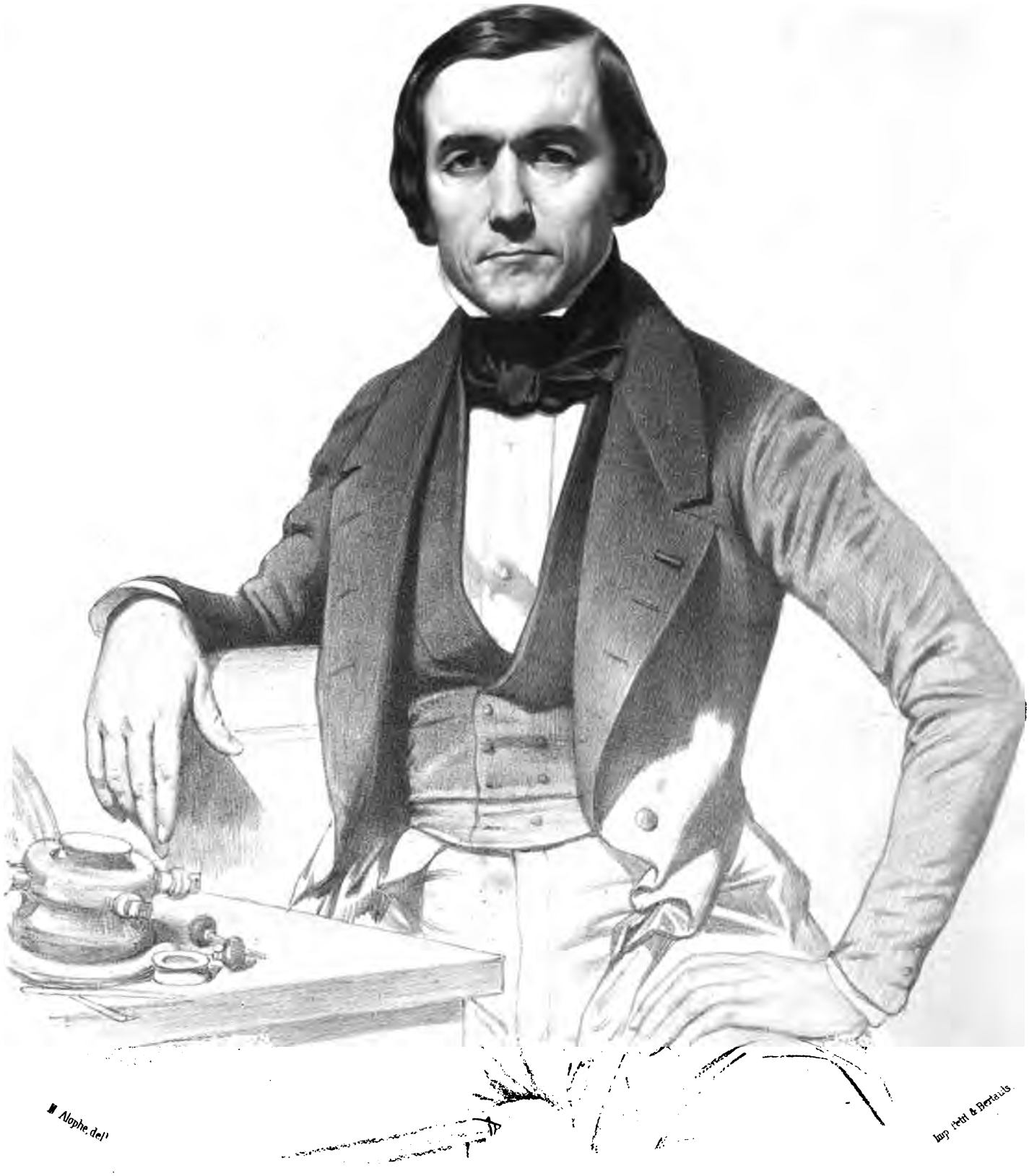
Laissons à l'avenir le soin de classer la valeur de nos artistes; plus à distance que nous de leurs œuvres, il sera plus à portée de les juger. Pour le présent, acceptons tout ce qui donne des signes irrécusables de puissance et de génie. Aidons de toutes nos forces au libre développement de toutes les organisations qui cultivent les beaux-arts, faisons descendre sur tous, comme une douce rosée, les faveurs du public. Plus tard, quand la moisson sera faite, nos fils sépareront l'ivraie d'avec le grain, le bien d'avec le mal. Mais, pour le moment, nous courons risque d'arracher l'épi en voulant extirper la mauvaise herbe. Mieux

vaut encore cultiver un talent infertile que d'anéantir un talent fécond. Nous n'entendons pas dire pour cela que la critique doive se départir du droit qu'elle a de juger dès à présent les artistes et leurs œuvres, nous ne voulons pas lui arracher des mains sa sentence; mais nous voudrions qu'elle adoucît son jugement, qui alors deviendrait un conseil et ne flétrirait jamais. La critique qui se sert d'un fouet irrite le patient sans le convaincre, elle le refoule en son orgueil.

La liberté, dans les beaux-arts, a son contre-poids dans le sentiment éternel du beau que l'humanité porte avec elle, dans les grands exemples que le Vatican, que Florence, que le Louvre étalent à nos études, dans le temps qui ne permet pas aux fausses théories, aux talents dangereux de gouverner éternellement le monde. Laissez tomber vos encouragements sur cette foule qui s'agite autour de vous, et soyez certains qu'il en sortira de nobles tentatives et de grandes œuvres. Que la critique se fasse généreuse et expansive, qu'elle accepte tous les développements, toutes les formes, toutes les écoles, tous les événements imprévus qui changent d'âge en âge la surface de l'art; qu'elle tende ses bras à tous les talents engagés dans la lutte, qu'elle montre à tous les yeux la gloire comme un but, l'avenir comme une immortalité!

Alors se réalisera cette grande cité que nous rêvons; ville universelle et libérale, où tous les talents auront leur couronne.

Notre premier but, en créant cette publication temporaire, a été d'encourager les artistes par la publicité que nous offrons à leurs œuvres. Nous ne renonçons point, ni au désir, ni au droit de les éclairer de nos conseils; mais notre critique, à nous, sera toujours amicale et bienveillante, et elle s'efforcera surtout d'être utile par des enseignements non moins réfléchis que désintéressés.



Mr BARRE, Père.

Par Amaury-Duval.

Challamel & Cie éditeurs de l'Abbaye, 4, Fb St Ge

Portrait

DE M. BARRE PÈRE

GRAVEUR EN MÉDAILLES.

PAR M. AMAURY-DUVAL

Lithographié par M. Alophe-M.

Un beau portrait est bien difficile à faire, et vraiment il faut être un grand peintre, un parfait observateur, un homme bien intelligent, pour réussir dans ce genre de peinture. Aujourd'hui surtout que toute supériorité de talent ou de finances est coudoyée dans la foule, que toute distinction de rangs est cachée sous la coupe uniforme de l'habit de drap noir, véritable niveleur, combien faut-il de hardiesse, on peut le dire, pour aborder le portrait! combien faut-il de talent pour y exceller! Où sont maintenant ces merveilleuses pompes de costumes, ces éclatantes armures, ces riches blasons, ces brillantes couleurs des belles soies de Gênes et des velours du Levant? Les longues et chatoyantes écharpes, les superbes colliers que les vieux peintres se complaisaient tant à reproduire, ne sont plus. Certes, si dans cette magnifique galerie du Louvre où nous piétinons à l'heure qu'il est, nous voulons, pour un moment, reporter nos souvenirs vers les beaux portraits des Titien, des Tintoret, des Rubens, et des Van-Dick, nous regretterons l'époque à laquelle ces grands artistes ont donné tant d'éclat. Nous avons donc à craindre aujourd'hui la monotonie et la froideur.

Cependant, pour les hommes de volonté et de conscience, point de difficultés insurmontables. Il est des peintres qui, chacun dans leur voie de progrès, et à quelque école qu'ils appartiennent, recherchent d'autres qualités que celle de rendre avec perfection une robe de velours ou de satin; qui, sous ce voile de blonde gracieusement attaché, veulent voir palpiter les chairs, et qui envisagent avec amour, et sous le rapport de l'art, le genre portrait.

Parmi ceux-là, se place en première ligne M. Amaury-Duval, l'excellent élève du peintre d'*Homère* et de *l'Odalisque*, de M. Ingres qui fit, pour sa gloire et pour notre admiration, les portraits de M. Bertin l'aîné et de M. le comte Molé, le ci-devant ministre, l'homme du monde, l'académicien. M. Amaury-Duval a pleinement réussi, parce que, comme son maître, il professe, avant tout, le culte du dessin pur et correct, cette première qualité du portraitiste, préférable à celle qu'ambitionne la galanterie des peintres routiniers et sans originalité.

Le portrait que nous donnons de M. Barre père, l'habile graveur en médailles, peint par M. Amaury-Duval, et reproduit avec tant de talent par M. Alophe, outre l'exactitude de la ressemblance, réunit des qualités du premier ordre. Point d'affectation ni de roideur dans l'ensemble; point d'efforts pour séduire. Comme la nature est bien traduite! comme cette figure est modelée, habilement peinte! comme elle est expressive! Chaque détail peut soutenir l'épreuve de l'analyse la plus scrupuleuse.

M. Amaury-Duval a augmenté encore sa réputation de peintre *de vérité* dans ce portrait, comme dans celui de madame Mennessier-Nodier. Il est né à Paris, en 1808, et a fait un séjour de deux ans en Italie, où il s'est livré à de sérieuses études.

SALON DE 1840.

Publication de la France littéraire

Robert - Fleury.

A. Mouilleron, del. Lith. Petit & Bertauts.

P. Ramus.

Challamel et Cie édit. 4 r. de l'Abbaye Fg St Gam

P. Ramus

TABLEAU PAR M. ROBERT FLEURY.

Lithographié par M. Mouilleron.

Au coin de la petite rue des Carmes, près de la place Maubert et du collége de Presle, habitait Ramus, fameux polygraphe français. Le premier il osa douter de l'infaillibilité d'Aristote, et couchait, par voie de conséquence, et grâce aux persécutions de ses nombreux ennemis, dans une petite chambre au cinquième étage. Un dur matelas étendu par terre, un escabeau de bois peint, une coupe de faïence, quelques livres usés et poudreux, formaient tout l'ameublement.

Le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemi, Ramus était en méditation dans la cour du collége où il enseignait, lorsqu'un de ses élèves accourut vers lui, l'œil hagard, les vêtements en désordre.

Le philosophe ne vit et n'entendit rien : il était absorbé par ses rêveries.

— Les voilà! s'écria l'élève, en indiquant la place Maubert.... Et il entraîna Ramus dans sa chambre. Le philosophe se coucha pour donner sa leçon, selon son habitude.

Peu de temps après parut Charpentier, le soutien des vieilles idées, l'ennemi de Ramus, qui, peu d'années auparavant, l'avait convaincu d'ignorance. Il pénétra dans la retraite de son rival. Les deux philosophes se mesurèrent longtemps du regard; puis ce colloque rapide s'établit en latin. Nous le traduisons : « Salut! — Salut. — L'heure de la mort est venue. — La vie! — Je te la vends. — Combien? — Tout ce que tu possèdes. — Qu'il soit dit.

Ramus chercha sa bourse dans son lit, et la donna à Charpentier, qui s'enfuit en montrant au peuple la retraite du novateur. Alors

la foule poussa ces cris : « *Aristote! Huguenot!* » Des écoliers lancèrent des pierres jusqu'au toit; d'autres montèrent l'escalier.

Le peintre a choisi le moment d'attente et d'angoisse. Des pas et des voix se font entendre. L'élève, effrayé, jette ses livres, se traîne jusqu'à la porte, et prête l'oreille. Quant au maître, il se rappelle que la résignation est le courage du philosophe; il reste sur son séant et joint les mains. C'est la situation la plus dramatique de tout l'épisode. La figure du vieillard est noble et calme comme son âme.

Cependant Ramus est frappé par la main d'un de ses élèves. Aussi relève-t-il sa longue barbe blanche, et se cache le visage pour ne pas voir. Un seul coup suffit pour le tuer. Les meurtriers ouvrent la fenêtre, et jettent le cadavre dans la cour. Et là, devant les lambeaux de ce corps vénérable, de cette belle figure que le Primatice avait prise pour modèle, la populace pousse des cris de joie et de triomphe, et traîne le corps jusqu'aux bords de la Seine, qui devient son tombeau.

Tel fut le héros du tableau de M. Robert Fleury. C'est une page d'histoire nationale pleine d'intérêt; et nous aimons à voir reproduire par le pinceau toutes ces scènes qui nous préoccupent encore après plusieurs siècles. Dans cette composition, les poses sont naturelles, les physionomies expressives, l'ensemble complet, les détails étudiés avec soin.

M. Robert Fleury a exposé plusieurs autres tableaux qui accusent tous de notables progrès dans son talent déjà si haut placé, et qui sont d'une perfection de couleur que jusqu'alors il n'avait pas atteinte. Nous citerons le *Colloque de Poissy*, composition animée et importante, et *l'Avare pesant des pièces d'or*, création nouvelle sous le rapport de la manière dont le peintre a compris le personnage.

M. Robert Fleury est né à Cologne en 1797. Il a étudié chez Horace Vernet, Girodet et Gros. Il est resté cinq années en Italie, et exposa pour la première fois en 1824, à son retour en France. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1836.

Louis Boulanger del. Imp. Lemercier Bonard et Cie

Trois amours Poetiques

Challamel Cie edit. 4, rue de l'Abbaye, F. St Gn

Trois Amours Poétiques

TABLEAU PAR M. LOUIS BOULANGER,

Lithographié par lui-même.

Vous êtes le foyer qui réchauffe les âmes,
Anime les pinceaux, sollicite les chants;
C'est selon vos regards ou vos dédains, ô femmes!
Que nous sommes bons ou méchants.

L'homme—l'artiste, le poëte—
Cherche son âme dans l'amour,
Semblable à l'onde qui reflète
Les rayons éclatants du jour.

Dante! qui t'inspira ton sublime épisode?
Souvent il m'a semblé te voir dans Francesco.
Ton cœur donna l'idée, et ton esprit le mode :
Ta lyre fut un double écho.

Oh! Béatrix était si belle,
Qu'elle éveillait d'un seul regard,
Ton inspiration rebelle,
En t'apprenant l'amour et l'art.

Orsolina, soutiens l'ardeur de ton poëte!
Arioste te doit le charme de ses vers;
Dans Roland, joie ou pleurs, toujours il interprète
Ta pensée à tout l'univers.

Quand le chagrin attaque une âme,
Le malheur qui va la briser
Se calme devant une femme,
Et disparaît sous son baiser.

Beau Pétrarque, tu cours au ruisseau de Vaucluse
Rêver, prier, aimer, — être poëte enfin!
Et Laure est à la fois ton idole et ta muse,
Comme ton principe et ta fin.

Là, c'est une fièvre, un délire,
Qui s'emparent de ton esprit :
Avec amour Laure sait lire,
Avec amour Pétrarque écrit.

Vous êtes le foyer qui réchauffe les âmes,
Anime les pinceaux, sollicite les chants;
C'est selon vos regards ou vos dédains, ô femmes!
Que nous sommes bons ou méchants.

Parmi vous l'une est gaie, et l'autre est éplorée :
Voilà pourquoi chaque œuvre a sa diversité.
Mais cet esprit si fier qui porte ta livrée,
Pour prix de ton amour, ô maîtresse adorée!
Te donne l'immortalité.

M. Louis Boulanger est né en 1806 à Verceil (Piémont). Il est élève de MM. Achille Devéria et Lethière. On connaît l'amitié fraternelle qui rattache le peintre à M. Victor Hugo et à tous les autres littérateurs éminents de notre époque. M. Louis Boulanger est en effet lui-même un grand poëte en peinture, qui met la tête d'un littérateur à concevoir ses compositions et la main d'un artiste à les exécuter. Ce qui distingue encore à nos yeux M. Louis Boulanger, c'est cette flexibilité de talent qui tantôt le transporte en Flandre, tantôt en Italie, pour s'empreindre de la manière des maîtres les plus différents, avec un bonheur toujours égal.

[illegible] DE 1840

Publication de la France littéraire

Hyp Garneray.

Le rendez-vous de Chasse

LE

Rendez-vous de Chasse

AQUARELLE PAR M. H. GARNEREY,

Lithographiée par M. Sorrieu.

L'heure du rendez-vous est arrivée. Accourez, belles dames et joyeux chasseurs. Il faut vous réunir, et prendre du repos tous ensemble. Que nos piqueurs aient soin de la venaison; que nos chiens s'endorment: ils ont les pattes ensanglantées, les yeux et les oreilles rouges de l'ardeur qu'ils ont déployée à poursuivre le gibier. Mais quoi! vous avez tardé, gentille damoiselle; descendez bien vite de votre haquenée, confiez votre main au jeune comte, et venez prendre votre part de la collation. Nous vous tiendrons quelques gais propos d'amour, nous déposerons à vos pieds les produits de notre chasse, et nous viderons en votre honneur quelques flacons de vins fins. Ne craignez l'impétuosité de nos chiens; un petit page les tient en laisse; un autre a le faucon au poing.

Et puis, quelle douce fraîcheur dans l'air! La rivière limpide qui coule à vos pieds ressemble au miroir le mieux poli. A peine si les rayons du soleil traversent ces masses d'arbres qui vous prêtent une ombre protectrice. Les fleurs du parc voisin répandent sur nous leurs parfums délicieux. Le gazon a été tiédi par la chaleur du jour; asseyez-vous. Le château est tout près de notre halte; on l'aperçoit là-bas; il nous sera facile de le regagner. Quel beau fuyant sur la rivière! Depuis le pont jusqu'à nous, le regard contemple des touffes vertes qui se balancent et se baignent dans l'eau, des grottes naturelles de feuillages, et des milliers d'étincelles formées par les rares échappées du soleil. Voyez comme le lieu est bien choisi.

Depuis quelques années, M. Garnerey s'est adonné au genre historique, en vérité ! Tous les parcs du dix-huitième siècle ont passé sous nos yeux; nous connaissons la cour de Louis XIV et celle de Louis XV; les belles dames en paniers, les charmants marquis poudrés; les châteaux à perron, les arches de verdure, enfin tout le *fashionable* de l'époque. M. Garnerey aime de passion cette nature coquette, tailladée, nivelée, *embellie* par la main des hommes. Il préfère les lacs aux torrents, les jets d'eau aux cascades, les parterres aux prairies. Il nous faut convenir avec lui que cette nature de convention ne sied pas mal à l'aquarelle, surtout lorsqu'elle est traduite par un pinceau délicat et gracieux, mais il nous accordera qu'elle n'est pas susceptible des effets que produit l'autre nature, plus accidentée, plus rude, plus diverse.

Dans l'aquarelle que nous reproduisons ici, on retrouve toutes les qualités du talent de M. Garnerey. C'est toujours ce tact exquis pour alterner l'ombre et le soleil, pour donner à la composition un aspect qui charme et séduit tout d'abord. A l'ombre, on sent bien la fraîcheur; cette eau coule à merveille, cette perspective est fort exacte; mais si nous voulons approfondir (soit dit ici pour les légères compositions et pour les tableaux plus importants dans ce genre de peinture), nous trouvons que tout cela manque généralement d'étude, et que le peintre abuse parfois de sa facilité.

M. Hipp. Garnerey a exposé de belles marines, et de nombreuses et charmantes vues de Normandie, habilement exécutées.

M. Hippolyte Garnerey est né à Paris en 1787. Il est élève de son père. Après avoir parcouru toutes les Antilles et les deux Amériques, il est revenu en France, et a exposé pour la première fois en 1827.

SALON DE 1840.

Mlle. RACHEL.

Par Auguste Charpentier

Chellainel & Cie Editeurs

4 Rue de l'Abbaye F.S.G.e (Prix 1 F.)

Portrait

DE Mlle RACHEL

PEINT PAR M. AUGUSTE CHARPENTIER,

Lithographié par M. Alophe-M.

Au moment où la tragédie agonisait sur le théâtre, où les noms des chefs-d'œuvre de Corneille, Racine et Voltaire, imprimés sur l'affiche, faisaient presque fuir les passants, parut Mlle Rachel. Avant elle, un parterre du Théâtre-Français se composait de cent fidèles *quand même* au culte de Melpomène, d'une soixantaine d'étrangers qui venaient là pour connaître l'effet que produirait sur eux le chef-d'œuvre, et d'un bon nombre de collégiens auxquels le professeur avait conseillé ce genre de récréation. Et puis, on y était si fort à son aise! adossé, bien chauffé en hiver, les coudées franches en été! c'était un *far niente* séducteur. Cette pauvre vieille tragédie vivait, au théâtre, de son passé seulement, sur les souvenirs de Talma et de Mlle Duchesnois.

Mais Rachel parut, vous dis-je; et, tout aussitôt, voici la tragédie qui se réveille et rajeunit. La presse crie au prodige, la foule se laisse conduire par la presse; puis, la foule par la foule. Le Théâtre-Français écrit en gros caractères sur son affiche, tout à l'heure si peu consultée, les noms de la tragédienne et de la tragédie. On fait trois heures de queue à la porte; la salle est toujours louée d'avance, et à bon prix; trois fois par semaine il y a recette forcée.

A peine une année de succès s'est-elle écoulée, que la célèbre actrice, forcée pour quelque temps de quitter la scène, se voit, à sa rentrée, en butte à mille attaques plus ou moins fondées. La presse,

naguère si enthousiaste, casse pour ainsi dire ses premiers jugements, renvoie Hermione à l'école, comme si elle voulait briser brutalement cette idole qu'elle-même a divinisée. Seul le vrai public, celui qui ne prodigue ni les couronnes, ni les critiques acerbes, reste sincère, impartial, et estime toujours ce beau talent à sa juste valeur, sans engoûment, sans amertume.

Voilà, sous le rapport de l'art, l'histoire de Mlle Rachel. Nous voulions la tracer succinctement, pour l'acquit de notre conscience, nous qui n'avons pas été enthousiaste, nous qui ne voulons pas être ingrat, nous qui, à notre honte, ne croyons pas à l'avenir de la tragédie. Quoi qu'il en soit au reste de toutes ces discussions, toujours est-il que Mlle Rachel a acquis une très-grande célébrité, et que chaque jour, au Salon, la foule s'arrête devant le portrait de celle qu'elle applaudit le soir au théâtre.

La peinture, la sculpture, la gravure, la lithographie, nous ont déjà bien souvent offert le portrait de Mlle Rachel, mais en s'attachant seulement à la ressemblance vulgaire. Celui que M. Charpentier expose cette année est remarquable par l'expression poétique et vraie, et par une exécution supérieure. C'est bien là cette figure jeune et intelligente à la fois, c'est bien là ce front plein de pensées. Sous un costume simple, mais sévère, il est plus facile de saisir le caractère de la physionomie de la tragédienne. Dans cet excellent portrait se trouvent réunis et le dessin et la couleur. L'année dernière, M. Charpentier a obtenu un beau succès dans les portraits de G. Sand et du jeune Maurice. Son talent a grandi, et le portrait de Guyon, exposé aussi cette année, est d'une énergique expression, d'un riche coloris et d'un puissant effet.

M. Auguste Charpentier est né en 1814, il est élève de M. Ingres.

SALON DE 1840

Publication de la France littéraire

Gué.

Monvilleron del.

Imp. Petit & Bertauts

Dernier Soupir du Christ.

Mais Jésus jetant un grand cri rendit l'esprit

Evangile selon St Matthieu, chap. 27

Challamel et Cie edit. 4, r de l'Abbaye F. St G.

LE

Dernier Soupir du Christ

TABLEAU PAR M. GUÉ,

Lithographié par M. Mouilleron.

« Or, depuis la sixième heure du jour jusqu'à la neuvième, toute la terre fut couverte de ténèbres .. mais Jésus jetant un grand cri, rendit l'esprit. En même temps le voile du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas : la terre trembla ; les pierres se fendirent ; les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient dans le sommeil de la mort, ressuscitèrent. . »

(ÉVANG. selon saint Matthieu, chap. 27)

. . . . . .

Cette grande scène de désolation, prélude effrayant de la rédemption humaine, semble ne pouvoir être retracée par le pinceau. Il y a là quelque merveilleux effet qui échappe à la puissance de la peinture, et qui fait appel à la poésie. Nous ne voulons pas seulement de la forme, mais encore de la pensée. Il ne faut pas que nous soyons tentés d'analyser, mais saisis malgré nous par de profondes impressions. Chaque groupe de ce drame doit avoir, pour ainsi dire, son allégorie. Larmes, sourires, terreur, espoir, que tout se manifeste et parle à la fois, et pourtant avec ensemble, comme les voix de la Symphonie! que la palette se transforme en harpe! que le peintre devienne poëte!

M. Gué a compris l'exigence de son sujet absorbant; et sans nul doute il a travaillé sous l'influence de cette idée. Déjà son tableau de l'année dernière, *les Murmurateurs engloutis*, sorte d'essai du genre adopté par lui, faisait espérer *le Dernier soupir du Christ*. Mais quels remarquables progrès! quel effet! quel poétique mouvement! — Le Christ a rendu l'esprit, a dit l'évangéliste dans son admirable simplicité. Marie, Madeleine et les Apôtres pleurent au pied de la croix. Les cieux

se sont entr'ouverts; les anges, les élus ont commencé leurs divins concerts. L'âme du Fils s'est envolée vers le Père, parmi les rayons d'un nuage lumineux. Les satellites d'Hérode sont frappés de stupeur à la vue des morts qui ressuscitent. Un groupe de fidèles disciples se met en prières. L'innombrable multitude des assistants, — femmes, enfants, vieillards, ceux qui sortent du berceau, ceux qui penchent vers la tombe, — admirent ou redoutent ce sublime spectacle.

Dans ce tableau, l'effet général est bien rendu. Il s'y trouve d'ingénieux contrastes. Un torrent de lumière traverse un ciel des plus obscurs; le soleil couchant disparaît derrière de grosses nuées qui l'enveloppent de leurs ombres. A droite, à l'horizon, on croit voir s'élever les vapeurs de l'orage; on croit entendre les roulements d'un tonnerre lointain.

Nous avons dit que M. Gué avait compris son sujet, et qu'il avait cherché à être poëte. Mais ajoutons que l'auteur du *Dernier soupir du Christ* n'a pas tout à fait atteint son but. Il importait de réunir, dans cette composition, la poésie des détails à l'harmonie de l'ensemble, de manière à ce que l'une ne pût contrarier l'autre : c'était là un écueil immense derrière lequel apparaissait la perfection; M. Gué ne l'a pas complétement évité.

M. Gué est né à Saint-Domingue en 1789; il a été élève de Lacour père, de Bordeaux, et de David. Il a acquis une réputation méritée comme décorateur, notamment à l'Odéon et à l'Opéra-Comique, et s'est placé en outre au rang des plus remarquables peintres de genre et de paysage. L'Auvergne et le Tyrol, qu'il a longtemps visités, l'ont eu pour fidèle interprète; et nous nous sommes souvent promenés, grâce à lui, dans ces belles vallées alpestres dont le spectacle est si ravissant; nous avons souvent gravi les montagnes d'Auvergne, couronnées de châtaigniers, les sites les plus pittoresques que l'on admire en France.

M. Gué a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1833.

Publication de la France Littéraire
Edouard Hostein

Ed. Hostein lith.

Imp. Lemercier Benard et C.

Abreuvoir d'Animaux près de la Cervara (Etats Romains)

Abreuvoir d'Animaux

PRÈS DE LA CERVARA,

TABLEAU DE M. ÉDOUARD HOSTEIN,

Lithographie par lui-même.

N'est-ce pas que l'Italie a un beau privilége? Elle inspire le peintre et le poëte, voire même le musicien, quand il est couronné par l'Institut. Mais soyons sobre, et ne parlons que des inspirations du peintre. Cette riche nature, qui se développe entre l'Adriatique et la Méditerranée, est chaude et vivace à la fois; là, l'herbe croît verte sous un soleil de feu, et les collines paraissent avoir toutes, quoique semblables, un aspect différent. Pour l'historien, sans doute l'Italie n'est que la terre du passé et des souvenirs; elle est toujours la même pour l'artiste. Il aime ces ruines, ces colonnes brisées, ces lacs comblés, ces voies interceptées. Lorsqu'il foule ton admirable sol, ô Italie! il ne se demande pas où est Auguste, où est Julien, où est Léon X. Il regarde, et cela lui suffit. Aussi chacun te prend pour modèle; chacun veut retremper, compléter son talent par l'étude de tes merveilles. Te parcourir, c'est le vœu, le besoin, le devoir de l'artiste.

Le paysagiste surtout se dirige donc par delà les Alpes : il *compose* sa bourse, endosse le sac, prend sa canne noueuse et son énorme parapluie vert, rien que cela, par crainte des pillards calabrais. Notre pèlerin va, lui aussi, faire sa conquête d'Italie. Dès son arrivée, il se monte la tête, saisit ses pinceaux, travaille avec conscience, tantôt perché comme l'aigle au plus haut d'une montagne, tantôt buvant, comme le chamois, l'eau des torrents. Puis il revient en France, rapportant une véritable richesse, toute l'Italie prisonnière en quelques

centaines de toiles. Rien ne lui manque plus, ni pensées, ni études, ni souvenirs.

Ce court préambule nous ramène vers M. Hostein, un de ces artistes laborieux et pleins de volonté, qui aiment l'art pour lui-même, et par-dessus toutes choses. Il cherche à prendre la nature sur le fait, et la reproduit avec intelligence. M. Hostein s'en était d'abord modestement tenu à la lithographie, où il réussit; voulant peindre, il réussit encore; c'est affaire à lui. Déjà, en 1838, nous avions remarqué son *Entrée de la forêt de Saverne*. Depuis, le peintre est en voie de progrès, et nous nous ressentons avantageusement de son voyage en Italie.

Parmi les tableaux qu'il expose au Salon de cette année, on distingue, en premier lieu, *l'Abreuvoir d'animaux près de la Cervara,* dans les États romains. C'est une vue d'après nature, sous tous les rapports. Ce terrain en pente est bien indiqué; le troupeau de bœufs qui descend à l'abreuvoir, marche parfaitement. Le sommet de la route inclinée tourne, et c'est beaucoup. Il y a de l'air et de la chaleur; c'est bien le soleil qui traverse le plan d'arbres du milieu. Le paysage fuit réellement, là-bas où l'on aperçoit cet immense aqueduc si renommé. Tout cela ne manque pas de vérité, de couleur, d'aspect. Toutefois, on s'aperçoit que M. Hostein n'est pas encore familiarisé avec la peinture de style. Ses progrès continuels doivent le disposer beaucoup aux études sérieuses.

M. Édouard Hostein est né à Pléhédel (Côtes-du-Nord) en 1804. Il n'a pas eu de maître, et s'est livré de bonne heure aux études d'après nature. Il a fait beaucoup de voyages, notamment dans les Ardennes et en Italie.

[illegible]

Publication de la France littéraire

Lecurieux

Imp. Petit & Bernard

[illegible]

l'Ecolier d'Isenac

Nouvelle par Ernest Alby

[illegible]

Luther Enfant

TABLEAU DE M. LÉCURIEUX,

Lithographié par M. Desmaisons.

Martin Luther, le père de la réforme, naquit de parents humbles et pauvres. Pour étudier, il eut à vaincre de grands obstacles, et arriva sans ressources à Isenac, où il mendia sa vie, couchant dans l'écurie ou la grange de quelque hôtellerie, parfois même à la belle étoile. C'est ainsi qu'il fit son apprentissage de grand homme.

Le tableau de Luther enfant a été inspiré à M. Lécurieux par un charmant épisode de la vie de cet illustre personnage, que publia M. Ernest Alby, en 1839. Luther est assis sur les marches d'une église, et étudie, avec grande attention, les dix commandements de Dieu, qui furent plus tard le principal fondement de toute sa doctrine.

Je ne saurais mieux faire, en cette occasion, que de citer une complainte pleine de grâce et de sensibilité, que M. Ernest Alby a composée sur la jeunesse de Luther.

Un soir, le jeune étudiant allait se retirer dans la grange que lui abandonnaient les hôteliers, sans avoir recueilli la plus légère aumône. Triste, les larmes aux yeux, il se mit à chanter devant la maison de Conrad Cotta :

Près de votre rouet, vous qui filez le lin
Dont vous comptiez vêtir un fils absent, ma mère ;
Assistez à cette heure un timide orphelin
Qui chante ; et cependant sa vie est bien amère !
Et la lampe à la main, dites à l'écolier :
Le repas est dressé, montez mon escalier.

A cette œuvre d'amour Jésus-Christ vous convie ;
Fils de Dieu, n'a-t-il pas pour nous donné sa vie ?

Lorsque dans vos banquets, beaux sires, l'échanson
Verse un vin généreux dans vos coupes fumeuses ;
Lorsque le ménestrel narre dans sa chanson
Vos aïeux, vos trésors, vos batailles fameuses ;
Sires, n'oubliez pas les pauvres écoliers
Que le froid et la faim poussent vers vos celliers.

A cette œuvre d'amour Jésus-Christ vous convie :
Fils de Dieu, n'a-t-il pas pour nous donné sa vie ?

Jeunes filles, déjà sous les riches lambris
La flute et le hautbois modulent leurs cadences ;
Et cette nuit si dure aux pauvres sans abris
Pour vous aura des fleurs, des concerts et des danses.
Mes belles, en partant, jetez aux écoliers
Une perle arrachée à vos nombreux colliers.

A cette œuvre d'amour Jésus-Christ vous convie ;
Fils de Dieu, n'a-t-il pas pour nous donné sa vie ?

A peine Luther avait achevé la dernière reprise de sa complainte, que la femme de Conrad, Ursule, le fit entrer dans sa maison, et lui servit un copieux souper. — Charmés de son esprit, de sa douceur, de sa piété, Conrad et Ursule le gardèrent près d'eux, et subvinrent à tous ses besoins, pendant les quelques années que ses études le retinrent à Isenac.

Telle avait été la jeunesse de celui qui, plus tard, fut le plus redoutable adversaire des papes, et qui proféra contre eux ces énergiques paroles : « J'avoue que j'ai souvent été trop violent, mais jamais à l'égard de la papauté. Il devrait y avoir contre celle-ci une langue à part, dont tous les mots fussent des coups de foudre. »

M. Jacques-Joseph Lécurieux est né à Dijon en 1801. Il est élève de MM. Devosge et Lethière.

SALON DE 1840.

Challamel, del. Imp. Petit & Bertauts.

Caravane arrêtée dans les ruines de BalbecK, (*Syrie.*)

Challamel & Cie edit, 4 R. de l'Abbaye, Fg St Gn

Une Caravane

DANS LES RUINES DE BALBEK (SYRIE.)

PAYSAGE DE M. PROSPER MARILHAT,

Lithographié par M. Challamel.

Dans les expositions, les paysages ont presque le même sort que les batailles. En général on n'aime ni l'horizon, ni la fumée, ni les corps d'armée, ni les forêts. On passe, à moins que le peintre qui a abordé un de ces deux genres n'ait un grand nom, ou bien un talent hors ligne, et alors, quoique débutant, il captivera l'attention des visiteurs. « Oh! se dit-on dans le monde, avec apparence de raison, toutes les batailles se ressemblent, aussi bien que tous les paysages! » Oui, certes, à la surface; mais examinez un peu, et là, comme ailleurs, vous rencontrerez cette variété qui vous plaît tant. J'ai remarqué que, souvent, ceux qui dédaignent ainsi le paysage, sont surtout les voyageurs; les anciens soldats, au contraire, aiment les batailles à cause des souvenirs. Cela tient sans doute à ce que ceux-là qui ont contemplé la nature à loisir ne peuvent pas se contenter d'une reproduction resserrée en des bornes étroites. Les autres ont vu de terribles spectacles, et il leur plaît d'assister encore à ces sortes de drames, sans en risquer les dangers.

Or, M. Marilhat possède tout à la fois et talent et réputation; aussi a-t-il l'immense avantage d'être recherché, d'avoir un public. En peinture comme en littérature, c'est là un grand point. Immense avantage que celui de pouvoir dire en exposant un tableau : « Il sera regardé; » en publiant un livre : « Il sera lu. » M. Marilhat est donc, comme je le disais, un paysagiste qui a fait ses preuves. Son envoi à

l'exposition est des plus remarquables, et parmi plusieurs magnifiques tableaux que nous n'avons pu nous lasser d'admirer, nous avons surtout distingué *la Caravane*.

Ce paysage est une vue des ruines de Balbek en Syrie, une de celles qui ont inspiré à Volney cette inimitable description qui commence son ouvrage. Balbek, située dans la grande vallée du Liban, entre l'opulente Damas et la malsaine Tripoli de Syrie, fut jadis fort célèbre. C'était une ville de jardins et de monuments, parmi lesquels le temple du Soleil, dont on peut encore se faire une idée. « Une multitude vivante animait son enceinte; une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. » Mais le temps et les commotions terrestres ont triomphé de ces merveilles. Les Turcs ont surtout fait sentir leur passage dans Balbek, et maintenant ce ne sont plus que des ruines. On y compte à peine douze cents habitants pauvres et découragés; seulement, il y passe parfois de nombreuses caravanes, voyageurs qui vont porter les raisins de Damas au pays de Motoualis, ou qui veulent visiter ces magnifiques ruines.

Nous comprenons bien la chaude atmosphère de la Syrie, les horizons infinis dans ces pays de vallées et de déserts, ces terrains pierreux, mais fertilisés par les rosées abondantes de chaque jour, cette nature embaumée qui fait de cette partie de l'Asie un séjour de délices, et qui valut à une contrée voisine le doux nom d'Arabie-Heureuse. M. Marilhat a eu le bonheur de parcourir ces lieux, qu'appellent si souvent nos vœux et notre imagination. Grâce à lui, nous connaissons la Syrie et l'Égypte, Balbek, Rosette, Thèbes et le Caire.

M. Prosper Marilhat est né en 1814. Il a étudié un hiver seulement chez M. Camille Roqueplan, et a voyagé ensuite en Grèce, en Égypte et en Italie.

SALON DE 1840.

Publication de la France littéraire

C. L. Mulleu.

Mulleu del. Imp. Petit & Berlaub.

Le Diable transporte Jésus sur une haute Montagne.

Evang. selon St Mathieu, Chap. IV.

Le Diable transporte Jésus

SUR UNE HAUTE MONTAGNE.

TABLEAU DE M. CHARLES MULLER,

Lithographié par lui-même.

« 1. Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté du Diable.

« 2. Et ayant jeuné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ensuite.

« 3. Et le tentateur s'approchant de lui, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent du pain.

« 4. Mais Jésus lui répondit : Il est écrit : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

« 5. Le Diable alors le transporta dans la Ville Sainte, et, le mettant sur le haut du Temple,

« 6. Il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit qu'il a ordonné à ses anges d'avoir soin de vous, et qu'ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne heurtiez le pied contre quelque pierre.

« 7. Jésus lui répondit : Il est écrit aussi : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.

« 8. Le Diable le transporta encore sur une montagne fort haute. . . . etc., etc.

« Évang. selon saint Mathieu, chap. 4. »

Si la peinture est comme la poésie et la musique, si elle vit surtout de contrastes, certes le sujet du tableau que nous avons sous les yeux prêtait à l'inspiration. Il importait de faire bien ressortir, mais sans affectation, ces natures si différentes de l'Homme-Dieu et du Démon. Il fallait donner au Christ une figure pleine de grandeur et de majesté; au tentateur, la malice et l'hypocrisie.

Peut-être trouvera-t-on que, dans son tableau, M. Muller ne nous

rend pas assez la haute idée que nous avons de la Divinité, et que le Démon n'est pas non plus tel qu'on a coutume de le représenter. Selon nous, ce n'est pas là un défaut; les diables à cornes, à figure verte, à bouche grimacière, effraient les enfants, mais ne renferment aucune pensée; et là, d'ailleurs, il est habitant du monde et non de l'enfer. Sans doute, dans la physionomie de l'Homme-Dieu, on découvre plus le principe humain que la nature divine; mais la pose est sage, et l'on voit bien que le Christ a conscience de sa force; on voit bien que le Démon, lui, a l'espoir de triompher. Quoique les parties de la composition ne soient pas assez étudiées, nous devons cependant reconnaître qu'elle a de l'originalité et du mouvement; on comprend bien l'affaissement du Christ, qui a jeuné pendant quarante jours et quarante nuits.

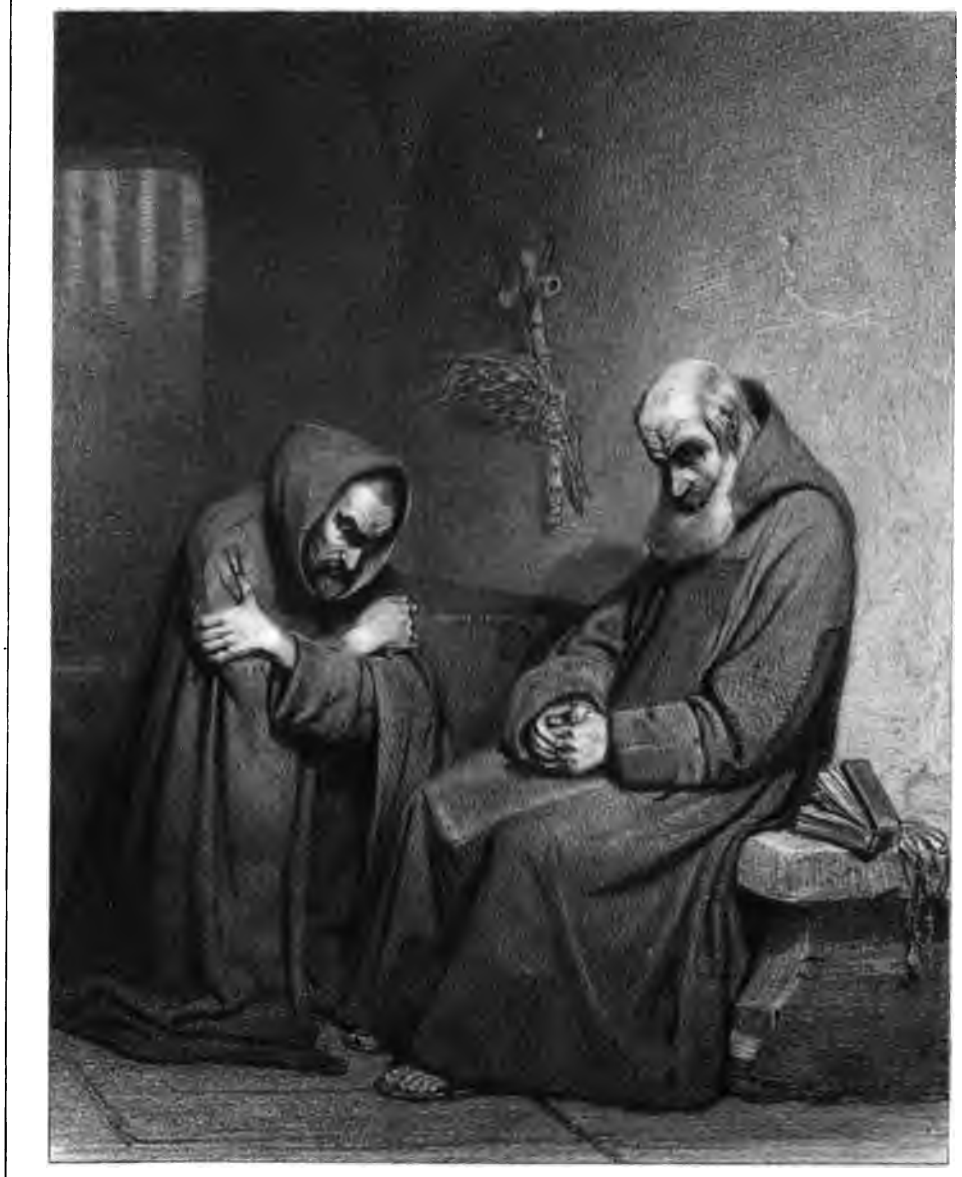
Le *Massacre des Innocents*, exposé cette année par M. Muller, ne manque ni de vigueur, ni d'exécution. La couleur est vraie, solide, le dessin ne manque pas de verve, qualités principales du talent de ce jeune peintre. Et, s'il nous faut rappeler la grande habileté de M. Muller, nous citerons la belle décoration du Casino, achevée par lui en quinze jours.

M. Charles-Louis Muller est né à Paris le 22 décembre 1815. Il prit des leçons de son père, peintre en miniature, et fut aussi élève du baron Gros. Il a commencé à exposer en 1836.

SALON DE 1846

Publication de la France littéraire

Jacquand



A. Neuilleron del. Imp. Lith. & Lith.

L'aveu

Challamel et Cie edit. 4 r. de l'Abbaye Fg St Germ.

L'Aveu

TABLEAU DE M. JACQUAND,

Lithographié par M. Mouilleron.

Ce moine a entrepris une pénible mission, celle de rester pur au milieu des sensuels plaisirs du monde, celle de résister à ses passions, pour vivre d'une vie claustrale et inerte. En récompense, sitôt qu'il a eu revêtu ce caractère terrible par les devoirs qu'il impose, cet homme a été nommé et reconnu saint par tous; on s'est incliné devant lui; on l'a vénéré. Mais hélas! cette âme qui devait être infaillible, a péché! Aussi, comme elle a honte de sa chute! comme l'aveu de ses torts excite en elle une douleur poignante et terrible! C'est que la moindre de ses fautes est devenue énorme aux yeux des autres hommes; c'est qu'il avait promis plus qu'il n'a tenu; c'est, sans doute, que la vertu s'est trouvée au-dessus de ses forces; c'est que le saint pour la foule s'est senti coupable au fond de son âme. Alors, le cœur brisé et contrit, le front humilié il s'avoue indigne. Qui sait, de l'orgueil ou du remords, lequel des deux sentiments est le plus fort? car l'homme est ainsi fait : il hésite moins devant le crime que devant l'aveu du crime, et la crainte du blâme est son plus grand tourment.

C'est cette situation pénible que M. Jacquand a rendue avec bonheur. Deux moines sont en présence. L'un est le coupable, l'autre est le juge; l'un est humble, l'autre est calme; l'un parle avec effort, l'autre écoute avec tolérance, cette grande vertu du vrai chrétien. Il y a là, voyez-vous, tout un drame profond. Le coupable est à genoux, tête inclinée, les bras étroitement croisés sur sa poitrine haletante, les

mains amaigries et crispées par un muet désespoir. Le juge, lui, ne veut point être sévère; il est prêt à consoler le pécheur; il ne doit que l'exhorter au repentir, à la pénitence; il ne lui fera point de reproches, il priera pour lui.

Il fallait que le sentiment particulier qui devait animer chacun des deux personnages, se traduisît d'une manière saisissable. D'autre part, il n'y avait point là, pour le peintre, d'effet théâtral à se ménager. Il lui était impossible de nous séduire, il ne pouvait que nous étonner et remuer nos cœurs. Le pénitent, dont l'âme et le corps sont en peine, excite notre pitié; mais le bon religieux qui l'écoute, est presque digne de notre admiration.

Ce nouveau tableau de M. Jacquand est à la hauteur des précédents. Il y a, dans les personnages, un jeu de physionomies parfaitement exprimé. L'exécution en est habile, le dessin correct, la couleur bonne. Parmi les autres ouvrages exposés par le même peintre, nous avons examiné avec plaisir le *Jour de Saint-Valentin*, épisode tiré du roman de Walter Scott, et la *Distribution d'aumônes*, tous sujets gracieusement et coquettement travaillés.

M. Claudius Jacquand est né à Lyon en 1806. Il est élève de Fleury Richard, peintre de Charles X, et a exposé pour la première fois en 1824.

Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1839.

SALON DE 1840.

Publication de la France littéraire.

André Giroux.

Vue prise à la Marre de Bondoufle.

près Ris, effet d'Orage.

Tripenne del. Chaillot et Cie édit. 4 R. de l'Abbaye, Fg St Gr. Lith. Petit & Bertauts.

Vue prise à la marre de Bondoufle

PRÈS RIS. (EFFET D'ORAGE.)

TABLEAU PAR M. ANDRÉ GIROUX,

Lithographié par M. Tirpenne.

Avez-vous été quelquefois surpris par l'orage au milieu de vos courses à travers champs? ne vous a-t-il fallu hâter votre marche pour parvenir, le plus tôt possible, au plus prochain village? n'avez-vous pas fui telle position bien écartée, où vous avaient conduit vos rêveries ou bien votre désir de contempler la belle nature? ne vous êtes-vous pas souvent contenté d'un étroit abri dans une carrière de sable ou sous une haie touffue? Alors, les nuages s'amoncelaient au-dessus de votre tête; l'orage éclatait avec ses obscurités, ses lumières instantanées, et ses bourrasques et ses torrents. La terre vous semblait être en commotion, n'est-ce pas? C'est que l'orage transforme la nature.

Dès les premières gouttes de pluie, se détache du sol une poussière fétide qui s'abat bientôt; l'impétuosité du vent courbe le front des arbres, si toutefois il ne les déracine pas; l'horizon est voilé, étroit; les terrains changent de couleur, ils brunissent, et la perspective disparaît presque. Le laboureur endosse son manteau de droguet, les moutons qui paissent se serrent les uns contre les autres, le bœuf patient se couche. Mais bientôt l'orage se dissipe. Un vent frais circule, agite et essore les arbres, les haies, les roseaux dont la tige est abattue. Le ciel commence à se nettoyer; l'eau ruisselle dans l'ornière des chemins; les voitures s'avancent péniblement sur un terrain mouvant et fangeux. Le soleil reluit par intervalle, les nuages ont passé, les hi-

rondelles viennent bien vite chercher le calme, abandonnant ce village submergé à son tour par des torrents de pluie. L'ordre renaît enfin dans cette nature si agitée tout à l'heure. Ne craignez plus, quittez votre abri, reprenez vos courses ou vos rêveries : ce n'était qu'une ondée qui n'a duré que quelques minutes.

C'est la fin de l'orage que M. Giroux a voulu dépeindre, et son paysage en a véritablement subi l'influence; il est d'un aspect vrai, d'une couleur harmonieuse, d'une bonne exécution. Ce tableau ne ressemble point aux précédents ouvrages qui ont fait la réputation de M. Giroux, et pourtant il a toutes les qualités si appréciées par les amateurs de son talent.

M. André Giroux est né à Paris en 1801. Il est élève de l'Académie, et a remporté le grand prix de Rome en 1825. Il a été décoré, en 1837, pour un tableau de la gorge d'Allevard en Dauphiné. Il a voyagé pendant dix ans en Italie, en France, en Suisse et en Angleterre, et en a rapporté un très-grand nombre d'études et de dessins, etc.

SALON DE 1840.

Publication de la France littéraire.

Alfred et Tony Johannot.

Alophe del. Lith. Formentin & Cie

Embarquement d'Elisabeth d'Angleterre.

Walter Raleigh étend son manteau sur les marches rendues glissantes par la pluie.

(Walter Scott. Le Château de Kenilworth.)

Challamel & Cie Editeurs, 4 rue de l'Abbaye.

L'embarquement

D'ÉLISABETH D'ANGLETERRE

A KENILWORTH.

COMPOSÉ PAR FEU ALFRED JOHANNOT,

PEINT PAR M. TONY JOHANNOT,

Et lithographié par M. Alophe-M.

S'il est pénible de penser aux artistes qui dorment dans la tombe, il est toujours doux de rendre hommage à leur talent. Plus leur renommée était grande, plus nos souvenirs sont fréquents; car les œuvres de l'artiste, éparpillées çà et là comme des fleurs vivaces, sont autant d'épitaphes ineffaçables. Au rang de nos meilleurs peintres brillait Alfred Johannot, le fidèle et intelligent interprète de Walter Scott, ce peintre de tant de gracieux épisodes. Mais, dans le moment même où son talent était le plus apprécié, le plus populaire, il nous a quittés! Ce fut un coup affreux pour ses amis, pour ses admirateurs! Mourir si jeune, quand on se nomme Alfred Johannot! Oh! nous nous rappellerons toujours celui qui savait allier l'amabilité au vrai mérite; nos yeux ont encore des larmes pour le pleurer, la douleur est encore neuve au fond de nos âmes.

Le jeudi 7 novembre 1837, s'éteignit Alfred Johannot; à peine avait-il atteint sa trente-septième année. Il revenait des eaux de Bade, où sa santé s'était notablement altérée, au lieu de se rétablir comme nous en avions l'espoir. Pendant les derniers mois de sa vie, la maladie avait défiguré ses traits; il sentait sa fin venir, et il supporta courageusement cette terrible épreuve. Il laissait des travaux inachevés, des composi-

tions, des aquarelles, des croquis; et la mort interrompit ces rêves, ces projets incessants de l'artiste dont la pensée est toute l'essence. Au nombre de ses œuvres posthumes se trouvait une composition, *l'Embarquement de la reine Élisabeth à Kenilworth*, sujet tiré du beau roman de Walter Scott, qu'Alfred Johannot admirait et popularisa en France. Son frère Tony acheva le tableau et l'exposa. Nous avons pensé qu'il convenait, qu'il était de notre devoir de le reproduire dans cet album, et cela à deux titres, comme œuvre de mérite et comme un hommage rendu à la mémoire d'un artiste si vivement et si justement regretté.

Tout le monde connaît le sujet de ce tableau. Élisabeth, la fière, l'odieuse reine d'Angleterre, va s'embarquer à Kenilworth, par un temps de brume et de pluie. Elle est magnifiquement habillée, et au moment où elle s'apprête à descendre les degrés du port pour entrer dans le bateau, elle regarde à ses pieds; les dalles sont mouillées et glissantes; ce que voyant, Walter Raleigh, un des suivants du comte de Sussex, ôte son manteau et l'étend par terre, en guise de tapis, pour que l'humidité ne traverse pas les souliers de sa belle et noble souveraine. C'est à cette attention toute courtisanesque que Walter Raleigh dut la haute fortune à laquelle il fut appelé plus tard, et il n'oublia jamais l'embarquement de Kenilworth. C'est ainsi qu'un fait de présence d'esprit, un à-propos bien placé, sert souvent plus que toute une vie de zèle et de travail.

Cette petite toile nous a rappelé toutes les brillantes qualités du talent d'Alfred Johannot, l'esprit, la grâce des personnages, la bonne disposition des groupes, l'élégance des costumes et la finesse de l'exécution. Ce tableau a été délicieusement exécuté par M. Tony Johannot. Chez ces deux peintres il y avait confraternité d'amitié et de talent, et leurs noms étaient toujours prononcés ensemble. Pourquoi faut-il que la mort d'Alfred les ait séparés!

M. Alfred Johannot était né à Offenbach; il a été graveur longtemps avant de se livrer à la peinture. Comme graveur, il commença à exposer en 1824; comme peintre, en 1831.

SALON DE 1840

Publication de la France littéraire.

Godefroy Jadin.

Imp. Grégoire et Deneux.

La Meute.

(Ce tableau appartient à S.A.R. Mgr le Duc d'Orléans.)

La Meute à l'Ebat

TABLEAU DE M. GODEFROY JADIN,

Lithographié par M. Eugène Cicéri.

Je sais des tableaux officiels qui doivent nous offrir le portrait frappant de l'empereur de la Chine, par exemple, ou bien l'exposé fidèle d'un combat de l'Algérie. Autour de ces ouvrages se groupe un bon nombre d'amateurs, attirés vers les uns par l'attrait de la curiosité, vers les autres par le patriotisme. Alors le sujet est la chose principale du tableau, et le talent de l'artiste ne devient pour ainsi dire qu'une question secondaire; c'est qu'il s'agit, tantôt d'un épisode célèbre, tantôt d'un souvenir historique que l'on connaît déjà ou que l'on veut connaître; en un mot, il s'y trouve un intérêt quelconque, et l'intérêt suffit souvent pour motiver le succès d'un tableau.

Mais ici le mérite du peintre peut seul captiver notre attention. Nous n'avons pas à examiner complaisamment la physionomie d'un grand homme, nous n'avons pas à nous rendre compte d'un beau fait historique, selon la manière dont on nous l'a dépeint; nous entendrons seulement aboyer une nombreuse meute de chiens, sorte d'armée qui entre promptement en campagne, et qui a bien aussi ses guides, ses généraux, ses conscrits. Ce *Lucifer,* qui nous paraît si fier et si franc du collier, qui se pavane, qui tranche du seigneur, n'a peut-être que le garde-chasse pour chanter ses victoires; cet intrépide *Barbaro,* qui s'acharne tant à la poursuite du gibier, qui bondit d'aise au son du cor, et quitte à regret les fourrés, n'a pas, je vous jure, les honneurs du triomphe. Leur renommée à tous deux nous est inconnue;

quoi qu'il en soit de leur mérite, il est probable que leurs noms ne pourront pas

Aller de bouche en bouche à la postérité.

Par son paysage *des Vaches,* d'une fermeté de tons et d'une chaleur remarquables, M. Jadin s'était déjà haut placé. *La Meute à l'ébat* est d'un dessin excellent; les chiens ont de l'animation, et je ne puis me persuader qu'un coup de sifflet de ma part ne ferait pas dresser les oreilles aux fameux *Lucifer et Barbaro,* même à cet autre brave qui fait sa toilette tout à son aise, et qui me paraît fort occupé. Ce tableau, qui obtient un beau succès, fait partie d'une suite de sujets destinés à orner la galerie du pavillon Marsan, et commandés par son altesse royale monseigneur le duc d'Orléans. Elle est dignement commencée, et nous fait bien augurer des tableaux qui suivront.

Mais, à propos de *la Meute à l'ébat,* il importe de constater un progrès remarquable tendant à se développer dans l'architecture. L'art va enfin trouver place sur les plafonds et les boiseries, et succéder au genre décoration. MM. les architectes feront exécuter des bas-reliefs par Barye, Pradier et Moine, et ils confieront au talent de nos peintres de belles toiles formant panneaux, qui pourront se déplacer, et qui, par conséquent, ne souffriront ni des dégradations ni des démolitions.

M. Godefroy Jadin est né à Paris le 30 juin 1805. Il a passé plusieurs années en Italie, et a obtenu une médaille à l'exposition de 1834.

SALON DE 1840

Publication de la France littéraire

Serruv.

Bour, del. Imp. Petit & Bertauts

Dernier repas de Marie-Stuart.

Challamel et Cie édit. 4, r. de l'Abbaye Pt 107

Dernier Repas
DE MARIE STUART,

TABLEAU DE M. SERRUR.

Lithographié par M. Bour.

Lorsqu'on entend prononcer le nom de la malheureuse reine d'Écosse, on s'indigne contre Élisabeth. C'est une de ses rivales, par conséquent une de ses victimes; et alors, comme le malheur s'est appesanti sur la tête de la belle Marie Stuart, comme sa mort a expié ses fautes, on ne doit point la juger, on ne peut que la plaindre. L'excès dans le châtiment d'un coupable en fait presque un innocent. Que sera-ce donc s'il n'y a point eu de preuves certaines, et si l'on doute encore de la culpabilité? Mais l'histoire est la fille des événements, fille ingrate, indiscrète, qui révèle tout au grand jour avec sa voix puissante; l'histoire a dévoilé les causes intimes de la rivalité d'Élisabeth. Reine, elle craignait la puissance de Marie Stuart; femme, elle jalousait sa grâce et sa beauté. Ce fut affaire de politique et de coquetterie.

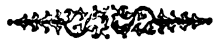
Marie Stuart avait reçu avec résignation l'arrêt de mort prononcé contre elle; seulement elle se souvenait amèrement de la France qu'elle aimait et qu'elle avait quittée avec tant de regrets après la mort de son époux François II. Or, le 7 février 1587, suivant le récit de Pasquier, dans ses *Recherches* : « Condamnée à l'échafaud, Marie Stuart, la veille de sa mort, beut sur la fin du soupper, à tous ses gens, leur commandant de la pléger (de lui faire raison). A quoi obéissans, ils se mirent à genouil, et meslant leurs larmes avesques leur vin, beurent à

leur maistresse. » Dans ce souper mémorable, la reine d'Écosse avait essayé de consoler ses fidèles amis et serviteurs, elle leur avait montré son courage et la tranquillité de son âme à l'approche du moment fatal. Aucune larme ne s'était échappée de ces beaux yeux qui allaient bientôt se fermer pour toujours. Elle présidait majestueusement ce repas d'adieu, comblée des bénédictions de tous, et puisant dans l'expression même de ces regrets universels, sa force à quitter la vie. Quelle heure plus solennelle! quelle situation plus pénible! Ne devons-nous pas nous associer à cette douleur immense qui précéda la mort de l'infortunée Marie Stuart?

C'est là une des pages les plus saillantes de l'histoire d'Angleterre; Pasquier seul, parmi les écrivains français, nous l'a transmise dans son naïf et beau langage. M. Serrur a choisi là un sujet admirable, plein de sentiment et de caractère. Quoiqu'il l'ait traité avec les proportions d'un tableau de genre, ce n'en est pas moins un véritable tableau d'histoire; il est bien composé, il est d'un bel effet. Les personnages qui forment la scène sont bien en proie à la douleur, et mêlent évidemment leurs larmes au vin qu'ils boivent en l'honneur de leur souveraine. Et ce vieillard, courtisan dévoué, rare exemple de l'accomplissement des devoirs, quel chagrin le dévore! l'âge ne lui a pas permis de s'agenouiller, mais il regarde la jeune reine, et boit comme les autres pour obéir à ses ordres.

Tout est étudié dans le tableau de M. Serrur, ensemble et détails.

M. Serrur est né à Lille en 1797. Il est élève de M. Regnault, et a obtenu trois médailles d'or aux expositions du Louvre.



SALON DE 1840

Publication de la France littéraire

Mr Colin

Les Cygnes.

Chaillot et Cie édit. 4 r. de l'Abbaye Fg St Gain

Les Cygnes

TABLEAU DE M. ALEXANDRE COLIN,

Lithographié par lui-même.

Tout prosaïques que nous sommes, dans ce siècle d'illusions chiffrées, de préoccupations gravement frivoles, de sèche philosophie, nous rêvons parfois encore les jardins d'Armide. Nous aimons encore à nous transporter par l'imagination dans ces bosquets parfumés, ces grottes fraîches et obscures, ces parterres-mosaïques de fleurs, sous l'ombrage de l'exotique palmier.

C'est pour nous un reste des traditions paternelles, de nos souvenirs d'enfance, et de M. de Florian.

La féerie est comme le temps, elle poétise les objets réels, des grands hommes elle fait des héros; elle touche à la fois notre esprit et nos sens, si bien que nous nous rappelons davantage Renaud que Duguesclin, parce que celui-ci est demeuré en chair et en os, tel qu'il était, avec ses rudes manières, son seul aspect guerrier, et que celui-là a été environné de charmes et de prestiges, tour à tour aimé, perdu, déshonoré, trahi, bienheureux.

Les peintres se sont laissé entraîner par les poëtes, et ils ont fabriqué souvent des natures féeriques, ne comprenant pas qu'il fallait absolument les créer. Dieu sait ce qui en est advenu. Combien avons-nous vu d'étangs limpides ressemblant à des marres, sur la surface desquels se promenaient des nacelles, ou plutôt de véritables coquilles de noix? Nous nous croyions souvent dans ce charmant pays de Cocagne, dont le voyageur chansonnier nous a révélé les merveilles.

D'autres se sont livrés aux seules études de nature, et il s'est trouvé que là surtout apparaissait pour nous la poésie: par exemple, dans un plein midi de M. Jules Dupré, une forêt de M. Cabat, un effet du soir de M. Corot, ou bien encore, si vous voulez, un site de M. Marilhat.

Mais les convictions en matière d'art ne donnent pas le droit d'être exclusif; et, puisque nous savons nous passionner encore pour le *clinquant* du Tasse, selon l'expression dédaigneuse de Boileau, permis à nous de fixer notre attention sur les tableaux qui nous reportent aux visions orientales, aux scènes féeriques.

Nous avons sous les yeux *les Cygnes*, petit tableau de genre de M. Alexandre Colin. Une femme d'Orient, belle et riche personne, après avoir promené son jeune enfant dans un magnifique parc, le mène au bord d'un étang, et lui montre les cygnes qui animent ce miroir transparent qui réfléchit les arbres et les palais. L'enfant veut jouer avec eux; il les appelle, et sa mère, ayant arraché une tige de roseau, les attire vers son fils. Ce petit tableau, d'une couleur charmante, a de la fraîcheur et de l'agrément.

La Résurrection, qui fait partie des tableaux envoyés à l'exposition cette année par M. Colin, est une toile considérable. C'est son début dans la peinture sacrée, début heureux et qui peut l'engager à marcher franchement dans cette nouvelle voie.

M. Alexandre Colin est né à Paris en 1798. Il est élève de Girodet. Sa première exposition date de 1819. Il a été le directeur de l'École de dessin de Nîmes, depuis 1834 jusqu'au milieu de l'année 1839.

SALON DE 1840

Publication de
la France Littéraire.

Alophe del

Fac simile d'un Dessin de Paul Flandrin d'après la Statue de SIMART.

Oreste refugié à l'Autel de Pallas; (Statue en marbre).

Challamel & Cie edit. r. de l'Abbaye 4. F. St Gam

Imp. Petit & Bertaux

Oreste réfugié à l'autel de Pallas

STATUE EN MARBRE

DE M. CHARLES SIMART,

FAC-SIMILE D'UN DESSIN DE M. PAUL FLANDRIN,

Par M. Alophe-M.

La sculpture est l'art par excellence, le seul avec la poésie qui survive aux générations détruites; elle crée autant que cela est possible; elle donne le corps, Dieu seul peut donner l'âme. Son domaine, c'est la nature, ce sont les lignes sévères du nu et l'animation des muscles. C'est en le comprenant ainsi que les Grecs avaient porté si haut cet art sublime; et en effet, l'histoire de Pygmalion est le symbole de la statuaire chez eux; il a si parfaitement réalisé sa pensée que son œuvre s'est animée, et qu'il a, dieu de l'art, formé un être à son image.

Mais le goût antique s'est peu à peu refroidi, la sculpture a dédaigné sa pureté primitive. Beaucoup d'artistes ont négligé l'étude austère du nu pour rechercher l'effet du costume, et ils n'ont pas senti que l'apparente facilité de cette nouvelle manière cachait d'immenses obstacles, et qu'à tout prendre, il fallait une supériorité de talent au moins aussi grande pour l'une que pour l'autre, et qu'avec le costume, il était au contraire plus difficile d'arriver au beau idéal.

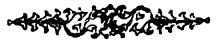
M. Simart, l'auteur d'*Oreste réfugié à l'autel de Pallas*, s'est renfermé dans l'étude de l'antique; il a compris d'abord qu'il importait au statuaire de choisir un personnage simple et grand à la fois, comme un héros d'épopée; il a cherché une situation multiple, aussi la figure d'Oreste est profondément triste et douloureuse; son corps a conservé

sa vigueur, mais, malgré ses efforts, il ne se soutient plus. Voyez comme cette tête est abattue, comme cette main est faible et inerte, comme cette jambe s'étend convulsivement! On comprend bien qu'il y a encore un reste de force dans cet abattement du héros, dont la narine est presque fermée, dont la bouche exhale un soupir.

M. Simart recherche avant tout la vérité et l'individualité; la forme n'est point pour lui une simple convention; la beauté est à son point de vue la même qu'à celui de beaucoup d'autres, parce qu'elle est prise dans la nature. Il y a dans cette statue de la grâce, de la vigueur, de l'élégance; en un mot, elle ressemble à l'antique. M. Simart doit cette perfection à des études consciencieuses. L'*Oreste réfugié à l'autel de Pallas*, est un des plus beaux marbres qui aient été exposés depuis longues années.

Il n'est pas inutile de faire remarquer aussi avec quelle habileté cette statue a été reproduite par le crayon pur et correct de M. Alophe-M., d'après le dessin de M. Paul Flandrin. M. Simart ne pouvait trouver de plus scrupuleux interprètes, et ici, le scrupule est une qualité d'un prix inestimable.

M. Charles Simart est né à Troyes en 1808. Il est élève de MM. Pradier et Ingres; il a remporté le grand prix en 1833.



SALON DE 1840.

Publication de
la France Littéraire.

Alophe del.t

Imp. Lith. & Sc. Lauts

Portrait de M.r d'Arcet.

par Guignet Aîné.

Challamel & C.ie édit. 4, R. de l'Abbaye, F.g S.t G.ain

Portrait

DE M. FÉLIX D'ARCET,

PEINT PAR M. GUIGNET AINÉ,

Lithographié par M. Alophe-M.

Nous l'avons déjà dit, le genre portrait appartient à l'art véritable, aussi bien que toutes les plus grandes compositions possibles. La question, à cet égard, ne peut s'élever que devant l'œuvre exécutée. Si elle est belle, il y a de l'art, et on le comprendra facilement en se reportant à cette idée fondamentale, que la peinture n'est que la reproduction de la nature elle-même; or, un portrait bien fait remplit cette condition. Mais il est inutile de s'appesantir plus longtemps sur cette matière. Pour nous, fidèles à ce principe qu'il faut estimer les belles choses là où elles se trouvent, et sous quelque aspect qu'elles se présentent, nous avons donné place dans notre Album au portrait de M. D'Arcet, par M. Guignet.

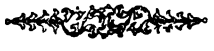
Nous avons rendu hommage aux œuvres de MM. Amaury-Duval, Hippolyte Flandrin et Auguste Charpentier; nous avons signalé leurs études approfondies et toute la perfection de leur talent, pour approcher de la nature. M. Guignet, lui aussi, a droit à nos éloges. Le portrait de M. D'Arcet le met au premier rang; il est impossible de peindre avec plus de verve et d'exactitude, de rendre la physionomie avec plus de vérité; sa pose est noble, gracieuse; elle a bien cet air que

donne l'habitude du beau monde; l'expression de la figure est spirituelle. Et puis, quel fini précieux! quelle netteté dans les traits! quelle entente du coloris!

Lorsque je vis pour la première fois ce portrait (c'était le jour même de l'ouverture du Salon), je m'arrêtai longtemps devant pour l'examiner à mon aise. Qu'il doit être ressemblant! me disais-je;—à l'instant j'aperçus, en me retournant M. D'Arcet. C'était bien lui; il est impossible de porter plus loin la ressemblance. J'appréciai en un moment ce premier talent de portraitiste, et j'examinai encore avec une plus grande attention; j'y remarquai beaucoup d'autres qualités.

Ce portrait est plein d'éclat, il plaît dès l'abord. On comprend ensuite l'habileté et le savoir-faire du peintre; il s'est montré sobre de coloris sans en manquer le moins du monde; tout cela est brillant, mais sage et convenable à la fois; rien de heurté dans la touche, rien de forcé dans la pose. Il y a plus que de la *ressemblance vulgaire*, et cela reste cependant dans les strictes limites de la vérité.

M. Jean-Baptiste Guignet, né à Autun en 1812, entra, en 1827, chez M. Regnault pour y étudier la peinture; il n'a pu guère profiter des leçons de ce maître, M Regnault étant mort quelques mois après l'entrée de M. Guignet dans son atelier. M. Guignet a continué à étudier seul. Il a fait de magnifiques portraits; ceux de Mme Purdy et de Mme la comtesse d'Hautpoul, lui ont valu deux médailles d'or.



Face et Revers de la Médaille frappée pour l'inauguration du Musée Espagnol, commandée par le Ministère de l'Intérieur

GRAVURES EN MÉDAILLES

PAR Mr BOVY.

PROCÉDÉ COLLAS

(TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE)

Médaille destinée à être délivrée en prix aux élèves du Conservatoire de Genève

Gravures en Médailles

PAR M. ANTOINE BOVY,

Gravées par le procédé A. Collas.

TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE.

La médaille est un monument de l'histoire, monument allégorique ou réel. Sur ces petites tables de bronze se grave la pensée des peuples, demandant au métal une durée certaine; c'est moralement et matériellement leur vie en relief. En effet, les médailles ne consacrent que les principaux faits de l'histoire; ce sont comme autant de jalons, jetés de distance en distance, pour indiquer la marche de l'humanité. On le voit, la mission du graveur en médailles est noble, sérieuse, élevée; il est à la fois sculpteur et historien; son œuvre fera foi plus tard; on l'interrogera pour connaître l'exacte physionomie d'une époque.

D'après son caractère monumental lui-même, la médaille doit dire beaucoup avec peu, sous-entendre une pensée dans un mot, une multitude de faits dans un seul homme. Aussi sera-t-elle souvent allégorique. Elle personnifiera les choses, pour en rendre l'intelligence plus facile. On ne doit donc pas s'étonner que les sociétés antiques aient tant honoré cet art. Les Égyptiens, les Grecs et les Romains excellèrent dans la gravure en médaille; ils s'y adonnèrent et ont atteint, pour ainsi dire, la perfection. Combien de mystères historiques n'ont-ils pas été dévoilés ainsi? Combien de fautes ont pu être relevées par des découvertes de médailles? Nous leur devons des documents cachés ou tronqués par la plume de l'écrivain.

En France, on frappa très-peu de médailles sous les deux premières races de nos rois. Elles commencent à peine à Charles VIII, Louis XII et François Ier; encore sont-elles confondues avec les monnaies. Sous Henri II et ses successeurs, la gravure en médailles se perfectionna, grâce aux encouragements de toute sorte qui lui furent décernés. Louis XIII, Louis XIV, lui donnèrent un brillant essor; et l'on vit apparaître de grands artistes en ce genre : les Georges Dupré, les Warin, les Molart, les Duvivier, qui nous ont laissé de véritables chefs-d'œuvre.

Les médailles ont abondé pendant la révolution; elles sont remarquables alors, moins par leur mérite réel que par leur étrangeté. Il y eut une foule de graveurs particuliers, qui retracèrent les moindres événements de l'époque, sans que leur pensée fut soumise à aucune espèce d'examen. L'empire releva l'art de la gravure sous ce rapport, et il n'est guère de victoires de Napoléon qui n'aient été célébrées par une ou plusieurs médailles. Ce progrès continue de nos jours avec l'accroissement du nombre des amateurs.

Parmi les graveurs actuels se distinguent MM. Barre, Bovy, Depaulis. Nous avons remarqué surtout au Salon de cette année, les médailles de M. Bovy, qui sont d'un style élevé, d'un beau caractère, et qui rappellent les magnifiques camées antiques.

Nous croyons que c'est une indifférence reprochable à la presse de ne jamais s'occuper des médailles, car là encore se rencontre l'art, ce grand soleil aux mille rayons différents.

M. Bovy (Antoine) est né à Genève; il est élève de M. Pradier

SALON DE 1843.

Publication de la France littéraire

Paul Flandrin.

Français del. Imp. Petit & Bertauts.

Paysage

(Campagne de Rome.)

Paysage

(CAMPAGNE DE ROME.)

TABLEAU PEINT PAR M. PAUL FLANDRIN,

Lithographié par M Français.

Parfois, au coin du feu, dans les plus tristes jours d'hiver, nous nous prenons à regretter la verdure, les fleurs, le ciel bleu; nous nous retraçons, par la pensée, les sites les plus pittoresques de nos voyages; mais il semble que le givre attaché à nos carreaux refroidisse nos souvenirs; nous avons une idée vague des objets; leur couleur et leur forme nous échappent.

Alors, si un peintre ami, compagnon de nos courses, a traduit sur la toile ces merveilles de la nature parée; si, en tournant nos regards vers quelque embrasure de croisée, un tableau nous apparaît animé, exact, fidèle, nos impressions nous reviennent bien vite.—Voilà cette belle esplanade d'Avranches, d'où l'on aperçoit le mont Saint-Michel; cette romantique gorge d'Appenzel, qui nous fait rêver la Suisse entière; cette campagne de Rome, à l'aspect poétique et sauvage!

Quel malheur de n'avoir pu étudier et reproduire tous les coins de pays que nous avons parcourus!

M. Paul Flandrin nous promène aux environs de Rome; il nous montre ces prairies accidentées que domine la magnifique villa du noble Italien, que traversent en chantant toutes les femmes d'Albano et de Tivoli. Ne nous lassons pas d'admirer ici la pureté sévère des lignes et la savante perspective. C'est là que se rencontrent les premières, les plus précieuses qualités du paysagiste. Suivons ces sentiers qui sillonnent

la campagne, descendons à droite dans cette vallée boisée, où l'on doit respirer une exquise fraîcheur. Qui nous empêche d'atteindre le sommet du plateau? Nos regards s'étendront au loin, et ce suave horizon que le brouillard nous paraît d'ici envelopper comme un voile de gaze, se rapprochera de nous et deviendra plus distinct.

Ces derniers mots nous ont échappé sitôt que nous avons aperçu les paysages de M. Paul Flandrin. Nous étions insatiable, nous ne pouvions nous contenter de l'étroit espace embrassé par lui dans son tableau; nous aurions voulu parcourir encore avec lui toute cette riche campagne.

Ce qu'il y a de plus exact à dire pour apprécier les paysages de M. Paul Flandrin, c'est qu'ils sont d'une belle forme. On y reconnaît le style du Poussin, moins la touche vigoureuse qui le caractérise. C'est la même ordonnance des terrains, la même disposition des plans. Quant à la couleur, on sent que M. Paul Flandrin la comprend invariablement telle qu'il l'indique, mais elle pourrait avoir plus d'éclat. Au reste elle ne manque pas de vérité, et, si quelque jour M. Paul Flandrin devenait plus coloriste, s'il cherchait à allier aux belles lignes de ses paysages l'étude brillante des détails, il se mettrait sans contredit au premier rang.

Outre le paysage que nous donnons, nous avons remarqué plusieurs autres tableaux de M. Paul Flandrin, parmi lesquels nous citerons la *Vue prise à l'île Barbe aux environs de Lyon*, et surtout *les Pénitents de la Mort dans la campagne de Rome.*

M. Paul Flandrin est né à Lyon en 1811. Il a obtenu une médaille d'or en 1839. Il est élève de M. Ingres.

SALON DE 1840

Publication de la France littéraire

Justin Ouvrié

Victor Petit del. Imp. Petit & Bertauts

Cour Ovale du Chateau de Fontainebleau.

Arrivée de Christine Reine de Suède.

Chalamel et Cie de l'Abbaye 4, 53 St Gam

Cour ovale

DU CHATEAU DE FONTAINEBLEAU,

(ARRIVÉE DE CHRISTINE, REINE DE SUÈDE.)

TABLEAU PEINT PAR M. JUSTIN OUVRIÉ,

Lithographié par M. Victor Petit.

Christine-Alessandra, la fille de Gustave-Adolphe, mena une existence de reine et de savante. Pendant vingt et un ans elle gouverna la Suède avec sagesse, avec esprit; puis elle se dégoûta du trône. Au grand étonnement de toute l'Europe, elle abdiqua les splendeurs royales au profit de son cousin, et visita la Flandre et l'Italie. C'est après ces deux voyages qu'elle vint se fixer en France, à Fontainebleau. Là, elle fut reine encore, par les grâces et les talents. Sa cour nombreuse se composait des poëtes, des savants de l'époque, et Louis XIV lui-même, rendit de grands honneurs à Christine. L'arrivée de la reine de Suède à Fontainebleau fit du bruit en France : on lui trouvait des manières étranges, des idées excentiques, pour une personne de sa qualité.

Mais ce que l'on condamna à bon droit dans sa conduite, ce fut le meurtre de Monaldeschi. Le châtiment du coupable, ainsi puni par des voies illégales, ressemblait trop à une vengeance. Reine, elle eût commis là un excès de pouvoir. Devenue, par son séjour en France, hôtesse et presque sujette de Louis XIV, son fait portait atteinte à la justice royale.....

M. Justin Ouvrié, voulant peindre la *Cour ovale* de ce palais, qu'ha-

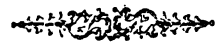
bitèrent tant de princes célèbres, a su donner à son tableau un autre intérêt encore que celui qui ressort exclusivement de l'art. Il s'est figuré voir Fontainebleau pendant le dix-huitième siècle, et de plus, il a choisi pour sujet l'arrivée de Christine. C'est en effet, avec l'abdication de Napoléon, l'événement historique qui préoccupe le plus ceux qui visitent aujourd'hui ce magnifique palais. Les gardiens ne connaissent que ces trois demandes : La cour des *Adieux?* — la chambre de Christine? — le tombeau de Monaldeschi? tombeau qui est à Avon, village près de Fontainebleau.

Cette cour ovale est un assemblage d'architectures diverses. François Ier, Henri IV et Napoléon, se sont surtout complu à l'embellir à leur manière. On y voit du style *renaissance*, du style *Louis XIII*, et de l'*arrangement* impérial. — Un monument est resté debout, qui avait vu les fêtes, qui s'était ressenti les caprices de plusieurs têtes couronnées qui ne sont plus!

Le tableau de M. Justin Ouvrié est d'abord d'une exactitude scrupuleuse, jusque dans les moindre détails; et l'exactitude du dessin est à l'architecture ce que la ressemblance est au portrait, elle est aussi indispensable que parfois difficile à obtenir. La couleur différente des bâtiments de diverses époques de la *Cour ovale*, est finement et habilement indiquée. Et ici, nous ne pouvons nous empêcher d'adresser le même éloge au lithographe, M. Victor Petit. Revenant au peintre, nous ajouterons que son tableau est plein de lumière et d'harmonie, et que les figures, bien disposées, concourrent à l'effet heureux de ce charmant tableau.

M. Justin Ouvrié a exposé aussi de jolies aquarelles.

M. Justin Ouvrié est né à Paris en 1806. Il est élève de M. le baron Taylor, de M. Abel de Pujol, et de M. Chatillon, architecte. Aux expositions du Louvre qui se sont succédé depuis 1829, il a envoyé un grand nombre d'aquarelles et de tableaux inspirés par l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, qu'il a visitées. Il a obtenu une médaille d'or en 1831.



SALON DE 1840

Publication de la France littéraire

H. Delaborde

Léon-Noël del. Imp. Petit & Bertauts.

Apparition de Beatrix au Dante.

Challamel et Cie edit 4, r de l'Abbaye, Ft St Gn

Apparition de Béatrix

AU DANTE,

TABLEAU PEINT PAR M. HENRI DELABORDE,

Lithographié par M. Léon Noël.

Dante Alighieri naquit à Florence, la merveille toscane, en 1265. Il consacra les *prémices de sa Muse à l'amour*, comme disent les biographes.

Dante est, selon nous, l'imagination personnifiée; son œuvre est multiple, chacune de ses pensées en contient implicitement mille autres. C'est là le propre du génie, c'est là sa fécondité; il semble vouloir exprimer toujours moins qu'il ne pense. Lorsqu'on lit les vers de Dante, on sent qu'il y aurait tout un commentaire à essayer sur chacun d'eux.

Il fut le plus grand homme de son siècle, et c'est à lui que l'Italie a dû sa suprématie intellectuelle pendant le moyen âge. A cause de lui, qui avait marqué la route, elle brilla au moment où les autres nations de l'Europe commençaient à peine à sortir de la barbarie. Ce n'est pas tout : ce poëte (chose inouïe!) ce poëte, qui avait devancé son époque, ne perdit jamais dans la suite sa position suprême. D'autres ont eu plus de forme, plus de pureté; aucun ne l'a surpassé pour le génie.

Lisez le Dante, et vous serez inspiré. C'est une intarissable source qui coule pour tous, pour le poëte, pour le peintre, pour le statuaire, pour le musicien. Cet effrayant génie suffit à en alimenter plusieurs autres; et combien de chefs-d'œuvre ne devons-nous pas à Dante, outre ses propres ouvrages! Comment n'en serait-il pas ainsi?

« Voulez-vous être remué, dit M. de Chateaubriand dans son *Génie du Christianisme;* voulez-vous savoir jusqu'où l'imagination de la douleur peut s'étendre? voulez-vous connaître la poésie des tortures et les hymnes de la chair et du sang? Descendez dans l'Enfer du Dante. »

On connaît l'épisode de *Béatrix*. C'est le plus beau passage du Purgatoire; c'est, avec *Francesca di Rimini*, la plus magnifique création du poëte italien. Il lui a prêté tant de charmes, tant de vertus, tant de prestiges, qu'il s'est surpris à l'aimer. Elle lui a retracé le modèle parfait de la sainte passion de l'amour; elle lui est apparue en songe; elle lui a soufflé l'inspiration; la créature a contribué au pouvoir de son créateur.

Longtemps le Dante a été méconnu en France. On n'oubliera pas, plus tard, que la nouvelle école littéraire a réparé cette énorme injustice de plusieurs siècles, et qu'elle a su comprendre toute la sublimité poétique et philosophique du Florentin. Les Chateaubriand, les Hugo, les Michelet, les Ingres, les Delacroix, les Louis Boulanger, et mille autres, n'ont pas dédaigné de s'inspirer de ses œuvres. L'art ne périt jamais; tôt ou tard il sort vainqueur des chaînes qu'on lui avait données. C'est ainsi que furent réhabilitées ces grandes figures du moyen âge, que nos pères trouvaient si barbares.

L'*Apparition de Béatrix au Dante* a été parfaitement comprise et exécutée avec talent par M. Henri Delaborde. Il y a dans ce joli tableau des qualités de premier ordre, de l'harmonie, et une certaine teinte radieuse qui va bien au sujet. On voit que M. Henri Delaborde a étudié les maîtres avec fruit.

M. Henri Delaborde est né à Rennes en 1812 Il est élève de M. Delaroche. Il a obtenu une médaille d'or en 1837.

SALON DE 1840

Publication de la France littéraire

J. Guiaud

Guiaud del.

Imp. Petit & Berlauts

Vue Prise à St Cloud.

Challamel & Cie edit. R. de l'Abbaye 4 F. St Gn

Vue du chateau de St-Cloud

Près de l'avenue conduisant à la Lanterne de Diogène.

TABLEAU PEINT PAR M. JACQUES GUIAUD,

Lithographié par lui-même.

Le château de Saint-Cloud appartenait à la maison d'Orléans, lorsque Marie-Antoinette, à laquelle il plaisait beaucoup, en fit l'acquisition en 1782. Elle y passa de douces journées, dans l'imprévoyance de la catastrophe politique qui se préparait.

En 1793, le parc et le château furent mis au nombre des PROPRIÉTÉS NATIONALES. On ne conserva qu'une partie des jardins, et le reste dut servir à des plantations utiles. On y remarquait, ainsi qu'à Versailles, quelques champs de légumes. Cette double destinée ne dura que fort peu d'années. Saint-Cloud redevint complétement un lieu de plaisance; et, sous le gouvernement directorial, le conseil des Cinq-cents et celui des Anciens y furent transférés.

C'est là que se passa, comme on sait, la révolution de Brumaire, une des plus grandes épreuves de la vie politique de Napoléon. Le souvenir de sa réussite lui resta longtemps au cœur, et l'Empereur fit de Saint-Cloud ce que les Bourbons avaient fait de Versailles. Il y résidait habituellement, sitôt que le démon de la guerre cessait de l'agiter. C'est de Saint-Cloud que sont datés la plupart de ces magnifiques décrets, aussi importants que des victoires, et où il s'occupait de la prospérité matérielle de la France. L'Europe entière connaissait le *Cabinet de Saint-Cloud.*

Napoléon prodigua les embellissements au parc et au palais. De

nombreux artistes s'appliquèrent à le décorer, et les fêtes les plus somptueuses s'y succédaient.

Le parc de Saint-Cloud est bien situé; il est accidenté, frais, sombre en mille endroits. Si l'on monte jusqu'à une certaine position en forme de terrasse, et où se trouve la *Lanterne de Diogène*, on jouit d'un coup d'œil magnifique; on aperçoit au loin Paris, avec ses dômes et ses tours, ses hautes maisons; la Seine se déroule dans la campagne comme un large ruban d'argent, et l'on découvre la belle avenue des Champs-Élysées.

A l'intérieur, si l'on se place à une des fenêtres du palais, la vue est bornée, mais cependant délicieuse. Ce sont des massifs de chênes et de marronniers verts, qui forment l'horizon d'un parterre émaillé de fleurs. L'aspect général est simple. Bien sûr, le parc de Saint-Cloud est un des plus pittoresques qui existent en France, dans les domaines royaux.

C'est en face du château que M. Guiaud s'est placé pour peindre son tableau. C'était le plus beau point de vue. Il l'a rendu exactement, fidèlement, de manière à évoquer nos souvenirs. Les tons variés et riches des arbres s'y font bien sentir; le terrain du premier plan est bien peint, le ciel est lumineux. En résumé, c'est un bon tableau.

M. Guiaud a fait avec succès de nombreuses et charmantes aquarelles, et a enrichi de ses dessins plusieurs magnifiques publications.

M. Jacques Guiaud est né à Chambéry le 15 mai 1810. Il est élève de MM. Léon Coignet, Watelet et Gué. Il a voyagé en Italie, dans le Tyrol, en Allemagne et en Belgique, et a exécuté, d'après quelques-unes des études faites dans ces différents pays, des tableaux qui ont été acquis par le Roi.

Criminels condamnés à cueillir le poison de l'Upas.

Criminels

condamnés à cueillir le poison de l'Upas.

TABLEAU PEINT PAR M. PH.-AUG. JEANRON,

Gravé par M. A. Wacquez.

La vallée de Java—Guevo-Oupas en langue javanaise—a environ un mille de circonférence. Elle est entourée de coteaux escarpés où croît une superbe végétation; on dirait d'une ronce sanglante au cœur d'un parterre de fleurs. Lorsqu'on descend dans cette vallée empoisonnée, un air fétide étourdit et force à reculer. Les oiseaux meurent en la traversant; et, au rapport d'un voyageur, on y voit beaucoup de squelettes d'hommes, de tigres, de sangliers, de cerfs, dont les os à demi consumés, sont aussi blancs que l'ivoire.

Mais laissons parler ici le chirurgien hollandais Forsœck; c'est son récit qui a inspiré M. Jeanron.

« Le bohom-upas, entouré seulement de quelques arbres de son espèce, croît au milieu des rochers, dans une vallée profonde de l'île de Java. Il exhale de malignes vapeurs qui détruisent la végétation d'alentour. Les criminels condamnés à mort obtiennent la faveur de chercher leur salut en essayant de recueillir la gomme qui en découle. Munis d'une boîte d'écaille, de gants et d'un capuchon de peau, ils suivent un ruisseau qui les conduit à la vallée de la mort. Celui qui est assez heureux pour en revenir est reçu avec transport par les habitants de Java, qui trempent leurs flèches dans ce poison mortel. »

Nous savons que tout cela a été contesté; mais nous abandonnons l'authenticité scientifique pour n'examiner que la question d'art.

M. Jeanron a parfaitement senti quel devait être l'aspect de son pay-

sage. D'abord, selon le climat, les terrains sont brûlants et desséchés, excepté à de rares intervalles. Ce ruisseau tiède coule sur un lit de cailloux et de racines pétrifiées. Comme ces arbres sont jaunes! à peine si leurs feuilles se sont développées. Le ciel est nuageux, triste, plein de vapeurs; en voyant là ces cadavres entassés, je me doute bien que c'est la nature qui les a assassinés, et qu'ils ont fait mille efforts pour triompher d'elle. L'ombre même de ces rochers est perfide. Mon Dieu! ce criminel qui s'approche de l'arbre pour y recueillir le poison, n'est-il pas déjà frappé de mort! A la vue de ses compagnons étendus par terre, comment a-t-il osé...? Et la liberté!

Il y a, dans le tableau de M. Jeanron, imagination et science, les deux conditions nécessaires d'une œuvre complète. De même que cette nature javanaise est exceptionnelle, de même il a cherché à donner au paysage un caractère particulier. La forme, le dessin, la couleur, nous y rencontrons tout réuni. En regardant son tableau, notre illusion a été telle que nous avons tremblé; et cependant nous ne pouvions en détacher nos yeux ni notre esprit. Dans le *Bohom-Upas*, on s'aperçoit que M. Jeanron n'est pas que paysagiste; les personnages y sont parfaitement dessinés.

M. Jeanron a exposé un autre paysage, les *Bords de la petite Briance*, dans la Haute-Vienne; c'est un petit point de vue lumineux et d'une fraîche végétation. Le portrait de M. *Aimé Martin*, du même peintre, est ressemblant d'abord, et de plus, vigoureux de couleur et de dessin.

Un mot maintenant de la gravure qui reproduit le tableau de *Bohom-Upas*. Autant l'œuvre était parfaite, autant elle était difficile à rendre exactement. M. Wacquez, qui a exposé lui-même cette année une belle Vierge, d'après un dessin de Raphaël, n'est pas resté ici au-dessous de son modèle.

M. Philippe-Auguste Jeanron est né, en 1810, à Boulogne-sur-Mer. Il est, avec M. Léopold Leclanché, traducteur et commentateur du *Vasari*. Il a visité l'Auvergne et tout le midi de la France.

Publication de la France Littéraire
Champin (Lithographie)

Peint & Lith. par Champin

Imp. Bertauts

Ruines de l'Abbaye de Longpont

(Aisne.)

Chalamel & Cie édit. Ex. de l'Abbaye 15 S. 3me

Ruines

DE L'ABBAYE DE LONGPONT

(AISNE),

AQUARELLE PAR M. CHAMPIN,

Lithographiée par lui-même.

Qui peut rester insensible à la vue d'une fleur? — Ces couleurs éclatantes et variées, ces délicieux parfums nous captivent. La fleur, c'est le diamant de la végétation; la verdure nous calme et nous repose, la fleur nous sourit. Sans doute, il n'y a que le méchant qui n'aime pas les fleurs, parce qu'elles ont un langage innocent et pur, parce qu'elles portent aux douces rêveries. Mais le poëte entend et commente ce langage, et il n'est pas indifférent aux prairies, aux parterres, tous ces bosquets prodigués par la nature.

Nous savons bien que les fleurs d'un si ravissant aspect se refusent presque à être *pourtraictées* par le pinceau; les fleurs artificielles nous semblent souvent être autant de parodies. Mais aussi, dans notre France qui n'a pas de printemps, et dont l'été passe comme un rêve, il faut que nous puissions nous créer nous-mêmes une éternelle saison de fleurs. Voyez, le présent disparaît si vite, que nous avons tout de suite besoin de souvenirs!

Un tableau de fleurs qu'on regarde en hiver, c'est comme un coin d'azur illuminant le ciel pendant l'orage. Le tableau nous semble parfait, le ciel nous paraît aussi bleu que le saphir.

La vue de *l'Abbaye de Longpont* (département de l'Aisne), est une

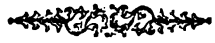
innovation heureuse. Il y a à la fois paysage et étude de fleurs. C'est un gracieux enclos où se trouvent réunis la lumière, les fleurs, les fruits et les instruments du jardinage. Nous y apercevons l'antique abbaye de Longpont, dans la partie habitée aujourd'hui par M. de Montesquiou. Une riche nature est étalée sous ces voûtes ridées par le temps; tout y est gracieux, jusqu'à ces saules qui courbent tristement leur tête inclinée vers la terre, jusqu'à ces tiges rampantes qui s'attachent à la pierre pour lui donner la vie.

M. et Mme Champin ont tous deux un joli talent. Il n'est pas que nous nous rappelons plusieurs magnifiques bouquets de fleurs dessinés par Mme Champin. Quant à M. Champin, c'est à lui que nous devons les aquarelles les plus importantes qui aient jamais été faites. Il s'est placé depuis longtemps au nombre de nos plus habiles lithographes, et travaille ardemment à perfectionner cet art qui ne manque pas d'avenir.

M. Champin a publié deux ouvrages fort remarquables, et que nous croyons devoir signaler dans cette notice. Nous voulons parler de *Paris historique*, dont le texte est sorti de la plume élégante et spirituelle de M. Charles Nodier, et surtout de la *Grande Chartreuse*, série de vues admirablement exécutées et d'une exactitude parfaite.

L'aquarelle originale de la lithographie que nous donnons ici appartient à M. Rhoné, grand amateur, et l'un des Mécènes qui se plaisent à encourager activement les beaux-arts.

M. Jean-Jacques Champin est né à Sceaux en 1796. Il est élève de M. Storelli, et a exposé pour la première fois en 1819. Il a obtenu la médaille de première classe en 1831. Il a longtemps voyagé en France, en Suisse, en Piémont, et possède une collection nombreuse de sites d'après nature.



SALON DE 1840
Publication de la France littéraire.
L. Cabat.

Français del. Imp: Petit & Bertauts.

Vue du Lac de Némi et du Village de Genzano.

(Environs de Rome)

Appartenant à S. A. R. Mgr. le Duc d'Orléans.

Challamel et Cie edit 4 r de l'Abbaye F. S. Ge

Vue du lac de Némi

ET

DU VILLAGE DE GENZANO

(ENVIRONS DE ROME),

TABLEAU PEINT PAR M. LOUIS CABAT,

Lithographié par M. Français.

Près d'Albano, l'antique villa des Césars, au bas d'une colline boisée, se trouve le lac de Némi. C'est une magnifique nappe d'eau profonde, limpide et transparente, et qui, vue d'un certain côté, reflète merveilleusement le joli village de Genzano. Aussi, parmi les nombreux souvenirs qui s'y rattachent, il ne faut pas oublier la dénomination pittoresque qui lui était donnée par les anciens. Ils appelaient le lac de Némi *Speculum Dianæ*, miroir de Diane. La belle déesse des forêts avait un temple aux environs; et sans doute, dans ses courses rapides, il lui arrivait de se regarder dans le lac, elle, à la fois mortelle et déesse, et qui, la nuit, abandonnait le ciel pour s'enivrer de l'amour du berger Endymion.

Aujourd'hui les fables ont disparu. Sur les ruines du temple de Diane s'est élevée la petite ville de Némi; il ne reste des temps mythologiques que la fontaine d'Égérie; mais le lac a conservé sa transparence, les bois leur fraîcheur, la colline son aspect pittoresque.

Quelques barques sillonnent le lac d'une rive à l'autre, et de distance en distance un arbre majestueux trempe ses branches dans l'eau.

M. Cabat est, comme on sait, un paysagiste au style sévère; tout est sujet pour lui. Qu'un chêne soit à demi consumé et renversé par l'orage; qu'il se présente à lui un coin de forêt bien sombre, bien touffu; qu'il soit arrêté dans sa route par un marais couvert de roseaux et de nénufars, vite il saisit ses pinceaux, et se met à l'œuvre. Il est de ceux qui pensent que tout est beau dans la nature, l'ouvrage infini de Dieu.

Il n'y a rien que de très-naturel dans le *paysage composé*. Le peintre a vu ces terrains, ces massifs d'arbres, ces eaux tremblotantes, ces fuyants immenses qu'il réunit dans un seul tableau. Il ressemble au poëte qui multiplie avec art les situations et les caractères dramatiques. Pourvu que tous les éléments de l'œuvre soient vrais et bien disposés, nous ne voulons rien autre chose. Voyez les grandes toiles de Paul Véronèse, les paysages du Poussin, les poëmes d'Homère ou de Milton, et dites que l'art n'est pas parfois une convention!

Le *Lac de Némi* est un des plus magnifiques paysages du Salon. M. Cabat a exposé aussi *le jeune Tobie*, appartenant à M. le duc d'Orléans, *le Samaritain*, et un *Intérieur de forêt*, tableaux tous fort remarquables.

M. Cabat peint avec la conscience de son talent; son coloris, qui paraît sombre au premier coup d'œil, prend de l'éclat et de la vérité après un plus sérieux examen; ses compositions ont de l'ampleur; pourtant, il faut le dire, les tableaux de M. Cabat nous semblent, cette année, moins colorés que par le passé. Le tableau du *jeune Tobie* est surtout admirable de lumière.

Léon Noël del.

Imp. Grégoire et Deneux.

Challamel et Cie edit. 4, rue de l'Abbaye F.S.G.

Fac-simile d'un Dessin

DE

PIERRE-PAUL RUBENS,

Par M. Léon Noël (Lithographie.)

Pierre-Paul Rubens naquit à Anvers, le 28 juin 1577. Il fut un des plus grands peintres qui aient jamais existé. Son éducation avait été soignée, et il devint bientôt le meilleur élève d'Octavio Van-Veen. Il voulut compléter ses études par les maîtres italiens. Il visita donc et habita longtemps l'Italie. Rome, Venise, Gênes et Mantoue exaltèrent son talent; mais c'est à Venise qu'il adopta définitivement la manière du Titien, de Paul Véronèse et du Tintoret. Lorsqu'il quitta cette ville, le bruit de son départ eut beaucoup de retentissement. — Le grand artiste allait prodiguer ailleurs les trésors de son génie, et Venise, l'envieuse Venise qui l'avait, il est vrai, formé, espérait le conserver toujours. Rubens voulait revoir sa patrie, que l'amour même de l'art ne pouvait lui faire oublier.

Rubens était plus qu'un peintre : il était excellent architecte; il parlait sept langues différentes; il était homme politique; enfin il composa plusieurs ouvrages théoriques sur la peinture.

Marie de Médicis se l'attacha, et c'est à elle que nous devons la plupart des tableaux de Rubens qui ornent aujourd'hui le musée du Louvre. Elle le chargea de plusieurs missions importantes.

L'âge arrivant, Rubens retourna à Anvers. Il désirait y mourir; il y mourut le 30 mai 1640, laissant une immense fortune. Son fils aîné

lui succéda comme secrétaire d'État en Flandre. — Van-Dick fut au nombre de ses élèves.

Les cartons de Pierre-Paul Rubens sont nombreux. M. Léon Noël en a extrait et lithographié le dessin qui fait partie de cette livraison.

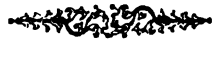
C'est ici, à propos de M. Léon Noël, un des plus dignes représentants de la lithographie à notre époque, que nous pouvons assigner la véritable place de la lithographie dans les arts du dessin.

La lithographie, c'est le dessin que l'on est parvenu à multiplier à l'infini, en autant d'épreuves qu'il est possible. Aucun travail artificiel ni mécanique; vous y reconnaissez toujours la trace du crayon. Il s'agit à la fois d'un original et d'une copie; l'original consiste dans le dessin sur pierre, les copies sont les épreuves.

Selon nous, la lithographie a moins de fini que la gravure, mais sous le rapport de la vérité, elle ne lui est point inférieure. Si elle a moins de netteté qu'elle, en revanche elle se rapproche plus de la nature. Le crayon n'a point la dureté ni la roideur du burin. Il suffit de nommer, à l'appui de notre opinion, MM. Léon Noël, Alophe, de Lemud, Aubry-Lecomte, Marin Lavigne, Deroy, Desmaisons, Mouilleron, Challamel, etc., etc., etc.

M. Léon Noël a acquis une réputation justement méritée. Habileté, vigueur de touche, fraîcheur de crayon, fini précieux d'exécution, il a toutes les qualités qui font le bon lithographe.

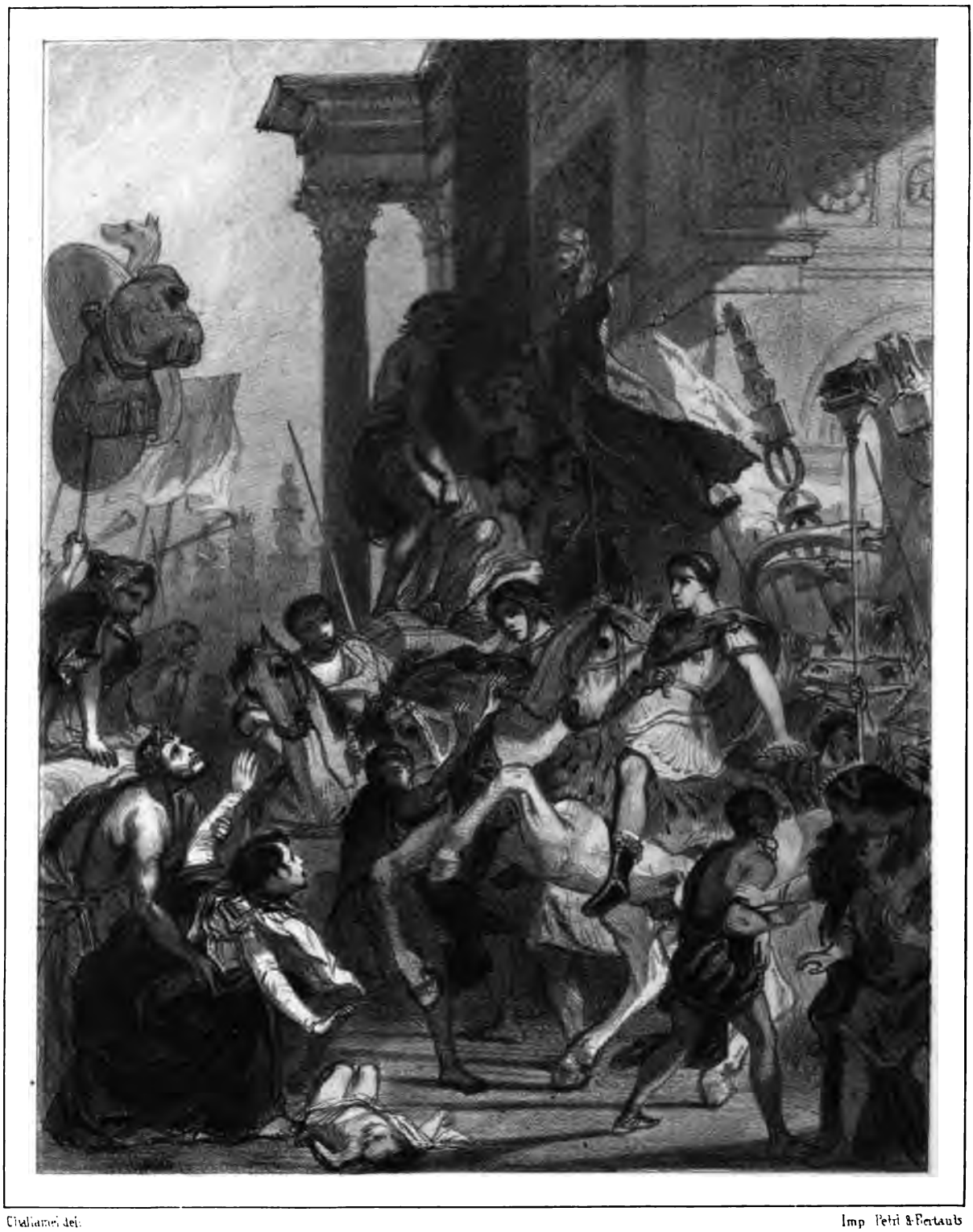
Le présent dessin de Rubens est une fantaisie. C'est un véritable groupe de sculpture, il s'y trouve du relief; il semble que ce soit là un épisode du *Jugement dernier*, de Michel-Ange.



SALON DE 1840.

Publication de la France littéraire

E. Delacroix.



Challamel del. Imp. Petit & Bertauts

Justice de Trajan.

Challamel & Cie edit. R. de l'Abbaye N° 4 F3 S^t C^e

Justice de Trajan

TABLEAU PEINT PAR M. EUGÈNE DELACROIX,

Lithographié par M. Challamel.

Le texte qui inspire un tableau est comme le fait que raconte l'historien; il faut donc bien s'en pénétrer avant d'apprécier une œuvre quelconque. Sinon, il se peut qu'on tombe dans de graves erreurs, et qu'on se place à un faux point de vue.

Presque tous les critiques qui se sont occupés de M. Eugène Delacroix ont manqué de tact sous ce rapport. Et parce que M. Eugène Delacroix s'imprégnait complétement de son sujet, ils ne l'ont pas toujours compris.

Cela a eu lieu pour la *Justice de Trajan.*

Nous rapportons le passage du Dante, qui est l'explication la plus positive du tableau de M. Eugène Delacroix. Il est extrait d'une magnifique traduction de M. Antoni Deschamps.

. . . . . .

Une veuve était là, de douleur insensée,
S'efforçant d'arrêter sa marche commencée :
Autour de l'empereur s'agitaient les drapeaux,
Et la terre tremblait sous les pieds des chevaux.
Au milieu de ce bruit la veuve semblait dire :
« César, viens au secours de mon cruel martyre ;
» Venge, venge mon fils qu'ils ont assassiné. »
Et lui, semblait répondre et comme importuné :
« Attends que je revienne! » Et du fond de son âme :
« Si tu ne reviens pas! » s'écriait cette femme.
Trajan disait alors : « Celui qui réguera
» Après moi dans l'empire, un jour te vengera. »

Et la veuve : « Pourquoi la justice d'un autre,
» Maître, lorsqu'à genoux je demande la vôtre... ? »
Et l'empereur enfin disait : « Console-toi,
» Il faut que j'obéisse à cette sainte loi ;
» Je ferai mon devoir avant que je ne sorte,
» La justice le veut et la pitié l'emporte. »

Ayant sous les yeux ces vers, qu'on pourrait appeler des pièces de conviction, nous jugerons mieux le mérite réel de la *Justice de Trajan.*

Ce cortége, qui est en marche, se trouve arrêté par les cris de cette femme *de douleur insensée*, et qui demande justice. Il y a tant de tumulte, selon le poëte italien, tant de drapeaux, tant de trophées, tant de soldats, que la *terre tremble*, et que cette procession triomphale a l'air d'une bataille. Le peuple est foulé aux pieds des chevaux; l'escorte de Trajan est devenue confuse; son cheval effrayé se cabre devant cette mère, qui crie à César de venger son fils assassiné.

Le mouvement était la première chose que l'on dût rencontrer dans cette immense toile. C'est aussi le mouvement qui est, avec la couleur, le plus beau côté du talent de M. Eugène Delacroix.

Tous les personnages du tableau agissent. Cette foule trépigne; l'ordre du cortége vient d'être dérangé.

De graves imperfections se mêlent à des beautés du premier ordre dans les tableaux de M. Eugène Delacroix; mais M. Eugène Delacroix est un peintre de génie; personne ne possède à un plus haut degré que lui la vérité d'exécution, le sentiment de la forme, et l'éclat du coloris.

M. Eugène Delacroix est né à Charenton-Saint-Maurice, près Paris, le 26 avril 1798. Il n'étudia la peinture que fort tard, après avoir fait entièrement et d'une manière brillante ses études classiques. Il est élève de M. Guérin. Il commença à exposer en 1822. Il a été nommé membre de la Légion d'honneur, et s'est présenté comme candidat au fauteuil de l'Institut.

SALON DE 1840.

Publication de la France Littéraire.

W. Wyld.

W. Wyld del

Imp. Grégoire et Deneux.

Vue prise sur le grand Canal, à Venise

Au bureau de la France littéraire 6, rue de l'Abbaye F. S.t G.rmn

Vue prise sur le grand canal à Venise

Lithographiée par M. W. Wyld.

Moi, décrire Venise! lorsqu'il existe déjà tant de descriptions faites par des témoins oculaires ou à l'aide de Balbi! non, je n'ai qu'à choisir entre Mmes de Staël et G. Sand, qui ont rivalisé, celle-là avec sa froide philosophie, celle-ci avec sa poétique imagination. Ou bien, j'aurai recours à lord Byron, ou à M. Casimir Delavigne, ou bien encore à M. Jules Janin. Quel embarras, mon Dieu! et pourtant, je veux être consciencieux; et, comme je n'ai pas vu Venise, je ne me hasarderai pas à la dépeindre effrontément.

Comme l'indigne frelon, je butinerai de fleurs en fleurs, savourant les parfums les plus doux, les sucs les plus savoureux, et j'aurai, de la sorte, bientôt donné une idée de cette Venise que M. Wyld a visitée, et qu'il a fort exactement rendue dans son dernier tableau.

Venise, avec M. Barthélemy, de 1832,

> . . . . . Pareille à la Vénus antique,
> Sa chevelure au vent, sort de l'Adriatique.

Cette belle cité a encore son poétique aspect, si nous en croyons l'infortuné Léopold Robert, dont nous avons tant déploré la perte. Et M. Antoni Deschamps, ce vigoureux poëte qui nous a souvent redit son amour insensé pour l'Italie, voit toujours, à travers ses souvenirs,

> Les dames de Venise en gondole le soir.

Ainsi, loin de nous, hommes prosaïques qui redoutez l'enthousiasme pour le beau, obstinés sceptiques qui nous exaltez le passé aux dépens

du présent, ou qui ne croyez ni à l'un ni à l'autre; suspecterez-vous M. Casimir Delavigne, qui fait dire à Fernando :

Vos beaux jours sont moins beaux que nos plus sombres nuits.

Est-ce que le climat est changé? les canaux qui sillonnent la ville ont-ils été comblés? le soleil de l'Italie n'est-il plus le même? ne croyez-vous plus aux flots bleus et transparents de l'Adriatique? du haut du clocher de Saint-Marc ne découvre-t-on plus, comme au temps de Mme de Staël, toute la ville au milieu des eaux, *et la digue immense qui la défend de la mer?* n'aperçoit-on plus *dans le lointain les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie?*

Et d'ailleurs, Venise ne fût-elle plus que par sa grandeur passée, ne trouvât-on que des ruines aux lieux où s'élevaient des temples ou des palais, l'artiste et le poëte ne resteraient pas indifférents à tout cela, eux qui voient et par les yeux du corps et par ceux de la pensée. L'artiste reproduira avec amour ces arcades en ruines, ces colonnes dispersées; le poëte réédifiera la Venise du dix-septième siècle, et chacun d'eux, peut-être, y trouvera son compte.

Voilà ce qui explique les nombreuses vues et descriptions de Venise, qui est devenue un lieu de pèlerinage pour l'artiste et le poëte. Toutes les fois que l'œuvre sera exacte et consciencieuse, nous l'admirerons. La *Vue de Venise*, dessinée par M. Wyld, méritait, à ce double titre, de figurer dans cet album. La lithographie, exécutée par le peintre lui-même, est la fidèle reproduction du tableau.

Nous avons vu, dans l'atelier de M. Wyld, un beau tableau représentant les *Juifs d'Alger partant pour la Terre Sainte.*

M. William Wyld est né à Londres en 1806. Il n'a étudié sous aucun maître, et n'a commencé à faire de la peinture qu'en 1834; il s'occupait avant de politique. Il a obtenu une médaille d'or en 1839.

Gosse.

Oscar Morvillers, del. Imp. L'Aubert & Cie

Le Duc de Glocester et les Enfans d'Edouard.

Le duc de Glocester

TABLEAU PEINT PAR M. GOSSE,

Lithographié par M. Oscar Morvilliers.

Buckingham, qui était l'ami du duc de Glocester, avait essayé de le faire nommer roi par le peuple rassemblé. L'essai ne réussit pas; mais on détourna le sens des manifestations populaires, et il se trouva bientôt que Glocester dut obéir au prescrit qui ne lui était pas imposé, et qu'il lui fallut ceindre malgré lui la couronne.

Le duc de Glocester changea son nom en celui de Richard III, le 26 juin 1483. — Personne n'osa prendre en main la cause du légitime roi Édward V.

Toutefois, les deux neveux de Richard III pouvaient lui devenir hostiles à mesure que leur âge et leur raison se développeraient.

L'usurpateur devint assassin. Dépouiller un homme conduit logiquement à le tuer.

Vainement Buckingham, cédant à ses remords, se fit le chef d'un complot au profit du jeune Édward. Les deux princes avaient été transférés du palais de l'Archevêché à la Tour de Londres. Robert Brackenbury, le gouverneur, fut chargé de hâter leur mort. Il refusa. Mais Jacques Tyrrel, maître de ses écuries, le remplaça pour vingt-quatre heures; et les deux fils du roi Edward V, furent étouffés, de nuit, par Slater, Dighton et Forrest, scélérats aux gages de Tyrrel.

Le sujet du tableau est le départ des deux enfants pour la Tour de Londres. Élisabeth, veuve du feu roi, veut les retenir auprès d'elle; elle tremble sur le sort de ses fils. De sinistres pressentiments torturent son cœur de mère. Les laissera-t-elle s'éloigner avec le protecteur? sur

quoi motivera-t-elle son refus? Et d'ailleurs, le bon cardinal Bourchier, si vénérable et si dévoué, parvient à la rassurer. Elle les confie, elle les livre à Glocester, après leur avoir donné le baiser d'adieu.

Cette scène est lugubre en face du dénouement qui la termine. On sait que les craintes d'Élisabeth sont fondées, et que ces larmes anticipées, qui inondent ses paupières royales, vont bientôt couler plus abondamment encore. Maudite soit sa faiblesse de femme! Et cet ami au cœur pur qui la conseille, pourquoi faut-il qu'il ne sache pas prévoir la catastrophe horrible qui s'apprête! La vertu est ainsi faite, elle se refuse à croire au crime.

Nous répéterons, pour le tableau de M. Gosse, ce que nous avons dit à propos du *Dernier souper de Marie Stuart*, par M. Serrur. C'est un grand sujet d'histoire traité avec les proportions du genre.

Peut-être est-ce un tort ici, toutes les physionomies devant exprimer un caractère différent. Ces petits personnages ressemblent un peu à des acteurs du théâtre enfantin qui joueraient des drames de M. Victor Hugo. Le moyen que ces enfants, ignorants de toutes choses, nous puissent traduire exactement tous les effets du crime ou des passions! le moyen que toutes ces petites têtes d'un pouce nous représentent exactement, dans un tableau, l'une des craintes maternelles, l'autre l'ambition, celle-ci la bonté du prêtre, celle-là l'étonnement! C'est un défaut d'exécution matérielle.

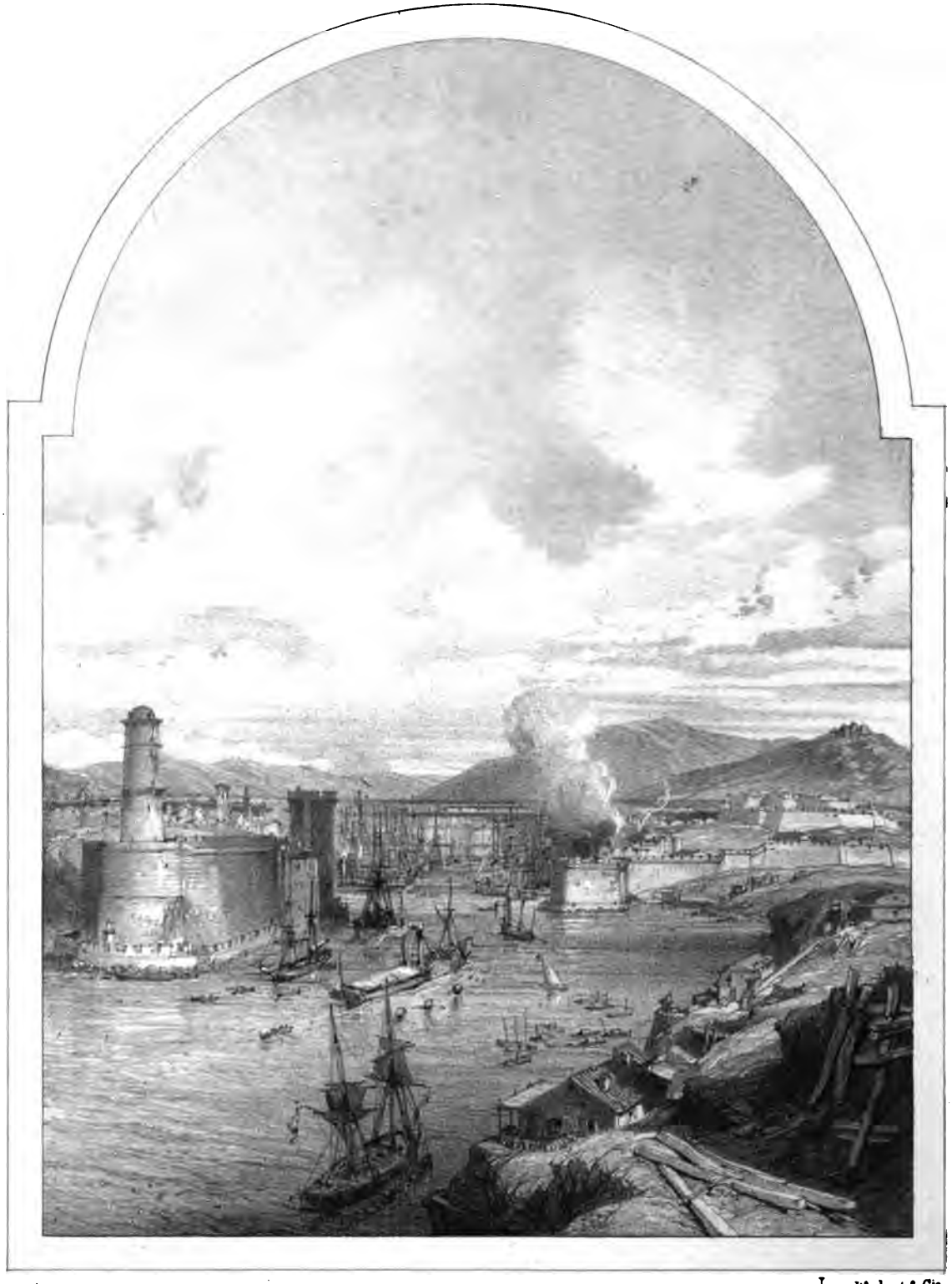
Quant à la composition du tableau en elle-même, elle est bien ordonnée. On reconnaît la manière habituelle de M. Gosse, qui a fait ses preuves depuis longtemps.

M. Gosse est depuis longtemps membre de la Légion d'honneur.

SALON DE 1840.

Publication de la France littéraire.

E. Isabey.



Eug. Cicéri Del. Imp. d'Aubert & Cie

Le Port de Marseille

Challamel et Cie Edit. 4, r. de l'Abbaye F.g S.t G.e

Vue

DE L'ENTRÉE

DU PORT DE MARSEILLE,

TABLEAU PEINT PAR M. EUG. ISABEY,

Lithographié par M. Eugène Cicéri.

Vous avez vu Bordeaux, Brest, le Hâvre, mais peut-être n'êtes-vous point encore allé à Marseille, cette belle ville qui domine la Méditerranée, et qu'on peut appeler la Gênes moderne. Ah! descendez bien vite le Rhône, laissant Avignon sur votre passage, et visitez Marseille.

Marseille est située entre le pied d'une chaîne circulaire de montagnes et la mer. Il y a la haute et la basse ville, la ville nouvelle et la ville antique, deux images de civilisation ancienne et moderne. Le port est vaste, d'un accès difficile, mais d'un refuge assuré contre la tempête, comme ces bois sombres et discrets défendus par des buissons d'épines. L'entrée en est gardée par le fort Saint-Nicolas et par la tour Saint-Jean. Et puis il y a le beau château d'If, bâti par François Ier, les îles de Pornègue et de Ratoneau, jointes ensemble par une immense digue.

Marseille est un vaste bazar. S'il vous arrive de sortir le soir pour aller à la promenade, et de longer les quais qui avoisinent le port, vos yeux et vos oreilles sont émerveillés. Les costumes maures, grecs, égyptiens, algériens, etc., se croisent et se succèdent. Ici on parle anglais, ici espagnol, là maltais, plus loin arabe. On s'entretient des dé-

parts et des retours; on s'informe du commerce fait aux Échelles du Levant; on s'apprend ce qui se passe aux quatre coins de l'Europe. Il y a tel moment à Marseille où l'on se croirait partout ailleurs que dans une ville de France.

Les rues sont remplies de marchands et d'étrangers. Les théâtres sont fréquentés, particulièrement ceux de musique : le goût musical est fort répandu à Marseille. On comprend que l'Italie n'est pas loin. La ville a l'éclat, l'aspect méridional, et cependant elle est plus active que les autres villes du midi. Le commerce, les sciences, les arts y occupent une place honorable.

Une des gloires de Marseille, c'est le grand nombre d'hommes illustres qu'elle a produits. La poésie, l'histoire, la peinture, la musique, la guerre, la politique, lui sont redevables de représentants célèbres; et, pour ne pas remonter trop haut dans la nomenclature que nous voulons en donner, nous citerons : le généalogiste d'Hozier; Pierre Puget, peintre, sculpteur et architecte; de Bastide, Gravier, Barthélemy, Méry, E. Guinot, et tant d'autres poëtes et écrivains; le girondin Barbaroux, et Gardane, fameux général de l'empire.

Le tableau de M. E. Isabey représente l'entrée du port de Marseille. Il y a du mouvement partout; c'est bien là l'activité d'un port. Nous y voyons les flots bleus de la Méditerranée, cette mer toute de reflets et de mirages, si différente de l'Océan jaune et orageux. Ce tableau a de l'aspect et de l'éclat; il est resplendissant de lumière et fort ressemblant dans les moindres détails, si l'on peut dire ainsi. On sent que tout cela est fait avec étude, mais aussi avec facilité. C'est de la grande et belle peinture de marine.

La *Vue du Port de Marseille* est le seul tableau exposé par M. E. Isabey. Il a été commandé par M. le ministre de l'intérieur; il est destiné à orner un de nos musées nationaux.

Cette toile augmentera encore la réputation de M. E. Isabey.

M. Eugène Isabey est né à Paris le 22 juillet 1804. Il est élève de son père. Il a obtenu la médaille d'or en 1831, et a été nommé membre de la Légion d'honneur en 1832.

ALBUM DU SALON DE 1840.

Publication de la France littéraire.

Jules Gréx

DECAMPS.

Au bureau de la France littéraire, 4 rue de l'abbaye

Portrait

DE M. DECAMPS,

PEINT PAR M. JULES ETEX,

Gravé par M. A. Wacquez

Il suffirait peut-être de rappeler ici, en forme de catalogue, tous les tableaux, toutes les aquarelles composées par M. Decamps, depuis son début dans la peinture. On verrait que son talent s'est élevé bien vite, et s'est toujours soutenu à une grande hauteur; que son pinceau est varié, fécond, spirituel, parfois profond et philosophique; qu'il a abordé tous les genres, en leur imprimant son cachet individuel. Mais il vaut mieux, nous le croyons, apprécier succinctement l'auteur de la *Bataille des Cimbres*, ses ouvrages n'ayant pas besoin d'être rappelés.

M. Decamps est né en 1803. Il commença à étudier la peinture chez M. Abel de Pujol, un des soutiens les plus fervents de l'école *davidienne*.

A peine M. Decamps eut appris ce que nous appellerons le matériel de l'art, que l'originalité de son talent se développa. Il comprit, tout d'abord, que le soleil donnait la vie à la nature, et qu'il fallait de la lumière et du soleil dans un tableau. Il se pénétra de cette idée que rien n'est réellement indigne du peintre, et que le génie, d'ailleurs, peut rehausser les choses en apparence les plus triviales; qu'il n'y a rien d'affreux ni d'inutile en soi dans la création, et que c'est un blasphème de prétendre le contraire.

Sorti de l'atelier de M. Abel de Pujol, M. Decamps commença en 1827 à envoyer ses ouvrages aux expositions du Louvre. On se rappelle l'immense succès de son tableau de la *Bataille des Cimbres*, véritable chef-d'œuvre de composition, de mouvement, de détails et de couleur; on se rappelle aussi le *Corps de garde sur la route de Smyrne à Magnésie*.

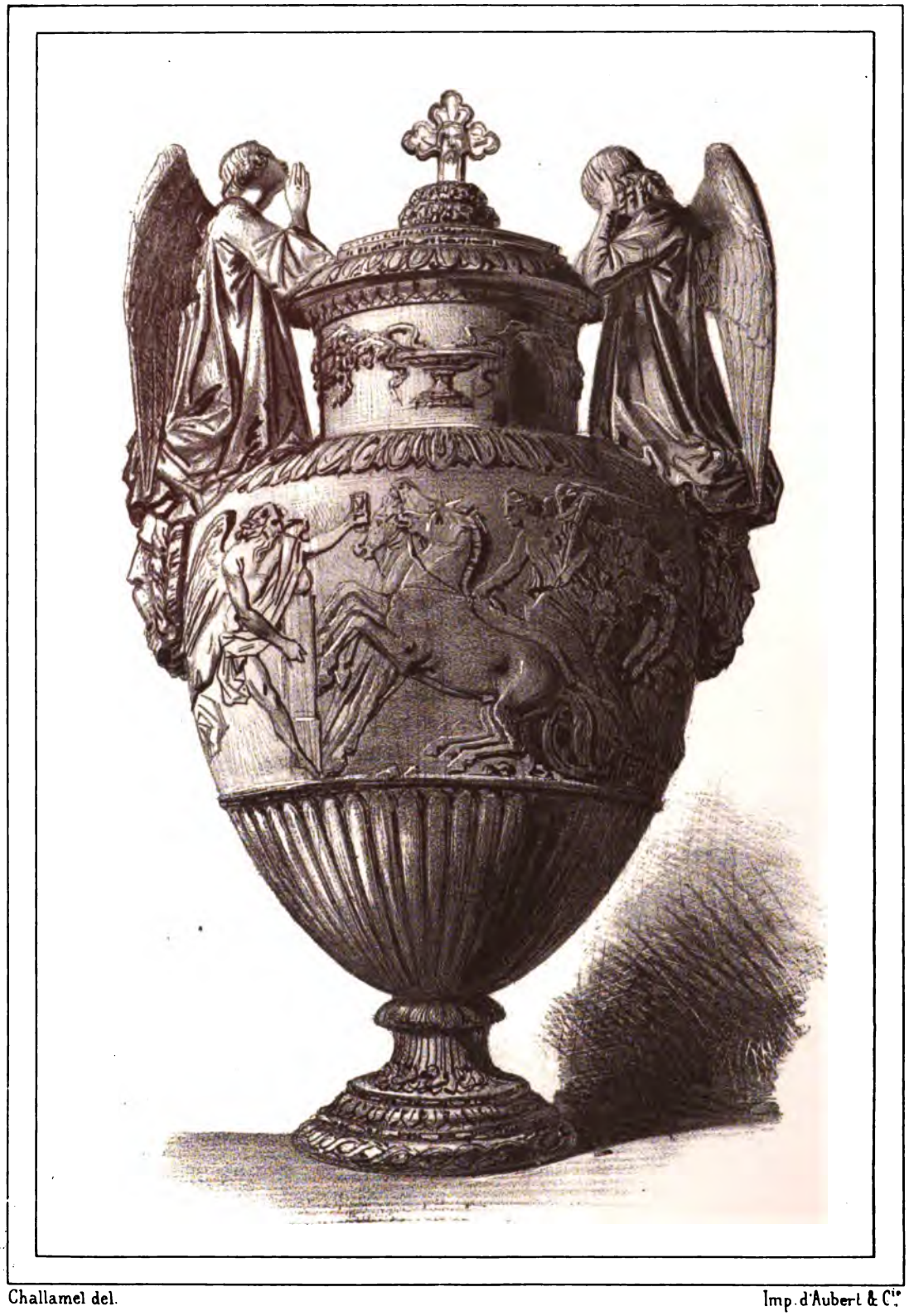
M. Decamps est un de nos plus grands peintres; c'est une gloire de notre *école française* moderne, la seule qui se préoccupe encore de chercher les voies inconnues de l'art, la seule qui veuille tendre au progrès. Nul n'approche plus que lui de la vérité, nul ne sait plus que lui parvenir à une exécution heureuse.

Le *Salon* de 1839 a été un triomphe pour M. Decamps. On allait de tableaux en tableaux. Ici, c'était le *Samson;* là, *le Supplice des crochets;* plus loin, *Joseph vendu par ses frères;* enfin, les *Enfants jouant avec une tortue*, *Bairactar* et les *Experts*. C'était presque un musée à part dans le musée général. Il est certain que je me serais contenté de ces incroyables *Experts* pour unique tableau de ma galerie.

M. Decamps nous a manqué cette année. Combien nous regrettons de n'avoir pas rencontré l'occasion d'enrichir, par une de ses toiles, notre publication.

Le portrait que nous donnons est le premier qui ait été fait du célèbre peintre. M. Jules Etex, portraitiste tout à fait distingué, a seul pu obtenir quelques séances de son ami, et nous nous estimons heureux de pouvoir payer, nous aussi, à M. Decamps, notre dette de sympathie et d'admiration.

On retrouve dans ce portrait l'expression de la physionomie et la vivacité du regard qui distinguent l'homme de science et d'esprit.



Challamel del. Imp. d'Aubert & Cie.

Vase funéraire.
(Marbre blanc)

Paris, chez Challamel & Cie., Editeurs, rue de l'Abbaye, 4.

Vase Funéraire

(MARBRE)

SCULPTÉ PAR M. PRADIER,

Lithographié par M. Challamel.

Purifier par le feu le corps qui n'est plus qu'un cadavre; réunir pieusement ces cendres; les renfermer dans une urne précieuse; conserver dans quelque coin de la maison du vivant les derniers restes de celui qui a vécu, souvenir incessant qui rappelle, au milieu des joies et des orages du monde, le néant et le repos de la tombe, — c'était une admirable coutume, vénérée chez les anciens, inconnue des modernes. C'était du stoïcisme contre la mort. On oubliait moins vite ceux qui n'étaient plus; et lorsque l'enfant voulait s'inspirer des grandes actions de son père, il allait contempler l'urne cinéraire qui renfermait les débris du héros. A toute heure, la veuve pouvait pleurer sur le tombeau de son époux, la mère sur celui de son fils, mort avant l'âge.

Le vase était ordinairement de marbre, d'agate ou de terre cuite. Le plus souvent on n'y plaçait aucun ornement : la mémoire du défunt parlait seule. Dans le cas contraire, on retraçait allégoriquement les principales actions de sa vie; on indiquait le lieu de sa naissance et celui de sa mort, le commencement et la fin du voyage. On annonçait que Pluton avait trouvé cette âme trop belle ou trop innocente pour la jeter dans le sombre royaume. Puis les Grecs disaient, Ἀνάγκη, les Romains, *Fatum*, et les chrétiens, *Providence*.

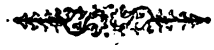
Le christianisme ayant succédé au monde païen, deux choses con-

tribuèrent, entre beaucoup d'autres, à proscrire l'usage de brûler les morts : il tenait entièrement au paganisme, et peu à peu s'était établi l'usage d'enterrer. Il y avait bien encore à Rome quelque antique famille patricienne, en Grèce quelque peuplade qui, fidèles au culte de leurs pères, s'étaient élevés contre les nouvelles croyances et les mœurs nouvelles; mais elles disparurent bientôt, et le vase funéraire fit place au sarcophage.

Chez nous cet usage n'existe pas, nous avons trop grande hâte d'oublier nos morts. Nous les avons enfouis dans les églises, dans les catacombes, dans les cimetières. Nous avons même, par force, placé hors des villes les lieux de sépulture.

Le vase de M. Pradier est destiné à renfermer quelques objets précieux qui ont appartenu à un jeune médecin. Ce sont des souvenirs, ce ne sont point des images de la mort.

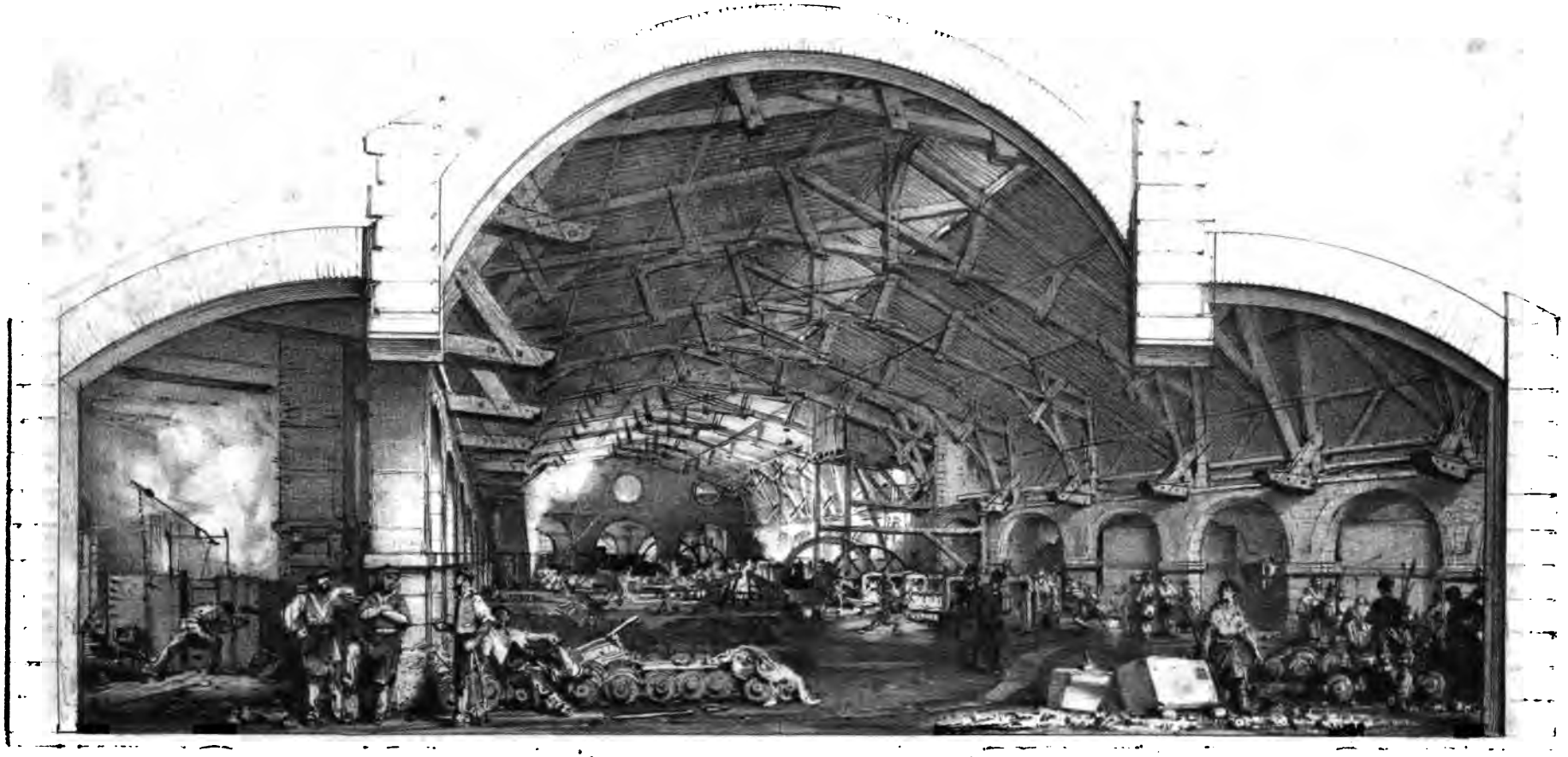
Nous n'avons pas bien saisi la pensée de M. Pradier, lorsqu'il a accouplé le symbole chrétien et le symbole païen. Mais laissons au plus grand statuaire de l'époque la responsabilité de son œuvre, et admirons l'immense talent répandu sur cette sculpture, comme sur toutes celles qui sont sorties de son ciseau habile et fécond.



SALON DE 1840.

F Bonhommé

Publication de la France littéraire.



Challamel del.

Forges de Fourchambault.

Imp. Petit & Bertauts

Challamel et Cie ed. 4 rue de Anbaye F. & Sr Cie

Les Forges
DE FOURCHAMBAULT,

TABLEAU PEINT PAR M. BONHOMMÉ,

Lithographié par M Challamel.

Fourchambault, bien que situé sur la Loire, à une lieue de Nevers, n'offrait, en 1820, qu'une plage stérile et inhabitée. C'était comme une terre maudite au milieu de cette belle province du Nivernais, si riche, si fertile, si productive.

A cette époque, M. Louis Boigues, membre de la Chambre des députés et président du conseil royal des arts et manufactures, visita Fourchambault. Il résolut d'y fonder une usine à fer, d'après les procédés anglais, jusqu'alors de beaucoup supérieurs aux nôtres.

L'entreprise méritait de réussir; son succès a été complet. En moins de vingt années, cette usine prit un accroissement immense, à un tel point que la fabrication des forges de Fourchambault s'élève aujourd'hui à dix millions de kilogrammes de fer.

Il n'y a pas que l'industrie qui ait gagné à ce magnifique établissement. Un grand nombre de jolies petites maisons, entourées de jardins, sont venues se grouper à ses côtés; elles ont été bâties par les ouvriers des forges, avec leurs épargnes, et l'intéressante population de Fourchambault atteint déjà le nombre de trois mille habitants.

M. Louis Boigues était un de ces hommes honorables qui rejettent bien loin l'idée d'assimiler les hommes à des machines, comme on le fait en Angleterre, et de les ensevelir vivants dans des tombeaux infects, après les avoir tués dès leur jeune âge par un travail prématuré: horrible trafic qui inspira à mon ami Wilhelm Ténint une poésie, publiée il y a plusieurs années, et à laquelle je veux emprunter deux strophes.

Elle est adressée à des enfants qui travaillent dans une fabrique :

Toi, qui n'as pas encor ta force,
Arbre à demi développé,
Déjà, dans ta fragile écorce,
La hache du gain a coupé!

Comme un nuage lourd et sombre
Que la brise ne peut chasser,
Sur toi chaque heure jette une ombre
Lente à venir, lente à passer.

A Fourchambault, les ouvriers sont heureux. Il y a une école d'enseignement mutuel pour leurs enfants, un hospice et une caisse d'épargnes. Tout cela est l'ouvrage de M. Louis Boigues, que la mort a ravi trop tôt à la reconnaissance de ceux dont il avait su améliorer le sort. Mais ses dernières volontés ont été bienfaisantes autant que toutes les actions de sa vie. Sa mère, ses frères et sœurs sont demeurés fidèles aux intentions qu'il avait manifestées. Ils viennent de faire construire une église et un presbytère qui complètent l'ensemble de ce bel établissement.

Que cette notice soit un hommage de plus rendu à la mémoire de M. Louis Boigues, qui fut un homme de génie!

M. Bonhommé a pensé, avec raison, que les forges de Fourchambault offraient au peintre un sujet curieux et intéressant. Il s'y rencontre des beautés particulières, et pour ainsi dire inconnues en peinture. Rien ne peut être plus original que l'aspect d'une usine avec son mouvement, ses accessoires, sa foule laborieuse.

M. Bonhommé, après s'être fait un beau nom dans le genre, le paysage et le portrait, vient de se créer une spécialité qui sera d'un bon résultat pour l'art. Déjà, en 1838, il avait exposé un tableau remarquable des forges d'Abbainville (Meuse), de M. Muel Doublat; cette année, une seconde vue de cette usine importante complète son exposition.

M. François Bonhommé est né à Paris en 1809. Il est élève de Lethière et de M. Paul Delaroche.

SALON DE 1840.

Publication de la France littéraire

Joseph Lescorné

F. Desmaisons lith.

Imp. Petit & Bertauts

Andromède

Au Bureau de France littéraire, 4, R. de l'Abbaye, Fg St Gn

Andromède

STATUE EN MARBRE DE PARIS

SCULPTÉE PAR M. JOSEPH LESCORNÉ,

Lithographiée par M. Desmaisons.

Cassiope, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, était renommée pour sa beauté. C'était la merveille africaine; les voyageurs arrivaient en foule pour la voir. Plusieurs princes s'étaient disputé sa main. Pour une mortelle, on lui rendait trop d'hommages. L'implacable Junon devint jalouse de Cassiope.

La belle reine d'Ethiopie osa se comparer à elle; mais Junon, la déesse la plus puissante et la plus coquette de l'Olympe, se vengea, elle et ses chères Néréides, qui étaient de moitié dans l'injure reçue.

D'abord Neptune vint en aide à Junon. Un monstre marin dévasta le royaume de Céphée. Le roi d'Éthiopie consulta l'oracle qui servit la haine de Junon, et répondit que les malheurs de la contrée ne cesseraient que si Andromède était enchaînée, exposée sur un rocher, et dévouée à la rage du monstre.

Céphée obéit. Les Néréides exécutèrent elles-mêmes l'arrêt rendu par l'oracle. Andromède gémit quelque temps dans cette horrible situation, appelant une prompte mort, redoutant plus encore le seul aspect du monstre que sa rage et sa voracité.

Mais Persée, fils de Jupiter et de Danaë, Persée, qui avait vaincu et tué Médusé, à l'aide du bouclier de Minerve et des talonnières de

Mercure, fut touché du malheur d'Andromède. Monté sur Pégase, né du sang de Méduse, il vola délivrer la fille de Cassiope, et l'épousa.

Les acteurs de cette histoire ont été placés au ciel au nombre des constellations.

Cette poétique fable inspira un magnifique tableau à M. Ingres. M. Lescorné l'a prise pour sujet d'une délicieuse statue.

Andromède est attachée sur le rocher. Sa pose est encore suppliante. La douleur a contracté ses traits; tout son corps tremble de frayeur; elle sent que la mort est imminente, et le désespoir déchire sa pauvre âme éplorée. L'expression de la tête d'Andromède est admirable. Et quelle grâce dans la pose! quelle pureté de contours! quel modelé dans les chairs! N'y a-t-il pas de la vie dans ce marbre? Il semble qu'il n'y ait aucun travail de main, et que cette statue soit sortie toute terminée du génie du sculpteur.

Elle a, en outre, un avantage matériel immense : elle est en marbre de Paros, fort rare aujourd'hui. Ce marbre est le plus beau, comme le plus doux à l'œil.

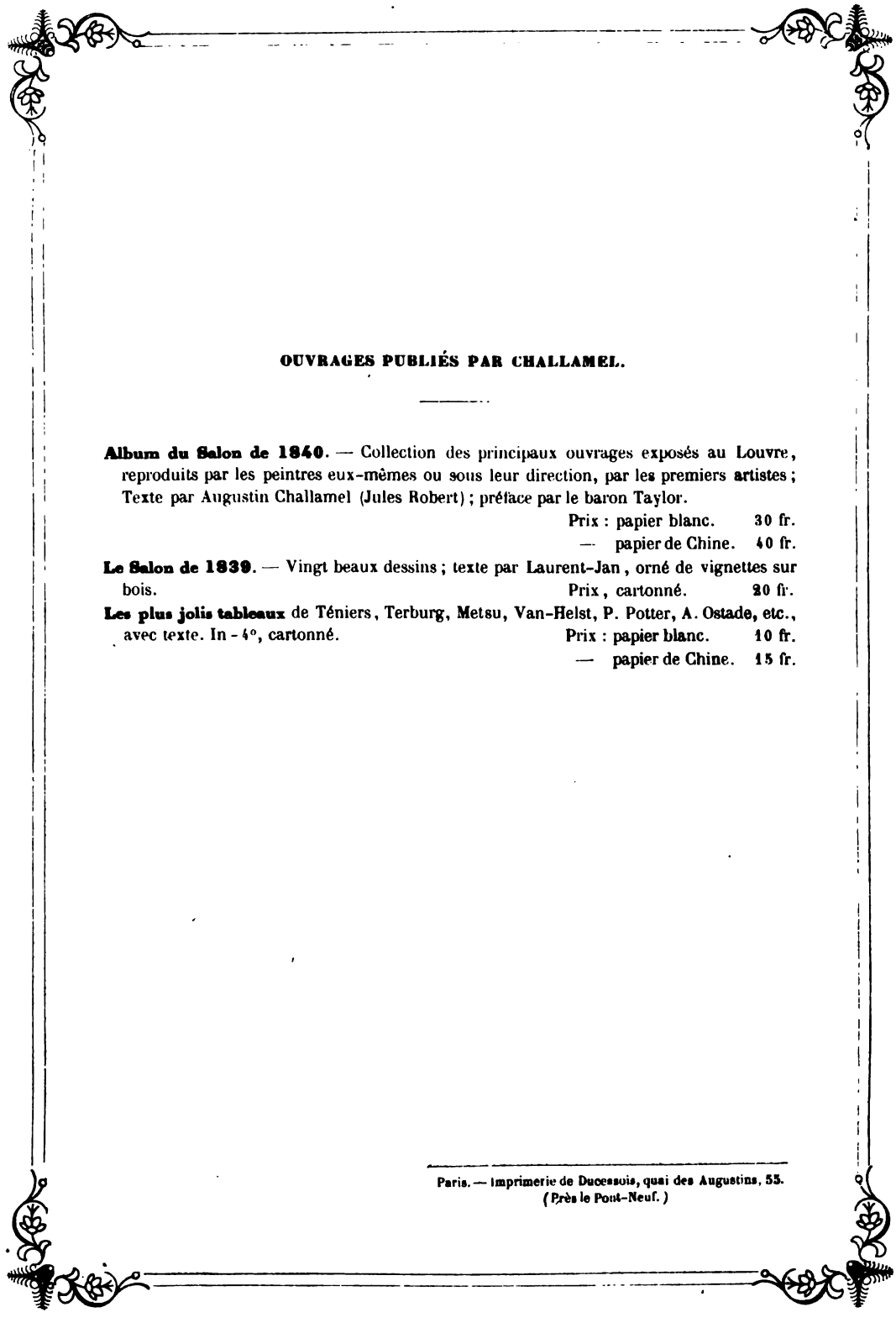
M. Lescorné est auteur d'un *Saint Michel* fort remarquable, et du buste de Philippe V, fait pour Versailles. Nous indiquerons aussi les deux frontons de la galerie de minéralogie, au Jardin des Plantes, représentant, l'un la *Minéralogie* et la *Géologie*, l'autre la *Botanique*.

M. Joseph Lescorné est né à Langres (Haute Marne), en 1802. Il est élève de MM. Petitot et Cartellier. Il a obtenu une médaille en 1836.

ALBUM

DU

SALON DE 1841



OUVRAGES PUBLIÉS PAR CHALLAMEL.

Album du Salon de 1840. — Collection des principaux ouvrages exposés au Louvre, reproduits par les peintres eux-mêmes ou sous leur direction, par les premiers artistes ; Texte par Augustin Challamel (Jules Robert) ; préface par le baron Taylor.

Prix : papier blanc. 30 fr.
— papier de Chine. 40 fr.

Le Salon de 1839. — Vingt beaux dessins ; texte par Laurent-Jan, orné de vignettes sur bois. Prix, cartonné. 20 fr.

Les plus jolis tableaux de Téniers, Terburg, Metsu, Van-Helst, P. Potter, A. Ostade, etc., avec texte. In-4°, cartonné. Prix : papier blanc. 10 fr.
— papier de Chine. 15 fr.

Paris. — Imprimerie de Ducessois, quai des Augustins, 55.
(Près le Pont-Neuf.)

ALBUM

DU

SALON DE 1841

COLLECTION

DES PRINCIPAUX OUVRAGES EXPOSÉS AU LOUVRE

REPRODUITS

PAR LES PEINTRES EUX-MÊMES

OU SOUS LEUR DIRECTION,

Par MM Alophe, Baron, Bayot, Challamel, Eug. Cicéri, Henriquel Dupont, Français, Tony Johannot, Emile Lassalle, Mouilleron, Célestin Nanteuil, Léon Noël, W. Wyld.

TEXTE PAR WILHELM TÉNINT.

TROISIÈME ANNÉE.

PARIS

CHALLAMEL, ÉDITEUR.

4, RUE DE L'ABBAYE, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1841

SALON DE 1841.

Publication de la France littéraire

Robert-Fleury.

Mouilleron del.

Imp. Petit & Berlaub

Scène d'Inquisition.

(Ce tableau appartient à Lord Seymour)

Chadamel & Cie Edit. 1 B. de l'Abbaye F. St Gn

INTRODUCTION.

Doit-il y avoir, en art, des écoles ou des chefs d'école? Nous ne le croyons pas.

Il y a des intelligences plus ou moins complètes, miroirs qui reflètent plus ou moins purement, les uns trois quarts, les autres moitié de ce disque éclatant qu'on nomme l'art. Ces croissants, ces moitiés d'images ont tort, selon nous, de se proclamer écoles : la seule école admissible et démontrée, c'est le disque entier, c'est-à-dire l'art dans sa plénitude.

Qu'il y ait des écoles par le fait, nous ne pouvons pas le nier, nous entendons, par écoles, le professorat d'une certaine *manière* exclusivement et de préférence à une autre, et non pas la classification, *faite après coup*, des grands peintres qui, bien que très-différents, ont, par conformité d'organisation ou par influence du climat, un certain air de famille.

Admettre exclusivement qu'il puisse y avoir *deux écoles* en art, mais ce serait admettre que l'art n'est pas un et indivisible; qu'au contraire il en existe deux exemplaires, l'un original, et l'autre de contrefaçon; d'où ces interminables et oiseuses querelles pour savoir quel est le vrai.

Placé à un point de vue plus élevé peut-être, nous le répétons hardiment : non, l'art n'est point ce Janus à deux faces, dont l'une serait belle par la pensée, et l'autre par la forme; ou bien encore, l'une par l'éclat du coloris, et l'autre par l'entente des lignes. L'art n'a qu'un visage où se

réunissent toutes ces beautés. Seulement, ce sont nos regards, c'est notre intelligence dont le rayon visuel, dont la conception sont à ce point restreints, que nous ne pouvons saisir ces deux beautés dans leur unique aspect. et qu'elles ne nous apparaissent que séparément.

Nous ne voulons pas des écoles, pourquoi? parce que les hommes de génie — qu'on appelle improprement les maîtres, car ils sont égoïstes et gardent leur secret pour eux — parce que les hommes de génie, disons-nous, ont toujours été en dehors de ces délimitations. Au plus avaient-ils une *manière*, quand ils n'en avaient pas plusieurs.

Les faiseurs d'écoles viennent après les grands peintres, comme les grammairiens après les grands écrivains. Les uns et les autres cherchent à faire de l'art une profession qui s'apprenne par A — B, jusqu'à ce que le premier homme de génie, qui grandisse, renverse tout leur échafaudage de rhéteur.

Vous aurez beau employer des tons fins et ternir des toiles, vous ne serez pas Ingres. Vous aurez beau travailler, égratigner, encroustiller des murailles, vous ne serez pas Decamps.

Savez-vous ce que nous représentent certaines œuvres que les écoles produisent? Le portrait d'un homme moulé en cire. Il n'y manque, pour être l'original, que le regard, que la pensée, que la vie. Or, s'il est prouvé qu'en dépit des souvenirs d'ateliers, le génie est constamment individuel, que reste-t-il aux écoles? l'imitation, rien de plus : la tête de cire.

Soyons assez hardi pour le dire, les divisions par écoles proviennent de ceci: les plus larges intelligences sont encore incomplètes, et personne n'étant assez humble pour reconnaître cette cruelle vérité, chacun préfère soutenir obstinément que l'horizon finit au point où ses yeux peuvent atteindre, plutôt que d'avouer que ses yeux n'atteignent pas réellement au point où finit l'horizon.

Non, il ne devrait pas y avoir une école de la forme et une école de la pensée. Le rayon de soleil dérobé par Prométhée n'aurait pu faire un homme sans l'argile, et l'argile n'aurait pu faire un homme sans le rayon.

Qu'est-ce, en effet, que la pensée en art? La pensée ne consiste pas seulement dans la profondeur d'une conception historique, ou la philosophie d'une peinture de mœurs. Vous le savez, il peut y avoir une pensée dans le paysage le plus dépourvu d'êtres animés. Si l'artiste a été poétique-

Robert Fleury

Michel Ange donnant des soins à son domestique malade

ment ému en face de la nature; s'il a, permettez-moi l'expression, trempé son pinceau dans cette émotion, son tableau, touché par cette poésie, en conservera un parfum ineffaçable, dont tout spectateur sentira l'enivrement.

Non, il ne devrait pas y avoir une école de la couleur et une école du dessin, chacune des deux barricadée dans sa forteresse, et ne voulant entendre aucune proposition amiable.

Du moins nous persisterons dans cette pensée, jusqu'à ce que le dilemme suivant, derrière lequel nous nous retranchons, ait été battu en brèche.

N'est-il pas vrai que les partisans du dessin ont reconnu que, dans certains tableaux, M. Delacroix était vraiment dessinateur?

N'est-il pas vrai également que les admirateurs du coloris ont avoué que M. Ingres était parfois coloriste?

Voici donc que nous en revenons à l'unité. Oh! c'est que l'art est un royaume aussi absolu que le ciel. Le beau est *un* comme Dieu; seulement, comme Dieu aussi, le beau est en même temps une *trinité*, qui comprend la pensée, la forme et la couleur.

Nous l'avons dit, ce sont les hommes incomplets qui créent les divisions et subdivisions par écoles et par ateliers.

Voici ce que nous entendons par homme incomplet:

Selon nous, il existe une corrélation intime entre tous les arts. Le plus grand génie, dans une spécialité quelconque, serait celui que Dieu aurait fait grand pour toutes les spécialités.

Ainsi, un littérateur qui n'aurait pas été bon peintre, peut être profond penseur, mais la description lui échappe; toute la nature extérieure abandonne son œuvre; point de soleil, point de folles brises, point de parfums dans ses vers; au plus connaît-il ces vagues et informes apparitions qui passent, toutes sombres, dans le cerveau des aveugles-nés. Un musicien qui n'aurait pas d'âme pourrait arriver à une exécution satisfaisante, mais il n'y aura pas de pleurs, pas d'émotions sous son archet, pas d'âme non plus dans son violon. Ou, si vous admettez encore que le sentiment de la nature lui manque, comment s'y prendra-t-il s'il faut que, dans une symphonie, les notes se fassent gouttes de pluie, haleine du vent, chants d'oiseaux ou mugissement des vagues? Il fera du quadrille. Enfin, le peintre, s'il n'est pas romancier, comment pourra-t-il créer ses personnages, les revêtir

d'une individualité quelconque? Où prendra-t-il la pensée qui doit les animer, s'il ne l'a pas en lui? Vous croyez qu'il peut impunément n'être pas poëte; mais en ce cas il reproduira les paysages, le ciel, la mer, comme les voit un béotien qui voyage pour affaire d'héritage ou achat de denrées, et non pas comme l'artiste doit les voir. Ce sont les mêmes objets, mais non les mêmes yeux.

Or, si vous admettez ceci, vous reconnaîtrez également qu'il y a des littérateurs qui ne pourraient pas être peintres, ou des peintres qui ne sauraient être littérateurs. Eh bien! ce sont les natures incomplètes, et, vous pouvez en être sûr, les hommes les plus exclusifs qu'on puisse rencontrer.

Ce sont les *faiseurs d'écoles*, les *grands maîtres du pastiche*, qui mettent l'art exclusivement dans les qualités qu'ils possèdent, et l'excluent de celles qu'ils n'ont pas.

Faut-il conclure de cet aperçu que les distinctions d'écoles finiront par s'éteindre? Nous n'osons l'espérer. Les grands artistes, bien que nécessairement isolés dans leur individualité, veulent faire race en ce monde, et cela se comprend. Napoléon, ce génie excentrique, a bien voulu lui-même faire école, ou, si vous aimez mieux, dynastie.

D'un autre côté, les écoles seront toujours l'asile des médiocrités, qui ne peuvent avoir, en art, ni originalité ni initiative.

Seulement, ce fait assez significatif subsistera éternellement, que les hommes de génie n'appartiendront à aucune école autre que celle de ce grand maître qu'on appelle le *beau*.

Ce que nous avons voulu dire, c'est combien, du haut de ces considérations généreuses, nous échappons à toutes les mesquines limites d'ateliers, à tous les partis; car nous relevons, non pas de telle ou telle école, mais de l'art lui-même.

Notre admiration présente semblera contredire notre admiration de tout à l'heure, c'est que tout simplement nous serons juste, autant qu'il est permis à un homme de l'être. Nous serons juste logiquement. Nous n'apporterons, dans le débat, ni amitiés ni haines, et nous n'aurons pas de préventions, car notre amour-propre n'est point intéressé à ce que nous en ayons.

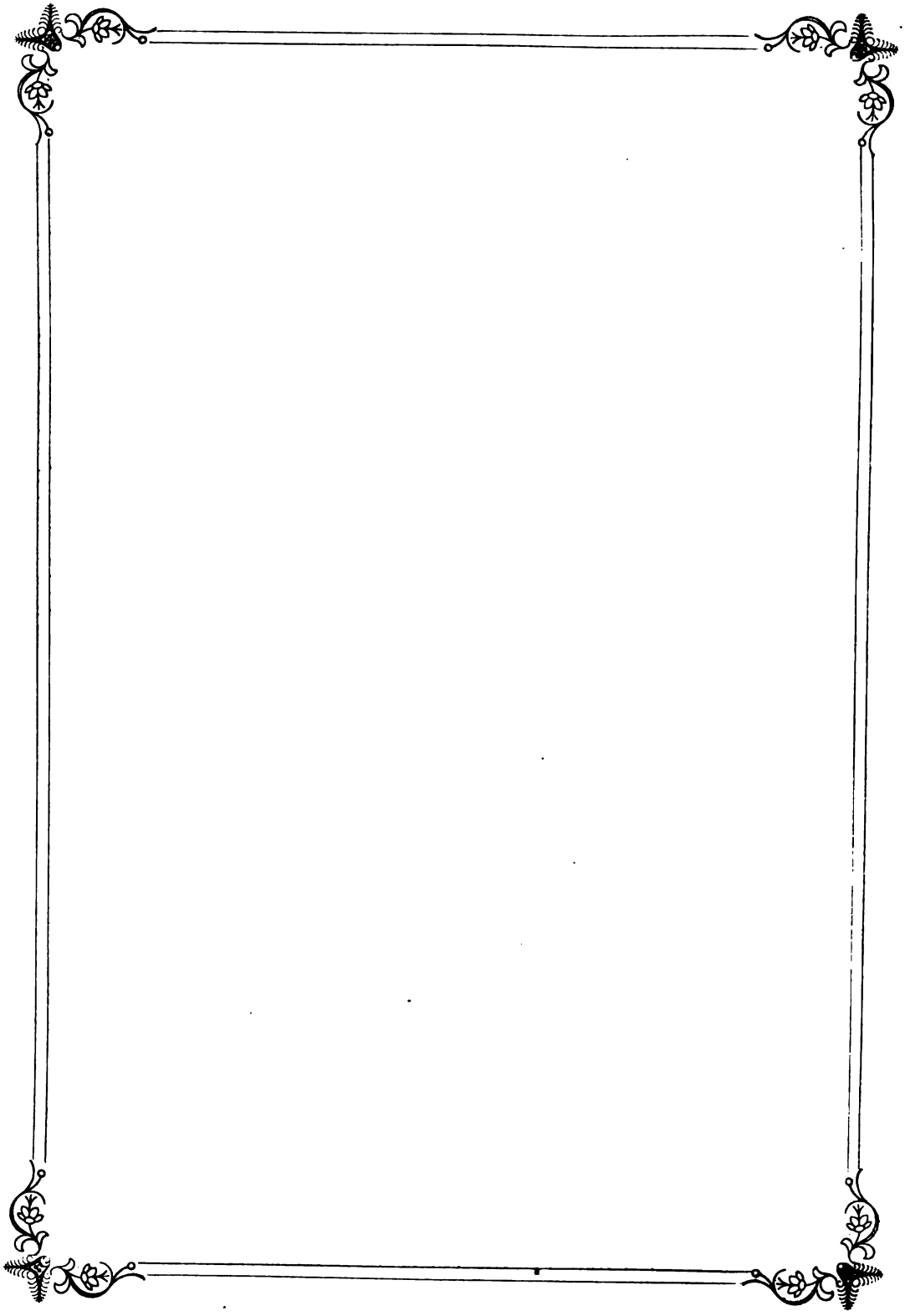
Robert Fleury Pinx^t Imp. Pell^t & Renault.

Benvenuto Cellini

Dans son atelier

Challamel, Edit.r de l'Abbaie 4, F.S.G.

Lecteur, que vous soyez dans votre château à tourelles gothiques, ou bien au cercle de votre ville; en quelque maison aquatique de Hollande, ou dans votre salon revêtu de stuc, en Italie; que vous ayez à gouverner quelque principauté, en Allemagne; ou soit qu'au fond de la Russie vous guettiez le moindre rayon d'art expirant sur vos neiges; nous voulons, autant qu'il est possible, vous faire partager cette jouissance, si grande pour un artiste: une exposition de tableaux à Paris, c'est-à-dire tous les siècles par où l'on passe, les plus grands héros à qui l'on serre la main, les plus belles paroles qu'on entend, les plus nobles actions qui vous chatouillent le cœur; le soleil des tropiques qui darde d'aplomb ses rayons de feu; l'éventail des odalisques qui chasse la chaleur de l'atmosphère pour y répandre l'amour; les brouillards de Normandie, qui vous trempent les cheveux; les âcres parfums de la mer et du goudron qui vous enivrent, et le babil des feuilles, et le roulis des flots qui viennent battre les cadres, et les plus beaux soleils couchants de l'année, et les plus jolies femmes de ce monde, qui vous regardent et ne baissent pas les yeux. Il y a tout cela dans un Salon, et que de choses que j'oublie! Aussi, nous vous prendrons par le bras, ami lecteur, et nous vivrons deux mois durant dans ces longues galeries, et nous verrons tout. Oh! nous serons un cicerone complaisant. Nous essaierons de vous décrire avec cette misérable plume (que n'est-elle un pinceau!) tout ce que nous aurons vu, et si nous parvenons à dessiner une maigre silhouette des merveilles que nous aurons sous les yeux, si cette mosaïque de mots vous fait seulement soupçonner le tableau, ne serons-nous pas largement récompensé de notre peine? Mais ce qui nous donne du courage, c'est que nous ne serons pas seul, c'est que tous les artistes aimés du public, Alophe, Baron, Challamel, Eug. Cicéri, Desmaisons, Henriquel-Dupont, Français, Mouilleron, Célestin-Nanteuil, Léon Noël, W. Wyld, et bien d'autres encore, travaillent avec nous, et qu'ils ont un crayon beaucoup plus éloquent que notre plume.



SALON DE 1841.

Eug: Delacroix

Français, del.

Imp Petit et Bertauts

Un Naufrage.

SALON DE 1841.

ROBERT-FLEURY.

Robert-Fleury s'est cherché longtemps; sainte-Thérèse, dans un de ses ouvrages mystiques, fait de l'âme un château où il faut cependant que l'âme entre; ainsi le talent doit entrer dans lui-même. M. Robert-Fleury a conquis sa propre individualité, revêtu cette armure qui donne bon courage à celui qui la porte. Il ne faut pas demander à cet artiste de la fougue, des cliquetis d'effets, un fouillis de choses parsemé d'étincelles; ses qualités sont sévères, sages, ennemies du charlatanisme; c'est un peintre studieux et penseur. Il serait maladroit d'exiger d'un homme ce qui n'est pas dans les conditions de son talent; si vous disiez à l'olivier que son feuillage est sombre, il vous répondrait : Je suis l'olivier.

Nous sommes dans un cachot. Un homme en chemise est étendu à terre; ses poings sont étranglés par une corde; ses jambes, à la hauteur du coude-pied, sont emboîtées dans je ne sais quel instrument qui les tient brutalement assujetties. Des moines, — franciscains et dominicains, — des robes noires et des robes brunes, — entourent le patient. D'un côté, un reflet lumineux venu de quelque soupirail; de l'autre, un reflet rougeâtre projeté par un ardent brasier : ici, ce qui vient du ciel, le jour; là, ce qui vient de l'enfer, le feu; l'espérance à la tête du malheureux, la souffrance à ses pieds. Contraste saisissant! car, il faut bien nous résoudre à le dire, les pieds sont dans le brasier. L'inquisition travaille. Un moine agenouillé se tient prêt à consigner les aveux arrachés par la torture; le bourreau attise le feu et re-

garde si la chose va bien. En apparence, le patient est immobile; toute la souffrance est dans la tête, qui n'est qu'un cri, et dans les cuisses, qui bouillonnent, si je puis le dire, d'irritations aiguës. Nous avons entendu quelques artistes se plaindre de ce que cet homme n'était pas assez tordu, assez ratatiné, c'est le mot. Il faut prendre garde de tomber dans un trop grand matérialisme. L'âme est-elle si peu de chose qu'on ne puisse lui laisser un petit coin dans une œuvre d'art? Il nous semble que la pensée de M. Robert-Fleury a été celle-ci : Le supplicié a du linge blanc et fin; qu'il soit juif ou conspirateur, qu'on veuille lui arracher son secret ou son or, ce n'est pas un coupable vulgaire; aussi, autant qu'il peut, il cache sa souffrance; l'âme et le corps ont ensemble une lutte horrible, et le cerveau est comme un boulet de plomb qui tient étendus roides ces membres, qui ne veulent que se soulever. Cette intention est si évidente, que le visage, tout déformé par la torture, se détourne encore des bourreaux.

Nous disions, dans notre Introduction, que le plus grand génie dans une spécialité quelconque serait celui que Dieu aurait fait grand pour toutes les spécialités. Michel-Ange vient en preuve à cette assertion. Peintre, sculpteur, architecte, il était poëte; il se fit ingénieur pour défendre Florence; et, ce qui est plus beau peut-être, il sut être le serviteur de son serviteur malade. Michel-Ange, qui, sur le refus d'un valet de l'introduire auprès du pape, répondit : « Quand votre maître aura besoin de moi, vous lui direz que je suis allé ailleurs; » Michel-Ange, déjà vieux, passa les nuits à garder son vieux Urbino, qui se mourait. N'est-ce pas sublime? M. Robert-Fleury a reproduit avec simplicité et grandeur à la fois, cette scène touchante.

Le troisième tableau de M. Robert-Fleury est un *Benvenuto Cellini*. Le farouche sculpteur florentin rêve à quelque sanglante représaille, son œil est sombre; il passe un nuage dans son âme. Etre étrange, moitié homme de génie et moitié bête féroce, qui a des ciselures délicates pour ses vases et des coups de poignard pour les hommes dont la main est de chair pour le métal, et de métal pour la chair. Tout admirateur que nous soyons de l'artiste, nous n'en haïssons pas moins l'homme; nous aimons les aiguières, mais nous détestons fort les coups d'arquebuse, ce qui ne nous empêche pas de reconnaître que le *Benvenuto* de M. Robert-Fleury est admirablement compris et d'une fière résolution, et d'une exécution irréprochable.

Fécond pour l'invention, savant de la science de l'âme et de la science des

Mr CASIMIR DELAVIGNE

Peint par Henri Scheffer

Chevalier & Cie édit. Rue de l'Abbaye 4 P. S. Gn

faits, habile à retrouver la physionomie historique d'un homme, le talent de M. Robert-Fleury est aujourd'hui des plus haut placés, et c'est justice.

EUGÈNE DELACROIX.

M. Delacroix a dû souvent douter de lui-même. Au lieu de suivre le vulgaire grand chemin d'où les cantonniers de la critique enlèvent le moindre caillou, il a marché droit devant lui vers un but caché mais pressenti, à travers broussailles et forêts, avec des coups de hache, et plus d'une déchirure, si bien que, lorsque les obstacles croisaient leurs mille rameaux dans l'air, lorsque pas une paillette de jour ne percait leur sombre réseau, il a bien des fois dû s'arrêter avec des larmes de rage et se dire : «Où vais-je, et qu'y a-t-il au bout de cela ?»

Maintenant, respect à cet homme courageux ; il commence à dompter le public; vous verrez, admirable victoire, qu'il finira par se dompter lui-même, qu'il ne voudra plus être grand maître par place seulement : qu'il ne souffrira pas qu'un écolier vienne avec de la craie refaire une jambe trop longue en apparence ou un corps trop douteux.

Eh ! que vous en coûterait-il de plus, en effet ? Donner la forme, qu'est-ce donc pour vous, nouveau Prométhée, qui donnez la vie, qui faites se soulever les poitrines, s'ébranler la foule et frissonner la croupe polie des chevaux !

Le fait est que les personnages de Delacroix remuent, et que s'il avait peint des démons sur les murs d'une prison, ceux qu'on y enfermerait en sortiraient fous à lier.

Le coloris de M. Delacroix paraît terne au premier moment. Tel sujet de sainteté vous frappera davantage avec ses manteaux rouges, les auréoles jaunes et les anges dans le ciel, semblables à des roses tombées dans une cuve d'outre-mer. Il faut entrer, pour ainsi dire, dans les tableaux de ce peintre, y accoutumer ses yeux. Alors on y respire ; le ciel a de la profondeur; les nuages courent, les horizons sont larges ; il s'y fait de la poussière et du bruit; c'est merveilleux.

L'*Entrée des Croisés à Constantinople*, bien que préférable à la *Justice de Trajan*, est née de la même inspiration. Baudouin, comte de Flandre, suivi des principaux chefs, parcourt la ville; tout ce qu'il y a de faible — les

vieillards, les femmes, les enfants,—implore la merci du vainqueur; on n'a plus à s'occuper de ce qui était fort. Les soldats se ruent par la ville; un d'eux, une épée en main, poursuit une malheureuse femme, qui, dans sa fuite, fait un soubresaut pour éviter le choc; cela fait frémir. Une autre femme, les épaules nues, les cheveux dénoués, belle d'oubli et de douleur, s'est précipitée à terre sur le corps de sa mère étendue morte. Il semble ouïr s'élever des maisons une rumeur de ville saccagée, une odeur tiède de carnage. Par une opposition pleine d'originalité et tout à fait dans le caractère du pays, le ciel est terreux, le Bosphore et les montagnes sont bleus. Ce renversement de couleurs est d'un effet singulier et bien compris.

Si M. Delacroix avait été le créateur, il aurait taillé on ne peut mieux une montagne, mais il n'aurait pas pu denteler une fleur. Il comprend les masses et néglige les détails. Aussi dans ce sujet, vu nécessairement de loin, et dans son aspect le plus large, il a été vraiment beau, et malgré le travail, qui souvent refroidit tout, les lignes pleines de verve de l'ébauche semblent encore animer la toile.

Le *Naufrage* du même peintre est une scène terrible. Le ciel est noir, la mer s'est calmée; mais quelques vagues soulèvent encore çà et là leur tête rebelle et n'obéissent qu'en grondant sourdement à la main qui les abat. Pas une voile à l'horizon, rien que la mer, la mer verte et opaque comme elle l'est aux profondeurs inouïes, rien que la mer et une embarcation pleine de naufragés les joues haves et creusées. Voici bien des jours qu'ils errent ainsi; — ils n'en savent peut-être plus le compte. Le délire s'est emparé d'eux. Ils ont soif, ils ont faim, et cette idée horrible leur est venue que le sang désaltère et que la chair nourrit. Il y a dans la barque une femme évanouie, un mousse qui ne ferait pas grande résistance, le pauvre enfant! mais la voix de la justice se fait encore entendre dans le cœur de ces hommes où la voix de la pitié est étouffée. Les noms ont été écrits, sur le dos d'un des papiers de bord sans doute, et mêlés dans un chapeau. On tire au sort celui qui servira de pâture aux autres. Les diverses expressions de ces têtes que l'abattement efface ou que la douleur enflamme, sont admirablement rendues. Il y a surtout sur le bord de la barque une tête de matelot qui émeut, une figure de père, songeant avec amertume, il me semble, à sa femme et à ses petits enfants. Celui qui plonge sa main dans le chapeau est admirable de résolution.

SALON DE 1841.

Publication de la France littéraire.

Godefroy Jadin

G. Jadin Pinx.t Imp. Grégoire et Deneux. Eug.t Cicéri Lith.

Hallali sur Prés.

(Ce tableau appartient à S. A. R. M.r le Duc d'Orléans)

Enfin, M. Delacroix a exposé *Une Noce juive* qui est magnifique de couleur. Les figures brunes reluisent, les yeux noirs des jeunes filles brillent dans l'ombre. Le ciel de l'Afrique jette sur toute cette scène son éclat splendide, et la poésie — cette autre lumière — l'inonde encore de ses reflets. C'est éblouissant.

HENRI SCHEFFER.

Désireux de jeter de la diversité sur ce compte-rendu, nous avons recours aux contrastes, nous heurtons tous les genres pour faire jaillir du choc quelque étincelle; traiter à la fois tous les sujets historiques, ce serait recommencer un précis de l'histoire universelle; tous les paysages, nous nous montrerions cruels, les feuilles ne sont point poussées; tous les tableaux religieux, si médiocres la plupart, la plume nous tomberait des mains, et notre charité chrétienne nous ferait peut-être défaut: allons donc au hasard, et, hardis promeneurs, enjambons par-dessus toutes les délimitations.

Les gens qui ne comprennent ni ne goûtent la peinture vont néanmoins au Salon pour voir les portraits de personnages célèbres. Après que le très-explicite livret leur a fait faire connaissance avec une foule de M. A., M. B., M. C., M. D., etc., leur patience est quelquefois récompensée, ils finissent par lire, en toutes lettres, un nom connu. Cette année, leur satisfaction sera mince; les illustrations sont rares. Nous avons remarqué cependant les *Portraits de M. Berryer*, de *M. Casimir Delavigne*, et de *M. Népomucène Lemercier*, par H. Scheffer.

L'illustre orateur debout, la main gauche dans son habit, — attitude familière de la tribune, attitude formidable qui fait courir des frissons sur tous les bancs de la chambre, — l'illustre orateur jette sur la foule ce regard profond et supérieur qui s'impose et qui est déjà tout un éloquent exorde. M. Scheffer n'a pas seulement vu M. Berryer, il l'a compris et il l'a rendu. Cependant, les chairs sont un peu trop allumées; ce n'est là ni de la santé, ni de l'inspiration.

Le portrait de Casimir Delavigne est plus reposé et d'une parfaite ressemblance. On y retrouve l'expression de bonhomie railleuse qui distingue l'auteur de l'*Ecole des Vieillards*, le poëte élégant, plus admiré qu'il ne

pense de certaine génération hasardeuse à laquelle on prétend qu'il garde rancune. Pour nous, — voyez l'inconséquence, — nous aimons le beau partout où il est.

GODEFROY JADIN.

Un de ces étonnements naïfs auxquels nous ne pouvons nous soustraire, c'est de ne rien entendre devant les toiles de M. Jadin. Tous ces chiens sont d'une si merveilleuse réalité ; ils courent, ils mordent, ils se culbutent, ils aboient, mais l'aboiement expire entre eux et nous. Ici c'est l'*hallali* sur pied, un cerf poursuivi avec une rage inouïe, un cerf pris dans un buisson de chiens, permettez-moi l'expression. Le piqueur a mis pied à terre pour le tuer. Là c'est un *sanglier* qui, avec cette mine bonhomme qu'ont ses pareils, vous éventre bel et bien les plus nobles bêtes du monde. Plus loin c'est la *Curée*; le cerf est pris; on vient sans doute de rappeler les chiens en sonnant du cor d'une façon cassée et enrouée, — ce qui s'appelle grailler. On présente aux chiens, pour les exciter, ce qu'on leur abandonne de la bête ; ils sont là prêts à courir, à tomber sur leur proie. On les a alléchés, surexcités, enfiévrés ; ils prennent leur élan et bondissent : la simple apparition d'un fouet les arrête. L'homme ne pouvant vaincre ses propres passions, s'amuse à faire vaincre les leurs aux animaux. C'est très-flatteur pour l'humanité. Ces trois tableaux sont admirables de vie, de turbulence, de couleur. Je sais plus d'une toile de bataille où les têtes n'ont pas tant d'expression. Sous certains rapports, M. Jadin est le Delacroix de la race canine.

PAUL HUET.

M. Huet nous semble avoir conquis la chaleur et le soleil. Il y a quelques années, il faisait toujours un peu froid dans ses tableaux ; ses *ciels* les plus bleus nous donnaient le frisson. Mais *le Torrent en Italie* est, cette année, éclairé d'un soleil qui vous réjouit le cœur. Les terrains ont de la solidité et de la réfraction ; l'atmosphère semble scintiller de cette pluie de poudre d'or que les cieux méridionaux laissent tomber sur la terre. Le torrent est glacé; ah! son eau sombre et verte est glacée ; mais il est encaissé,

SALON DE 1841.

Paul Huet.

Baron del. Imp. Petit & Berhaut.

Un Torrent (Italie)

il est dans l'ombre et c'est d'une observation vraie. Vous sentirez peut-être un changement de température en arrivant devant le port de Nice. C'est en vain que la mer est plus bleue que le ciel, et que les voiles blanches y luisent comme des étoiles, c'est un petit coin de l'Italie, mis au frais dans notre bonne et frileuse Normandie. L'homme qui est couché sur le premier plan est quelque peu difforme; si c'est un portrait, il faut le dire. Pour les rochers dans la vallée de Nice, nous ne pouvons que répéter les éloges donnés au premier paysage. Le *Lac*, effet du soir, paysage composé, a ce défaut, grand, selon nous, qu'on devine qu'il a été composé. Du reste, M. Huet est toujours ce grand paysagiste que vous savez; nous n'avons qu'à souhaiter que le soleil continue à monter sur son horizon.

LOUIS GALLAIT.

L'abdication de Charles-Quint était un de ces sujets doubles, calmes à la surface et pleins de tempêtes au fond comme la mer perfide, un de ces sujets qui sont tout un drame masqué de tranquillité, où les prunelles des personnages doivent être profondes et avoir un doux reflet derrière lequel passe une pensée sombre. En effet, Charles-Quint abdique, pour que le grand empereur remette à son fils tous les ordres de l'État, quelles épines cache donc en dedans cette couronne si dorée au dehors? A quoi sacrifie-t-il ce pouvoir auquel il a jusqu'à ce jour tout sacrifié? L'histoire arrache ça et là quelques pages de son livre; il faut croire qu'il y a là un autre but que celui d'exercer la sagacité de quelques savants réunis en académie, il faut croire que Dieu veut conserver à ces grandes figures, qui planent sur les siècles, un côté mystérieux, quelques parties frappées d'ombre qui échappent à la lorgnette des *analyseurs*. En tout cas, pour un fait historique aussi étrange, pour ce coup de théâtre, on en est réduit aux conjectures.

Quelques-uns ont avancé que Charles-Quint avait abandonné à son fils un pouvoir dont celui-ci se fût peut-être emparé; qu'il avait entendu quelques grincements de dents, qu'il avait vu une impatience parricide passer comme un éclair sinistre dans les yeux du misérable que l'histoire a nommé Philippe II, et qu'il lui avait jeté, pour protéger sa vie peut-être, cet os creux qu'on appelle un sceptre.

C'est sous l'empire de cette opinion que M. Gallait a composé son tableau. La tête de Charles-Quint est vraiment belle, et la douleur s'y devine sous la simple émotion; celle de Philippe, vue de quart seulement, a dans la bouche cette expression qu'on retrouve chez tous les fils ingrats. Nous ne savons si M. Gallait a compris le caractère de cette bouche; mais, à la cour d'assises et dans les maisons de fous, il caractérise presque constamment le parricide. Le premier plan à droite est fort beau; prélats, pages, moines, soldats, ont vraiment la vie et sont habilement exécutés. Cependant, à gauche, les personnages du second plan reviennent sur ceux du premier, qui trahissent l'inexpérience de M. Gallait pour les figures gigantesques. Mais c'est le premier tableau de cet artiste dans d'aussi grandes proportions, et, pour quelques hésitations qui se remarquent çà et là, on sent, dans l'ensemble, la main d'un maître. Somme toute, c'est là un beau tableau, d'une couleur chaude et harmonieuse, d'une bonne mise en scène, et qui justifie la confiance du roi des Belges, qui l'a commandé.

TONY JOHAHNOT.

Il y a des peintres qu'on pourrait nommer les gentilshommes de l'art, tant ils ont de distinction, tant leur manière a ce sans-façon toujours élégant qui sent sa personne de qualité. M. Tony Johannot est de ce nombre.

La *Sieste* est un petit tableau de boudoir à qui il faut une atmosphère parfumée, et ce demi-jour qui n'est ni le soleil criard ni l'ombre froide, mais qui est la volupté de la lumière. Le ciel qu'on entrevoit pèse sur nous d'une lourdeur accablante; une jeune fille est couchée sur un lit de repos; sa compagne, accroupie à terre, se laisse aller à un abandon plein de langueur. Pas de pensées sur ces visages calmes et beaux : vous le savez, les pensées plissent les fronts de jeunes filles comme le froid plisse les fleurs. Elles sont affaissées sous la chaleur du jour. Pendant le sommeil, ce sont les yeux du corps qui sont clos; l'âme veille; l'image du bien-aimé passe quelquefois dans l'alcôve virginale; mais, à l'heure de la sieste, leurs beaux yeux noirs sont ouverts; ce sont les yeux de l'âme qui sont fermés. Il y a dans le fond une draperie de taffetas violet doublée de taffetas bleu turquoise, qui est fort belle.

Dans *la Halte*, nous sommes encore en pays chaud; ne vous en plaignez

SALON DE 1841.

Louis Gallait.

Bayot del

Imp. Petit, Bertauts.

Abdication de Charles-Quint

pas, M. Biard nous a mis en cadre cette année toutes les glaces polaires. Donc le soleil transforme en braise ardente la cime des montagnes; les personnages se sont assis à l'ombre d'un vieux arbre fort échevelé. Les hommes causent entre eux, à part, *inter pocula*; une mère allaite son petit enfant; une jeune fille, admirablement posée, regarde avec amour et envie le nourrisson; un jeune homme tout rêvant est assis sur une partie plus élevée du tertre. A quoi pense-t-il? Sans doute à ce qui fait penser à vingt ans, malgré froid ou chaleur, malgré vent ou marée, à quelque fol amour. Voilà vraiment deux charmants tableaux, tous deux harmonieux, fins de couleur, deux petits poëmes gracieux eclos, par un soir de l'été passé, sans doute, dans l'imagination de cet artiste, que le drame a trouvé passionné et ardent; la comédie, profondément observateur et d'une gaîté folle, et qui, dans ce moment-là, était poëte par désœuvrement.

STEUBEN.

Nous arrêterons-nous longtemps devant le tableau de M. Steuben. *le Christ au Calvaire*; non, il est peut-être de bon goût de glisser sur les erreurs des hommes de talent. Ainsi pourquoi vous dire que ce Christ a une figure de forçat (pardon pour cette association de mots); pourquoi vous dire qu'il louche et boite tout à la fois; que la croix, étendue à terre, semble avoir été peinte de cette *imitation noyer*, qu'on retrouve sur les bois de lit de la classe pauvre; que les personnages du dernier plan sont en conversation avec ceux du premier? Ne vaut-il pas mieux vous parler de la tête de Madeleine, qui, toute bouffie, toute enflammée par la douleur, est vraiment belle et pleine d'expression. Oh! les hommes habiles n'ont jamais complétement tort.

M. Steuben continue, sous prétexte d'Esméralda, à nous représenter diverses jeunes femmes plus ou moins décolletées et escortées d'une chèvre. La disposition de nos appartements a fait une fatale nécessité des *pendants*. Pour faire un pendant, un peintre est conduit à commettre une faute par récidive. L'Esméralda de cette année est une jeune fille très-folâtre, avec laquelle je suppose que Victor Hugo ne peut avoir eu aucune relation. Du reste, mettons qu'il s'agisse de tout autre sujet, et reconnaissons dans ce tableau de la grâce, de la mollesse et du velouté.

Napoléon avec le roi de Rome est un petit tableau estimable, qui plaira beaucoup aux promeneurs à l'âme tendre; mais voilà tout. L'empereur dicte une dépêche à son secrétaire; l'enfant est endormi sur ses genoux : c'est très-attendrissant, très-paternel, très-filial et très-vulgaire.

Le meilleur tableau de M. Steuben est, à notre avis, *sa Judith*, qui est vraiment une belle femme, mise avec goût et bien résolue; seulement elle ressemble trop à la Judith d'Horace Vernet, et elle n'y ressemble pas assez.

LEULLIER.

M. Leullier a voulu représenter le vaisseau *le Vengeur* au moment où avec son équipage héroïque il s'enfonce dans la mer. Nous voyons bien des marins s'embrasser, se presser les uns contre les autres, et agiter leurs drapeaux en l'air comme pour dire à l'ennemi : *morituri te salutant*; mais au fond nous sommes bien tranquilles sur le sort de ces braves gens-là, et nous ne savons que trop qu'ils ne courent aucun danger. En effet, où est la mer? Si ce navire s'enfonce, ne voyez-vous pas que le cadre va le retenir.

C'est là un grand défaut que M. Leullier aurait dû éviter. Si vous aviez à représenter un homme sur le point d'être dévoré par un lion, vous ne vous contenteriez pas de faire un malheureux qui se tord, et de peindre tout au bord du tableau le bout de formidables dents saisissant leur proie. M. Leullier a oublié la moitié de son sujet : ce lion dont la crinière est plus indomptable, dont les mugissements sont plus farouches encore et qu'on appelle la mer. La moitié qui reste est énergiquement conçue, il faut le dire; tous les personnages enthousiastes ont bien été jetés là dans un moment d'enthousiasme; l'ivresse du désespoir et des dévouements sublimes enflamme et étourdit les regards, et si la mer gagnait sournoisement ce pont encombré d'hommes, ce serait sublime.

BIARD.

Le visage du public boude M. Biard d'un côté et lui sourit de l'autre. C'est que M. Biard, cette année, rebrousse l'esprit de ses admirateurs par son excentricité, et le chatouille en même temps par sa grosse gaîté. Le public, qui honore cet artiste de sa bienveillance, ne peut lui pardonner d'avoir peint les régions polaires autrement qu'il aurait peint notre pays, le

SALON DE 1841.

Tony Johannot

La Halte

plus éclectique de tous les pays en fait de climat. Eh! quoi! M. Biard, nous prenez-vous pour des barbaresques? La Seine ne charrie-t-elle pas des glaçons, et n'avez-vous jamais regardé le baromètre centigrade de l'ingénieur Chevalier? Qu'est-ce à dire! vous nous en contez de belles avec vos aurores boréales qui ressemblent à des cascades blanches d'écume, avec vos glaces brochées de blanc sur fond vert. A d'autres!

A tous ces beaux diseurs, M. Biard pourrait répondre: Allez y voir.

Heureusement, M. Biard a exposé de ces scènes burlesques devant lesquelles les faces s'épanouissent

Il y a le *Gros Péché*, un tambour-major dans un confessionnal, et de l'autre côté un gros curé jovial qui dit: Oh! — Le livret ne parle pas de cet oh! mais on le lit sur la figure.

Les *Demoiselles à marier* sont une spirituelle étude de mœurs; une mère rayonnante avec trois jeunes personnes en étalage, enseignes déployées, trois visages qui commencent à se pincer, dont les lignes se font contrites, et que certain air vieille fille, qui tout desséche, fait ressembler à des roses conservées dans un livre. C'est aussi peu fait que Paul de Kock, mais c'est d'une observation plus fine.

Le meilleur tableau de M. Biard nous semble être *le Pasteur Laestadius instruisant des Lapons.* Au milieu d'un chemin profond, taillé dans vingt pieds de neige, quelques pauvres gens sont assis dans toutes les attitudes du recueillement. Les têtes sont d'une expression vraie et bien rendue. Les personnages ont plus de solidité et de réalité que n'en ont d'ordinaire ceux de M. Biard.

Il y a de charmantes choses dans la *Chasse aux rennes*; le paysan qui jette le lacet dans les bois de l'animal est habilement posé, mais les premiers plans ne sont pas peints. Nous ne demandons pas qu'on découpe les feuilles avec des ciseaux comme fait l'école génevoise, mais en tout il y a une juste mesure.

Le duc d'Orléans recevant l'hospitalité sous une tente de Lapons est un des bons tableaux de M. Biard. Les personnages sont heureusement groupés: l'homme qui est étendu devant le brasier sur lequel est suspendue une marmite, que tout le monde entoure, et qui chante sur le feu un récitatif très-touchant, cet homme, disons-nous, a de la vigueur et de la vérité. La tête du Roi est surtout bien comprise, l'expression en est triste,

le regard porte dans le vide; c'est que sa pensée a fui à tire d'aile de la misérable hutte pleine de fumée, et qu'elle erre toute troublée, sans doute, dans le pressentiment de cette vie étrange, chemin dont tout le milieu plonge dans l'ombre, et dont les deux extrémités, le commencement et la fin, ressortent dans le soleil.

Donnons des éloges aux glaces bleues et blanches, d'où le talent de l'artiste, comme ces barques aux pointes aiguës, s'est retiré avec bonheur; à l'aurore boréale, où il semble que le ciel et la terre aient neigé réciproquement l'un sur l'autre. Est-ce tout?

Oh! c'est que la besogne est rude avec des artistes d'une si heureuse, d'une trop heureuse facilité peut-être.

TH. GUDIN.

Voici M. Gudin, par exemple, qui nous a taillé tout un océan en tableaux. Je vous avertis que c'est un voyage de long cours que nous allons faire; nous perdrons entièrement la terre de vue.

M. Gudin aime beaucoup les soleils couchants. Nous avons un soleil qui songe à se coucher, un soleil qui commence à se coucher, un soleil qui se couche, et un soleil couché. Si faut-il dire qu'il semble que ce peintre aille tremper son pinceau dans l'astre du jour lui-même, pour trouver tous les rayonnements, tous les reflets, toutes les étincelles dont il illumine ses toiles.

Mais il y a cette facilité dont nous parlions tout à l'heure, qui lui joue quelquefois de mauvais tours. Sur les dix-huit tableaux (quand je vous le disais; avec la profondeur des toiles, cela fait deux cents lieues de mer), sur les dix-huit tableaux qu'il a exposés, il y en a beaucoup qui feraient la réputation d'un jeune peintre; mais où le grand nom de M. Gudin, écrit sur les premières vagues, semble faire naufrage.

Voici ce que nous lisons dans le livret pour le n° 915 :

« Le marquis de Nesmond, lieutenant-général des armées navales du roi, avait armé une escadre de six vaisseaux pour aller en course. Il rencontra trois vaisseaux anglais qui revenaient des Indes. Il les attaqua avec tant de vigueur, qu'après une médiocre résistance, la partie n'étant pas égale, ils ne purent éviter de tomber entre ses mains. Ils étaient tous trois chargés de marchandises pour plus de six millions. »

SALON DE 1841.

Leullier.

Héroïsme de l'équipage du Vaisseau Le Vengeur. (1 Juin 1794)

Nous aurions été très-curieux d'assister à cet engagement; malheureusement, la fumée nous a complétement dérobé les vaisseaux M. Gudin a voulu que, dans son histoire de la mer, dont toutes les pages sont si rayonnantes, pas un effet ne fût oublié. C'est de la couleur locale poussée un peu loin, peut-être.

Mais tout ce brouillard est dissipé. Un splendide soleil éclaire le ciel; le disque est caché par la voilure où glissent de fauves transparences; les lames qui se déroulent d'une façon onctueuse, sont comme ourlées d'or. La fumée blanche des canons brode ses capricieuses spirales sur les nuages jaunes; car nous assistons à un combat. Un vaisseau français se défend seul contre vingt-cinq galères espagnoles. Il fait beau voir le majestueux navire entouré de feu et de fumée comme un volcan, et assailli par cette foule de lourdes araignées de mer, avec leurs rames en guise de pattes, et qu'on appelle des galères. C'est qu'une galère maintenant est une monstruosité. Ce tableau, outre le fait historique qu'il consacre (1634), nous semble représenter merveilleusement la lutte de la marine civilisée contre la marine sauvage et phocéenne. Mais qui sait? les galères auront leur tour. Le jour n'est peut-être pas loin où un panache de fumée remplacera toute cette orgueilleuse mâture; et un bâtiment à vapeur, qu'est-ce autre chose qu'une galère dont les rames se sont réunies et s'irradient en forme de roues pour frapper l'eau? Chassez le naturel, il revient au galop. Nous nous mettons à rêver au milieu d'un combat; le moment est bien choisi, en vérité, quand il s'agit de continuer sa route horizontalement ou perpendiculairement, c'est-à-dire de passer outre ou d'être coulé à fond. Mais remettez-vous de votre trouble; voyez cette galère qui s'enfonce et diminue dans l'eau comme un glaçon; son pont est couvert de monde; on y devine le désordre et le désespoir, et le flot n'en monte pas moins avec tranquillité et calme, comme tout ce qui est infaillible. C'est effrayant.

Que vous dirai-je du n° 914, M. de Pointis, avec cinq vaisseaux, attaquant sept vaisseaux anglais. Le soleil, dans ce tableau encore, rayonne au milieu du ciel, mais son orbe n'est point caché, il scintille là devant vous: c'est à fermer les yeux. Disons-le, il y a dans ce tableau une pensée philosophique: ces tout petits bâtiments perdus dans l'immensité des mers, et se chamaillant sous la magnificence de cet astre, forment une heureuse opposition entre la petitesse de nos œuvres et la grandeur de celles de Dieu.

Dans la prise de quatre vaisseaux hollandais par le marquis de Coëtlogon, M. Gudin, ce roi de la lumière, cet esprit moitié salamandre et moitié feu follet, né de la rencontre d'un rayon de soleil et d'un rayon de lune, M. Gudin a été merveilleusement hardi. A gauche, l'horizon est de pourpre; à droite, la lune brille dans l'azur sombre du ciel, et jette dans le flot comme des poignées de pièces d'argent. Au milieu un vaisseau est coulé à fond. Toute sa poupe est dans la mer, et sa proue, entièrement dorée, luit aux dernières lueurs du soleil. Et tout cela est d'une admirable harmonie!

M. Gudin nous rappelle le mot de ce vieux marin : « Je n'ai jamais vu la mer deux fois de même. » M. Gudin ne l'a jamais peinte deux fois de même. Ainsi, dans la bataille navale de Malaga, s'étend à perte de vue une mer miroitante, avec mille reflets mobiles. Ici, le brillant et la solidité de la glace; là, des taches huileuses; plus loin, des traînées d'un vert foncé; puis encore les nuances de la nacre ou les teintes azurées du ciel.

Mais qu'ai-je entrepris de vouloir vous décrire tous ces tableaux étincelants? Que pourrai-je produire avec cette maussade encre noire sur du papier.

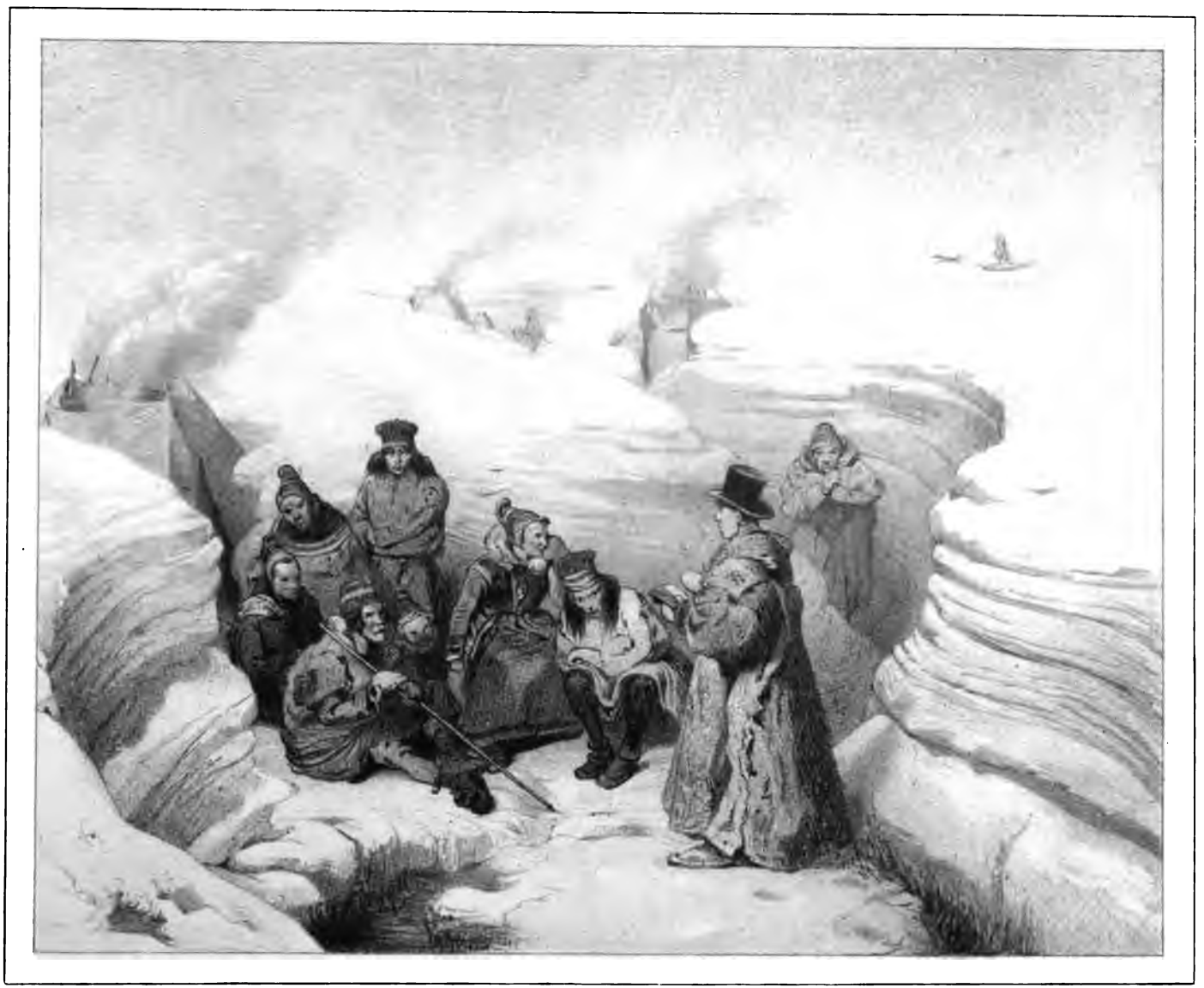
Cependant, il faut que je vous parle du plus remarquable tableau de M. Gudin, aussi bien ce sera une occasion toute trouvée de regagner la terre ferme.

Le soleil, large et blafard, se couche dans quelques nuées aqueuses. Les étoiles, ces trous lumineux dont il semble que l'étoffe du ciel soit criblée, commencent à scintiller. Sur la mer, la brume bleue et froide du crépuscule se lève à l'horizon. Les flots roulent à grand bruit sur le sable leur robe verte fourrée, au bord de cette hermine vaporeuse, qui est l'écume. Il fait sombre. On voit reluire sur la côte de grandes flaques d'eau, et se dessiner, aux dernières lueurs du soleil, un chemin dont l'œil suit, dans une lumière douteuse, les capricieuses sinuosités. Quelques pêcheurs, qui sans doute regagnent leurs cabanes, se détachent en silhouettes tout au bout de ce chemin. C'est bien l'heure où il ne fait plus jour, où il ne fait pas nuit; où tout est doute, fantaisie, forme étrange; où l'on voit assez des gens qu'on rencontre par occurrence, pour n'en rien distinguer.

Je ne saurais vous dire tout le charme toute la vérité, tout l'immense mérite de ce tableau; la fluidité de cette eau, la froideur de cristal de cet horizon, le poudreux de ce soleil couchant, et la solidité de ce chemin.

SALON DE 1841

Biard



Chaverain del. Lith. Feldt & Berlaux

Le Docteur Laestadius instruisant des Lapons

Enfin, nonobstant certaine facilité, qui, dans quelques tableaux, se trahit par des impatiences de pinceau, M. Gudin, cette année, se montre à la hauteur de sa réputation, et ce n'est pas un petit éloge.

WILLIAM WYLD.

Les Anglais vivent partout ailleurs que chez eux, dit-on souvent; ce n'est pas étonnant, ils voient l'Angleterre partout; ils marchent entourés du brouillard britannique; pour eux, l'Italie n'existe qu'avec des horizons vaporeux, et les zones torrides sont consolées par un *ciel gravure anglaise*.

M. Wyld sait comprendre ce qu'il voit; il ne teint pas en blond les cheveux noirs de la nature orientale; il ne jette pas sur les contours fièrement accentués des climats chauds, le voile des brumes nationales. C'est là un grand mérite. Mais M. Wyld, tout habile artiste qu'il est, n'a pu, nonobstant les goûts cosmopolites de son talent, lui faire perdre certain accent insulaire, certain air de famille qui le trahit toujours. Ainsi, M. Wyld se donne un mal exorbitant; ses tableaux ont encore un peu l'air d'une vignette anglaise chaudement coloriée. Cet artiste est trop obséquieux, trop minutieux avec la nature; il faut la traiter plus simplement, plus sans façon. Si nous insistons sur ce point, c'est que M. Wyld est un grand artiste, et qu'il ne lui manque qu'un peu de paresse et de laisser-aller.

La *Vue de Naples* est de la véritable et bonne Italie. La ville nonchalante et blanche, accroupie sur le bord de la mer, se mire dans le flot bleu. Cette eau a un scintillement et un miroitage extraordinaires; mais, sur le premier plan, elle n'est plus de niveau, elle tombe.

Un autre tableau de M. Wyld nous transporte à Calais, et autant, dans la vue de Naples, l'œil, par un vague instinct, cherchait les coins où l'ombre tend son manteau de gaze violette, autant dans la ville française on irait volontiers s'adosser à ces pans de murs à peine attiédis par le soleil. Nous l'avons déjà dit, c'est là une merveilleuse faculté que M. Wyld possède, de peindre le pays où il est, ou, pour mieux dire, d'être du pays qu'il peint.

Le *Départ d'Israélites pour la terre sainte* est un tableau inspiré par un usage observé encore dans les États barbaresques. Les vieillards quittent leur famille pour aller en Judée, — la seule patrie des Juifs, — patrie de souvenir, — finir leurs jours dans la prière. A droite, une jeune fille jette

de l'eau dans la mer, pratique superstitieuse dont l'effet doit être de rendre le voyage heureux. Ce départ, à l'endroit des liens du sang ou de l'amitié, est une mort volontaire; et, à cet âge avancé, ce renoncement des soins prévenants et des joies reposées, ne manque ni de grandeur ni de courage. Le tableau de M. Wyld est d'une grande richesse de tons; cette scène est disposée avec magnificence, et la *façon anglaise* n'ayant pas trop osé mettre pied à terre sur le royaume africain, est restée accrochée aux voiles et aux cordages, où elle n'est d'ailleurs pas déplacée.

Mentionnons aussi, comme preuve de la variété du talent de M. Wyld, une *Vue de Subiaco*, un charmant portrait d'homme, et la *Porta della Carta* à Venise.

GUÉ.

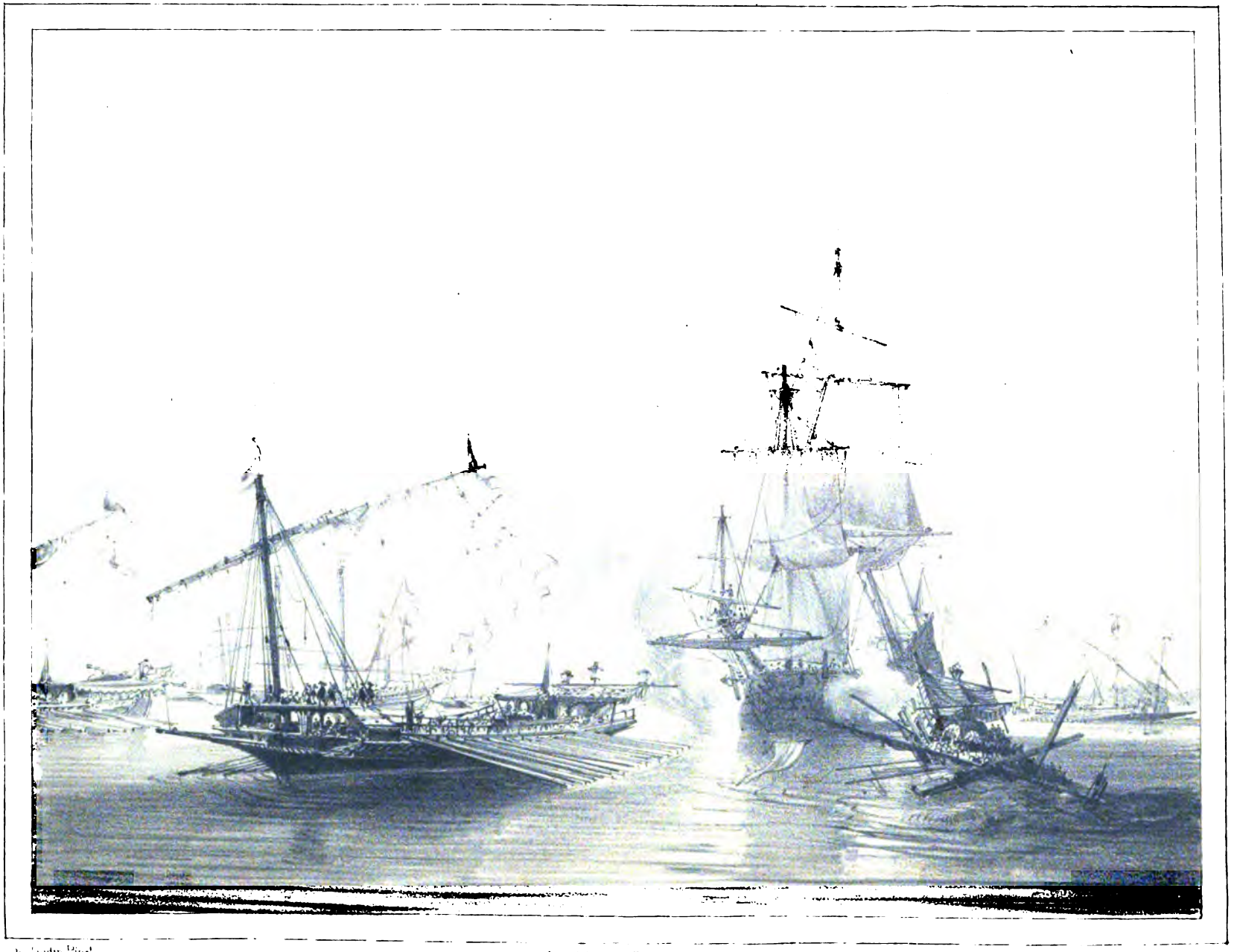
M. Gué veut être gracieux d'un côté et terrible de l'autre : suivre dans le ciel des hommes les grandes prophéties, ces flamboyantes comètes, dérouler leur chevelure fatale, et passer ses doigts bienveillants dans les blonds cheveux de ces aimables enfants qu'il aime à peindre. Voici qu'il s'arrête à sourire aux joues roses et aux joies enfantines, puis qu'il met ses sandales, se serre dans son manteau, et se prend à errer parmi les éternelles ruines, poursuivi par la pensée des cataclysmes à venir.

Il y a une noble hardiesse à vouloir arriver ainsi à être complet; et peut-être une trop grande hardiesse, car ils peuvent venir à vous manquer ces vigoureux coups d'aile qui vous portent et vous maintiennent au sublime.

Le jugement dernier était donc, selon nous, un sujet trop hasardeux, — un de ces sujets qui terrassent le talent assez osé pour se prendre à lutter avec eux. Il est vrai que cette scène est disposée avec art, et rappelle, par le bel effet, que M. Gué était peintre en décorations, — ceci est un éloge. — Il est vrai que la foule des hommes qui se recomposent de la poussière terrestre nous semblent dans un sentiment plus juste que les squelettes qu'on nous a montrés, jusqu'à ce jour, soulevant la lourde pierre de leur tombeau; il est vrai encore que l'ange à la trompette est posé avec un certain goût fantastique, et qui tend à être terrible. Eh bien! malgré tous ces mérites, ce tableau laisse à désirer. Quoi? Les grands épouvantements dont parle l'Écriture, et les grincements de dents. C'est là un jugement dernier un peu *dix-neuvième siècle*, l'enfer n'y a pas grande part.

SALON DE 1841.

Ch. Gudin



Ch. Gudin Pinx.

Imp. Grégoire et Deneux Paris

Eug. Guen del.

Combat d'un Vaisseau Français contre Vingt-cinq Galères Espagnoles (1635.)

Voyez, M. Gué, comme la nature de votre esprit vous porte bien mieux vers les scènes charmantes. Allez, quand on peint de si jolis enfants, tout remplis de vie et de gentillesse, on ne doit pas chercher à faire de ces vilains morts qui ressuscitent. L'*Eau bénite* est un tableau gracieux. La petite fille qui tient son buis comme un fagot est à prendre dans les bras et à embrasser. La *Sortie de la messe*, à Taverny, est une petite toile où tout est coquettement ajusté, coquettement peint. Mais pourquoi ce ciel est il si noir? ou bien, si le ciel est noir, pourquoi tout ce monde est-il arrêté pour jaser, au lieu de rentrer au logis à toutes jambes C'est là un enfantillage; mais enfin ces braves gens m'inquiètent, ils vont être trempés.

LARIVIÈRE, ODIER, BLONDEL, SCHNETZ.

Ils sont quatre; ils ont fait chacun leur bataille; ils tiennent les beaux coins du salon carré, et vous barrent l'horizon; et cependant, ou je me trompe fort, ou deux au moins de ces tableaux vous sont inconnus; on les voit, mais on ne les regarde pas. Cela est grand et banal comme un champ de blé.

Quand je dis bataille, peu s'en faut. Une levée de siége, ou une procession autour de la ville rendue, sont aussi bien des batailles que la promenade plus ou moins jonchée de *raccourcis*, de deux ou trois chefs suivis de deux ou trois soldats. Nous sommes bourgeois très-paisible de notre nature, et puisqu'on nous assure que quelques personnages qui se bousculent constituent une bataille, nous en sommes bien aise. Nous avions imaginé que la chose était plus terrible, et cela nous remet un peu le cœur de voir que ces soudards se comportent si doucement.

Aussi nous devenons tout à fait brave; et, par exemple, *la Bataille de Mons en Puelle*, par M. Larivière, ne nous fait pas la moindre peur. On s'y livre à un écartement général, à un écartement prodigieux, à un écartement qui ferait honte au saltimbanque le plus disloqué. Ici, c'est Philippe le Bel qui écarte les bras sur un cheval qui écarte les jambes. Le roi est entouré de soldats qui ne se livrent pas à de moindres écarts. Un surtout se permet une enjambée beaucoup trop aventurée. Comme il résulte de ce que nous venons de dire, il y a dans ce tableau du mouvement et une certaine énergie.

La Levée du siége de Rhodes, par M Odier, est beaucoup plus calme; mais voyez le caprice : nous eussions préféré que les personnages s y montrassent animés par une passion quelconque, fût-ce celle du carnage, car leur visage n'exprime rien, ou s'il faut, comme Figaro, dire la vérité la plus vraie, ils expriment quelque chose que je tiens pour être la gaucherie. Il n'est pas jusqu'à Pierre d'Aubusson, le grand maître, dont la bénédiction maladroite ne rappelle les pères vertueux du mélodrame. Puis la procession, qui est le sujet du tableau, est bien modeste de se contenter d'un coin de la toile, et de laisser la plus belle place à l'épisode du blessé qu'on panse. Cette toile, vide, froide, décolorée, se distingue pourtant par des qualités louables qu'il faut s'empresser de reconnaître pour n'en plus parler.

La *Reddition de Ptolémaïs* à Philippe-Auguste et à Richard Cœur de Lion, par M. Blondel, est, ce nous semble, le meilleur de ces quatre tableaux jumeaux, dont l'air de famille est la vulgarité. Il y a certainement de l'énergie dans l'attitude et l'expression des Sarrasins vaincus, qui passent désarmés devant les croisés rangés en bataille; mais pas de perspective, et quant à la chaleur, douze degrés centigrades au plus. La chose pourrait se passer sous les murs bastionnés de Paris, quand il y en aura, par une journée d'abricotiers en fleurs.

Enfin, la *Procession des croisés autour de Jérusalem* est de M. Schnetz. Comparativement aux trois autres, moins de couleur, moins d'expression, moins d'harmonie, voilà ce tableau, dont la composition manque d'adresse. Nous préférons à cette grande toile le *Jeune Grec*, qui ajuste son fusil; il y a du courage et du sentiment sur cette jeune et belle tête; elle est de cette vérité élégante et populaire à la fois, qui distingue ce que fait M. Schnetz quand il reste dans les conditions de son talent.

EUGÈNE LAMI.

Connaissez-vous rien de plus rare, après l'art sublime, que l'art fashionable. Il semble qu'en peinture il suffise de voir pour reproduire Tout le monde voit : combien peu comprennent. M. Eugène Lami a le sentiment de l'élégance et de la recherche; il lui faut une atmosphère parfumée, de petites traces de pieds sur le sable, et de l'ombre sur les visages délicats. Qu'il

SALON DE 1841

W. Wyld.

W. Wyld. del.

Imp. Petit & Berlauts.

Depart d'Israelites pour la Terre Sainte.

(Scène Algerienne)

sache faire une main en chair et en os, je n'en doute pas; mais il la préfère strictement gantée. Aussi était-ce un sujet qui lui revenait de droit que l'entrée de S. A. R. la duchesse d'Orléans dans le jardin des Tuileries. Cette enceinte où règnent deux royautés, l'une représentative et l'autre absolue; l'une grave et l'autre frivole, la royauté des hommes et celle des femmes, le roi et la mode. Il était dit que la duchesse tiendrait de près à ces deux royautés-là. Nous sommes, avec les spectateurs d'un côté du bassin octogone; le cortége déroule de l'autre sa courbe gracieuse et étincelante. Ce premier plan est d'une grâce ravissante. La fraîcheur de ces toilettes aux couleurs harmonieuses, la souplesse de ces tailles fines que le mantelet cache et trahit à la fois, le demi-jour doucement coloré des sveltes ombrelles, tout porte le cachet de cette élégance, qui n'est pas une vertu sans doute, ô moralistes! mais qui peut bien exister en ce monde au même titre que la rose créée par Dieu lui-même, en dépit de votre lugubre austérité.

Le cortége a du mouvement et de l'éclat; les chevaux sont vivants. Ce tableau est chaud, riant et coloré. Tout, jusqu'à la nature, y est d'une coquetterie charmante; les arbres y sont soigneusement taillés, et l'eau, — où l'aristocratie va-t-elle se nicher! — s'élance du bassin en un superbe jet empanaché.

A. DAUZATS.

Les cinq aquarelles de M. Dauzats sont toute une expédition, et des plus périlleuses. Il s'agit de passer les Portes de Fer, de suivre ces pauvres soldats, — nos frères, — dans cet abrupte défilé que la nature n'avait destiné qu'à un ruisseau. D'abord, vous arrivez devant ces formidables masses calcaires que Dieu soulève de terre à l'instar des machinistes d'Opéra, et que certain peintre assez coloriste, et qu'on nomme le Temps, a nuancées des plus riches teintes. La colonne se forme dans le ruisseau, gravier humain que l'Oued-Biban n'est pas habitué à rouler, et la marche commence, si cela peut se dire une marche. On atteint la seconde, puis la troisième muraille : là, il faut, par une pente à pic, quelque chose de roide et de glissant comme une chute d'eau qui aurait été prise subitement par la gelée, il faut, qu'on s'accroche ou qu'on dégringole, qu'on glisse ou qu'on tombe, regagner le fond du ravin; et, toujours les pieds dans l'eau, la tête en feu, il

faut s'infiltrer, pour ainsi dire, par cette fente qu'on appelle un défilé. Du temps qu'Atlas était un géant, à coup sûr cet horrible ravin lui servait de cave. Enfin, les grandes vagues calcaires commencent à s'adoucir, à s'abaisser. On revient à la vie, au ciel, à la terre ferme Les sapeurs du génie creusent dans la muraille la date de leur passage. Le ruisseau, qui ne s'attendait guère à être ainsi troublé, reprend sa tranquillité. Le passage est effectué. Voilà un drame dont les aquarelles de M. Dauzats sont les cinq actes. S'il faut le dire, nous n'attendions pas de l'aquarelle cette admirable vigueur; il paraît qu'elle s'endurcit à la guerre. Quand je vous aurai dit la solidité, la couleur de ces masses gigantesques; le mouvement de ces roches immobiles (ce qui prouve, en passant, que l'immobilité et le mouvement n'étant pas incompatibles pour l'artiste-Dieu, on peut espérer les réunir en peinture); quand je vous aurai dit tout cela, eh bien, je ne serai pas content de moi, parce que les beaux mots n'ont pas la valeur des belles choses.

Les mêmes éloges s'adressent à la *Vue générale des Portes de Fer*, par M. Siméon Fort.

DECAISNE.

L'histoire touchante de Françoise de Rimini ne vous semble-t-elle pas, au milieu du sombre enfer du Dante, une rose fanée, tressée parmi des immortelles noires? Comme ces immortelles, la pauvre fleur est triste et inspire le deuil; mais elle a été rose et en a conservé le parfum. La scène que le peintre a voulu reproduire .. Mais non, ce serait maladroit de vouloir vous la décrire, quand M. Charles Calemard de Lafayette, ce jeune et élégant poëte, l'a rendue avec tant de bonheur dans sa belle traduction du Dante :

Donc, nous lisions un jour, par un charmant loisir,
Lancelot, qui d'amour subit la douce étreinte;
Et nous étions tous seuls et nous étions sans crainte;
Et maintes fois nos yeux se suspendaient aux yeux;
Maintes fois en lisant le roman gracieux
Nos couleurs à tous deux fuyaient notre visage,
Mais pour nous perdre, hélas! il suffit d'un passage...

Les deux amants en sont à ce passage-là. Le livre des amours du chevalier Tristan et de Ginèvre leur tombe des mains, et dans leur cœur s'ouvre

Gué pinx.t Leon Noel lith.

l'Eau Bénite.

Challamel edit.r 4 r. de l'Abbaye Imp. d'Aubert & Cie

un autre livre bien plus éloquent, et dont toutes les pages répètent pourtant un seul et même mot : *Amour*. Françoise de Rimini, dans le tableau de M. Decaisne, est ravissante de pudeur et de trouble, et chastement drapée dans une draperie très-magnifique; mais Paolo ne nous plaît pas autant. Sa figure, vue de profil, manque d'idéal. L'expression en est plutôt fade que passionnée. Ce peu de relief des figures se remarque également dans l'*Adoration des bergers*, par le même peintre, où nous signalerons toutefois une tête de jeune pâtre d'un caractère vrai. M. Decaisne doit, ce nous semble, se tenir fort en garde contre certaine mollesse qui le gagne sournoisement.

BELLANGÉ.

N'est-ce pas quelque chose d'effrayant que cet instinct de carnage et de lutte que chacun porte en soi, et qui se retrouve dans les hommes les plus graves et les plus froids, comme l'étincelle dans le caillou? Certes, nous sommes pour notre part très-paisible et très-pacifique; ne voilà-t-il pas pourtant que l'ivresse du combat nous gagne aussi; que la voix du raisonnement est étouffée en nous par un grand cri féroce, et que nos narines se dilatent à cette odeur de guerre qui enivre. O homme! brute pour trois quarts et demi, et ange pour le reste! Aussi, le moyen de rester calme. Nous sommes en Afrique. Devant nous s'élève une montagne, dont la pente est d'une effrayante rapidité. La crête est couronnée par une redoute qu'il s'agit d'enlever. Oh! la fureur enflamme bien tous les regards. Vous comprenez : le premier jour, on se bat par amour du pays, ou peu s'en faut, le second jour, on se bat par haine personnelle. La lutte amène l'irritation. Deux amis qui essaient leur force en viennent souvent à se battre. Enfin, Arabes et Français s'en veulent : Dieu sait pourquoi. Rien ne saurait vous donner idée de l'élan, de la fougue de nos soldats, — zouaves et tirailleurs de Vincennes; — c'est un torrent qui tombe en montant. Il y en a que le feu ennemi renverse et fait rouler; d'autres qui, traversés par un coup de feu, se plient en deux comme une tige de blé qu'on casse; mais rien ne peut arrêter cet ouragan d'hommes, cette trombe bleue et rouge, qui porte le tonnerre dans son sein. Les clairons sonnent, les sabres reluisent, les yeux sont pleins de sombres étincelles. A droite et à gauche, deux autres colonnes prennent à revers les retranchements arabes. Encore un moment, et ces

trois jets de lave enflammée se réuniront; encore un moment, et le pavillon tricolore flottera sur le piton et les crêtes du Téniah de Moujaïa Voilà donc une véritable bataille ; un mot qu'on lit couramment, et dont on comprend le sens, et non pas un épisode isolé, c'est-à-dire une syllabe sans commencement ni fin. Que vous dire de M Bellangé que vous ne sachiez déjà ? Si une partie de notre impression a passé dans ce que nous venons d'écrire, à quoi bon répéter que le peintre a du mouvement, de la couleur de l'énergie, et qu'il pourrait lui dire aussi :

J'aurais été soldat, si je n'étais poëte.

Il nous semble que l'émotion est le seul raisonnement qui ne trompe jamais.

GEFFROY.

Si vous le voulez, d'une bataille, nous allons passer à une autre. Voyez ces personnages si bien mis, tous souriants, tous bons amis; ce sont des gens qui se battent bien aussi, allez ! Pas de jour où ils n'engagent d'escarmouche. Leur chemin est dominé par une redoute, dont ils s'emparent tour à tour, et à laquelle ils font faire un rude service. Ce sont les comédiens de la Comédie Française. Savez-vous pourquoi vous les voyez si calmes, c'est qu'ils sont devant le public, et qu'ils ont pris chacun la physionomie de leur principal rôle. Si l'on pouvait fermer un rideau sur eux, comme toutes ces expressions-là changeraient, à commencer par le sourire de Celimène! Pourquoi Mme Dorval, qui, — puisqu'on ne veut pas du drame, — serait, pour l'art faux et ennuyeux, bien plus grande tragédienne que Mlle Rachel, pourquoi Mme Dorval n'est-elle pas là? Et Dupont, la vive soubrette! Ah! messieurs et dames, vous souriez tous d'une façon charmante; mais il vous manque celle qui pleure, et celle qui rit. Donnons pourtant de grands éloges à M. Geffroy. Il a admirablement saisi le caractère de ces talents si variés, ce sourire de Mars dont nous parlions tout à l'heure, sourire divin, l'espièglerie d'Anaïs, l'intelligence alerte et friponne de Monrose, le froncement de sourcil de Mlle Rachel, l'élégance fine de Mlle Plessis, et les manières titrées de Firmin. C'est là un tableau peint avec soin par un homme d'esprit et un gracieux artiste, qui, tous deux, se sont entendus à merveille.

SALON DE 1841

A. Danzats

A. Danzats del.

Imp. Delil & Bertauts

Portes de Fer

Les soldats atteignent la seconde muraille

Maison du Roi

BARON, FRANÇAIS, C. NANTEUIL.

Voilà trois peintres qui n'ont pas encore ce qu'on appelle en peinture le style, mais qui ont un style à eux, des tournures singulières de pinceau, si cela peut se dire, une façon originale et particulière de rendre la nature, ce qu'en art, enfin, on appelle une *manière*. C'est là un mérite bien dangereux. La voie où se trouve le peintre ressemble à ces étroits sentiers jetés comme une ceinture aux flancs des hautes montagnes, dominés d'un côté par un escarpement abrupte, rongés de l'autre par un abîme. L'escarpement c'est le *naturel*; l'abîme c'est l'*exagération*. Watteau a commencé par voir la nature d'une certaine façon qui lui était propre, puis il s'est passé du modèle, et la *manière* l'a conduit à la *convention* d'où il n'est plus sorti.

Ce n'est pas que MM Baron, Célestin Nanteuil et Français en soient là; tant s'en faut, mais ils doivent se tenir bien en garde, se cramponner à la nature contre leur propre originalité.

— Disons tout d'abord que l'*Enfance de Ribera*, par Baron, est un tableau ravissant d'élégance et de poésie. Une terrasse dont le mur crevassé çà et là est parsemé et fleuri de briques rouges; dans l'ombre tiède, une fontaine froide, quelques détails d'architecture dévastés, noircis, moussus, une vétusté royale digne d'un pays où le soleil est poëte et ronge les monuments de l'homme en les embellissant, quelques arbres qui font parasols, un ciel d'un bleu foncé brodé de quelques festons blancs, voilà ce paysage, paysage où l'art et la nature sont également somptueux et choisis, paysages de contes de fée, où Peau-d'âne aimerait à laisser traîner les queues de ses robes couleur du soleil, couleur de la lune et couleur du temps. L'Espagnolet dessine, adossé contre cette terrasse. On devine, au caractère de cette tête jeune et déjà sévère, la sombre imagination du futur élève de Michel-Ange de Caravage. Les autres personnages, ceux qui sont couchés sur le premier plan, celui qui se penche pour regarder, sont d'une vérité de pose et d'une élégance d'ajustement vraiment exquises. M. Baron peut devenir un grand artiste, s'il se défie beaucoup de cette imagination qu'il a, et qui est quelquefois plus riche, plus merveilleuse que cette humble et charmante nature. Les fleurs artificielles sont plus belles que les fleurs des champs.

— Célestin Nanteuil a senti le besoin de se retremper un peu dans les étu-

des de la nature. Son *Intérieur d'une forêt* a été vu et rendu sagement. Une mare miroitante avec un collier de roseaux qui frissonnent, un massif d'arbres roussis au bord, un soleil oblique qui déchire aux ronces et aux troncs d'arbres son voile fauve et lumineux, une herbe rase, drue, où perle l'humidité.

— M. Français intitule son tableau *Jardin antique*. Qu'est-ce que c'est qu'un jardin antique? Est-ce un jardin de Rome avec ses dieux Pan et ses berceaux? Est-ce le jardin que Dagobert aimait à cultiver à la pointe de la Cité, avec ses treillis et ses osiers? Dans le jardin de M. Français, il n'y a qu'une nappe d'eau qui coule et une forêt d'arbres vus en dessous. Ce pêle-mêle de branches et de feuilles où le jour ne peut détacher de grandes masses d'ombre et de lumière, ce papillotage de points scintillants où l'individualité de couleur et de feuillage se perd, sont d'un effet original et charmant. Comme M. Français tenait un peu trop à cette idée de jardin antique, il a, nonobstant la grande fraîcheur de l'atmosphère, couché sur l'herbe humide, précisément au bord du ruisseau, une femme à moitié nue. C'est une grande imprudence. Mettez que cette femme est une folle, et qu'il ne soit aucunement question de jardin antique, et vous reconnaîtrez que ce paysage est une étude dont la hardiesse serait encore un mérite si elle n'était si bien justifiée par l'habileté de M. Français, surtout pour les arbres. Il est de ces peintres qui ressemblent à Philémon : ils étendent leurs bras, et leurs mains se couvrent de feuillage. Heureusement que la métamorphose s'arrête là.

WINTERHALTER.

Que ces peintres sont heureux! Vous, romancier, vous, poëte, que de peine vous avez à donner une forme quelconque à ces vagues apparitions qui passent dans vos rêves. Comme la dame Blanche, ces ombres restent toujours indécises, vaporeuses, et surtout fugitives. Combien vous coûtent de sueurs et de gestation, ces enfantements idéals que vous appelez des créations. Avant qu'une héroïne de roman naisse toute armée de ses charmes, et de ses vertus, et de ses caprices, et de ses amours, ô nouveaux Jupiters! combien de temps l'avez-vous portée dans votre cerveau douloureux! Le peintre, lui, peut marcher insouciant, le front libre et le cœur léger; qu'il

SALON DE 1841

Decaisne

Alophe del: Imp. Petit & Renard

Françoise de Rimini

Challamel & Cie edit. 4 R. de l'Abbaye F. St Gn

sache imiter le satin blond ou noir des cheveux, le velouté doux et humide d'une peau fine; que l'étincelle d'un regard, par un échange magnétique, puisse, traversant son âme, venir se fixer à la pointe de son pinceau, tout est dit; il n'a pas besoin de se rompre la tête davantage. En un coin de ce monde, grandissent quelques belles jeunes filles qui lui sont secrètement promises. Depuis vingt ans, Dieu, le joyeux soleil, l'amour d'une mère, travaillent pour lui; c'est à qui apportera à la belle ignorée un charme, une élégance, une grâce de plus; chaque jour donne plus d'éclat à son teint, plus de fine souplesse à sa taille, plus d'expression à ses yeux; le Temps, de sa main lente et douce, lui met sur les joues un fard qui durera pendant toute sa jeunesse. Les joies de la famille, les mutineries de jeunes filles, les pressentiments d'amour, ont tour à tour frappé ce frais visage de leur balancier insensible et délicat. Si bien qu'un jour, le peintre, pensant à toute autre chose, on lui présente cette héroïne, telle souvent que son imagination n'aurait osé la rêver. Elle est peut-être la fiancée ou la femme d'un autre, mais elle est aussi la fiancée de sa gloire.

Ces réflexions nous viennent à l'esprit à propos du portait de S. A. R. la duchesse de Nemours, peint par Winterhalter. N'est-ce pas une heureuse fortune (le mot bonne fortune est trop terrestre) que d'avoir de pareils modèles, qui viennent, vêtus de satin blanc et de dentelles, s'unir à vous pour cet ascétique et sublime mariage de la beauté et de l'art? L'auteur du *Décaméron* s'est montré digne d'être ainsi choisi entre tous. Je ne m'écrierai pas sur l'habileté prodigieuse avec laquelle il fait le satin et la dentelle; je garde cette ressource pour ces artistes qui, dans un portrait, ne font pas autre chose. La tête, dont le peintre a su comprendre le sentiment, est bien dessinée. Il y a peut-être trop de reflets brillants dans les cheveux. Cela miroite et écrase la physionomie. Les mains sont frappées de mille détails gracieux et délicats, et ont du ressort. Derrière la duchesse, il y a des roses ravissantes de fraîcheur. En vérité, M. Winterhalter, vous partiez peut-être pour l'Italie, quand une si belle surprise vous appela aux Tuileries; mais semblable occasion ne s'offre pas deux fois; et maintenant, n'allez-vous pas continuer votre voyage en songeant au *Décaméron?*

RÉMOND ET MEISSONIER.

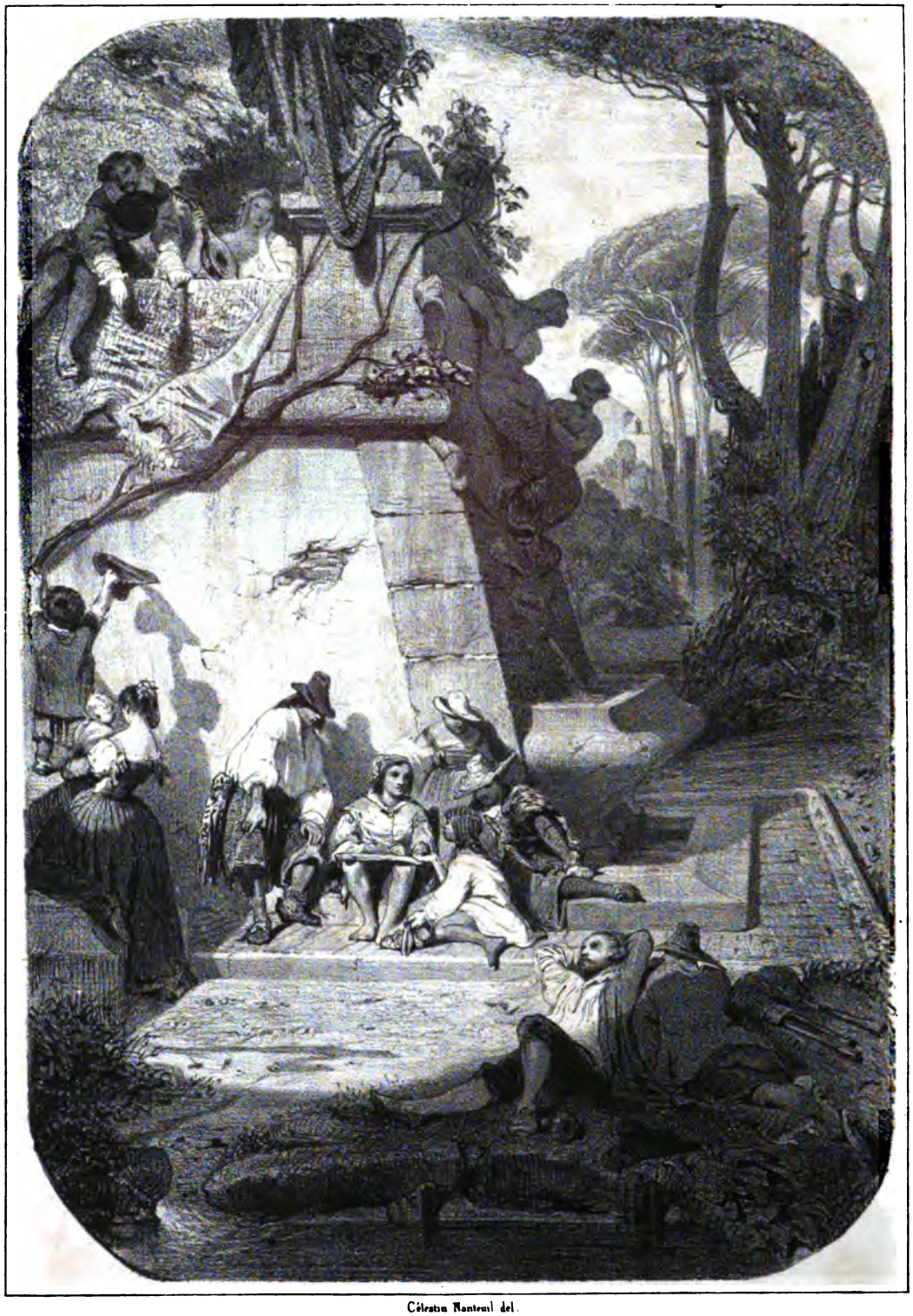
M. Rémond a fait un paysage historique, M. Meissonier une scène d'intérieur ; l'un de ces tableaux est prodigieusement grand, l'autre, prodigieusement petit; aussi, ne sachant dans quelle catégorie les classer, nous les avons réunis. Ce sont deux extrêmes, ils se touchent.

Les joueurs sont assis autour d'une table de bois de rose où est posé l'échiquier. La chambre est close, pleine de bien-être, boisée, ornée de microscopiques gravures dans des cadres antiques de bois noir. Les personnages, qui sont dessinés et finis avec une patience de brodeuse, sont, en dépit des détails minutieux, faits avec une expression et une largeur surprenantes. La *Partie d'échecs* ressemble à ces mordants quatrains de nos pères, où chaque mot cachait une malice, et qui en disaient plus qu'ils n'étaient gros. Que de volonté, que de persistance, que de combinaisons dans ces fronts taillés carrément et que le calcul plisse ! On a beaucoup dit de ce tableau qu'il rappelait les reproductions du daguerréotype ; ce sera vrai quand le daguerréotype aura de l'esprit, de la couleur et du sentiment. Ce petit tableau est charmant de vérité.

Nous ne pouvons en dire autant du gigantesque paysage qui représente *Élie sur le mont Carmel*. Le prophète a, devant le peuple d'Israël et les prêtres de Baal, fait couper un bœuf par morceaux. Le feu du ciel dévore l'holocauste. Or, le feu du ciel est représenté par un rayon poudroyant qui glisse à travers les branches d'un cèdre, et ne pourrait rien enflammer qu'avec le secours d'une lentille. Un ciel bleu et rayonnant éclaire cette scène. Cependant, que dit l'Écriture : « La pluie après une sécheresse de trois années) tomba avant qu'Élie fût rentré en sa maison. » Ne vous semble-t-il pas évident que ce ciel est un contre-sens beaucoup trop azuré, et que le feu céleste n'était autre chose que ce qu'on appelle communément la foudre ?

Pour notre part, nous ne faisons pas volontiers bon marché de la vérité historique. Nous ne voulons point d'adoucissements aux drames terribles. Dans l'Écriture, la vengeance céleste tombe sur les fronts coupables avec les carreaux enflammés; ce sont les anges qui descendent ces échelles d'or qu'on nomme des rayons.

Une fois nos réserves faites, il faut reconnaître dans ce paysage une faci-



Célestin Nanteuil del.

l'Enfance de Ribéra.

Challamel et Cie Edit 4, rue de l'Abbaye

Imp. d'Aubert & Cie

lité prodigieuse, brillante, trompeuse toutefois, une certaine magnificence de décoration et de belles études d'ateliers.

Pourquoi avons-nous réuni ces deux tableaux ? c'est qu'il nous semble qu'on sacrifie trop souvent ces toiles formidables à des miniatures. Là, toutes les qualités sont éparpillées sur un vaste espace; ici, elles sont concentrées sur un seul point. Le même soleil qui frappe un pan de mur et une goutte d'eau éclaire l'un d'une teinte jaune, pâle et monotone, allume l'autre d'une flammèche éblouissante.

MULLER ET CHENAVARD.

Entre les topazes blanches et les diamants, il n'y a guère que la différence d'une étincelle; entre le talent, c'est-à-dire l'art qui peut et qui ne sait pas encore, et le génie, c'est-à-dire l'art qui peut et qui sait, il y a peut-être moins encore si vous le voulez; mais, si peu qu'il y ait, grande est la différence des hardiesses qui leur sont permises.

Eh bien ! la *Promenade d'Héliogabale à Rome* était, ce nous semble, un sujet trop hardi. Sans doute, la jeunesse surtout comprend ces fougues insensées, ces élans sublimes de l'orgie, l'ivresse d'un pareil triomphe. Aussi, ce tableau devait être ébauché à vingt ans, pour n'être fait qu'à quarante ans. L'empereur, monté sur un char auquel des femmes nues sont attelées, est entouré d'un cortége d'hommes et de femmes ivres qui se ruent sur son passage avec des cris et des contorsions. La marche est singulièrement ouverte par un chien qui aboie. Il y a certainement, dans ce tableau, de l'énergie, du mouvement, du délire; quelque chose d'irrésistible et de forcené; je ne sais quelle sauvage ivresse qui vous étourdit d'abord et vous donne des éblouissements. Mais quand le raisonnement a repris un peu son équilibre, rien ne le satisfait. Ici, sur le premier plan, c'est un homme qu'on dirait de bois taillé à facettes; là-bas, c'est une femme dont les jambes sont trop courtes; toute cette population est infirme de quelque côté. Le sol, jonché de fleurs, ressemble à un tapis d'église. Au froid compas de l'analyse, rien n'existe de ce qui, au premier regard, avait tant de fougue et de passion désordonnée.

Que si M. Muller avait dit son dernier mot, nous prendrions plus de ménagements dans notre critique. Nous ne sommes indulgents que pour les

hommes vulgaires. A l'herbe qui pousse à tous les coins, nous ne demandons pas des roses; mais à qui pourrait méditer, étudier les maîtres, jeter la chaîne des savantes traditions à ce lion bondissant et sauvage qu'on nomme imagination, nous reprocherons toujours cette impatience et cet esprit d'aventures qui compromet l'avenir.

Pour M. Chenavard, c'est autre chose. Voilà un grand coupable, selon nous, parce qu'il pèche sciemment et par système. Son *Martyre de saint Polycarpe* a toute la brutalité d'un paradoxe altier et qui ne veut pas entendre raison. Les couleurs les plus outrées s'y heurtent à l'envi; pas une dégradation harmonieuse; pas une teinte de transition; c'est une bataille de tons criards, dont l'un veut l'emporter sur l'autre par l'exagération. Les rayons lumineux eux-mêmes sont en débandade complète; ils arrivent de tous les côtés à la fois. Voici un homme rouge vêtu d'une tunique verte aux reflets jaunes; plus loin, voilà un cheval de bois fauve. Entre le ciel et la terre, voyez-vous voleter ces petits anges aux ailes vertes, bleues et lilas; levez les yeux : le ciel s'ouvre, un ciel chocolat dans lequel chantent des séraphins aux longues robes vert-clair, aux pieds d'une vierge habillée de rouge et de bleu. Et pourtant si vos regards ne sont point fatigués encore, vous serez tout surpris de découvrir que la tête du saint monté sur le bûcher est vénérable et belle, que la femme qui se cache les yeux pour ne point voir le supplice est d'une pose admirable; que le visage de la Vierge est vraiment empreint d'une sérénité et d'une douceur célestes. Pourquoi faut-il que tous ces personnages qui nous intéresseraient portent à un point plus féroce encore que les négresses le goût des couleurs tranchantes? Le moyen de s'attendrir sur des gens qui sont ainsi vêtus et qui par les diverses couleurs de leurs peaux, semblent un échantillon de toutes les races humaines! Non ce n'est point là de la couleur; pas plus qu'un cri n'est une harmonie; pas plus qu'une douleur n'est une jouissance.

CABAT, ALIGNY, COROT, FLANDRIN, DE LA BERGE, DIDAY, CALAME.

On doit étudier la nature, et puis la nature, et encore la nature; mais, après l'avoir étudiée, il faut apprendre à la voir. Style, harmonie, couleur, minutie des détails et largeur des ensembles, tout est en elle parce qu'elle est complète. Il n'y a que nos regards qui soient incomplets. Les uns et les

SALON DE 1841.

Cabat.

Francais del.

Imp. Petit & Bertauts

Paysage. (Normandie.)

Challamel Ed.t 4 R. de l'Abbaye

peintres genevois sont de ce nombre) voient trop bien; — oui, ils ont de trop bons yeux. Pas un brin d'herbe, pas une dentelure de feuilles ne leur échappe; aussi leurs paysages ont toujours deux parties comme les paysages de théâtre; le premier plan qui est découpé, et le second plan qui est peint sur toile. D'autres ne voient pas assez bien; ils saisissent les grandes lignes harmonieuses; mais, si ce bouleau fait briller au soleil comme les pendeloques d'un lustre ses feuilles sonores doublées d'argent, si cette pelouse verte est de luzerne ou de gazon, ils n'en savent rien, ou du moins ils n'en disent rien.

Se tenir sagement entre ces deux extrêmes est plus difficile peut-être que de passer ce pont formidable promis par Mahomet à ses croyants, et qui se compose du tranchant d'une lame.

— Cabat, qui avait été séduit par l'école sévère du Poussin jusqu'à lui sacrifier son libre arbitre, a voulu, cette année, être vrai à ses risques et périls. Ce jour-là il se trouvait en Normandie. Si nous étions en pleine mythologie, j'imaginerais que les amadryades du lieu, venant à lui au moment où il prenait son pinceau, lui auraient tenu ce langage : « O peintre! n'employez pas pour nous de ces tons roux que vous employez si bien. Nos campagnes à nous sont toujours vertes, toujours vertes jusqu'à ce qu'elles soient blanches. Nos feuilles ne sont pas brûlées par le soleil; elles sont noyées par la pluie.»

Si bien que M. Cabat a fait ce paysage de Normandie tel qu'il l'a vu, une *masure* zébrée de poutres, une mare et des canards, un moulin à eau, des peupliers et de gras pâturages; c'est bien modeste. Mais voilà ce que j'appelle un paysage vrai et historique.

Le second tableau est un intérieur de forêt : des bûcherons abattent un arbre. Au milieu d'un sombre massif s'enfonce un chemin lumineux dans l'éloignement, tout rayé de soleil, et d'une profondeur admirable : seulement les arbres semblent être tous de la même espèce.

— Le paysage des *Bergers de Virgile*, par Aligny, est d'un ton chaud et lumineux; mais l'on s'étonne que dans un pays où le soleil a tant de force, ces hommes nus soient restés si roses et la végétation si fade. Comment vous dire que cette peinture, qui se distingue par un arrangement exquis, et par un soin si extrême, a cependant un peu la naïveté d'aspect des sujets qu'on peignait autrefois sur les papiers de tenture? Nous préférons à ce paysage la *Vue prise à Tivoli*, un chemin inondé de soleil, une procession,

un prêtre avec une bannière et quatre enfants qui tiennent les cordons; ou bien encore ces maisons italiennes blotties dans un paravent de roches blanches, fermant leurs stores au soleil avec calinerie, comme les chats ferment leurs yeux, et, sur le devant, cette source fraîche où de brunes jeunes filles viennent remplir leurs amphores; et surtout la *Villa italienne*, de beaux arbres qui profilent leurs branches sveltes et flexibles et penchées sur un ciel lumineux; sur le côté, la *Villa* que le soleil inonde : sur le premier plan, dans l'ombre tiède et transparente, à l'abri de l'indiscrétion des regards, et — pudeur charmante — de l'indiscrétion des rayons, une femme qui se baigne.

— L'heureux homme que ce Démocrite qui riait tant de la misère et des vices des Abdéritains... Oh! oui, si la vie ne faisait pas pleurer, elle ferait bien rire. Mais pour l'élève de Leucipe, vivre aujourd'hui, ce serait métier trop rude; son rire deviendrait un véritable râle par ce temps où les grands mots sont les échasses des petits penseurs et les grands vices les échasses des petites nullités.

Donc le rire ne le quittait pas : cet homme était fou de sagesse. Les Abdéritains, qui ne se soupçonnaient pas si comiques, envoyèrent chercher Hippocrate. Quand le médecin arriva, Démocrite était

Sous un ombrage épais assis près d'un ruisseau.

C'est ce moment que M. Corot a choisi : le maître d'Épicure est à l'ombre. Le second plan est traversé par le soleil. Le paysage est calme. La chaude silhouette des arbres se détache avec mille fourmillements sur le fond lumineux.

Au philosophe qui rit succèdent les philosophes qui dansent. Le golfe napolitain ouvre ses bras caressants à la mer tiède et azurée. Quelle est l'heure du jour, le soleil n'en dit rien. Quoi qu'il en soit, un jeune homme et quelques contadines dansent ensemble une saltarella, qui n'a pour spectatrices que les fraîches fleurs d'alentour, des dames tout aussi parfumées que les nôtres, je vous assure. Cette danse est encore une manière de philosophie, d'autant plus que le paysage, un peu terne, inspire plutôt la tristesse que la gaîté. Ces deux tableaux sont pensés, vus avec la simplicité rare de l'homme qui aime la nature et qui la voit belle. Tant pis pour ceux qui cherchent dans ses paysages les qualités banales qui font le succès d'au-

SALON DE 1841

Aligny.

Français del

Imp Petit et Bertauts.

Une Villa Italienne.

Chas Jamel & Cie 4 rue de l'Abbaye F.S.G.

C. Fortin

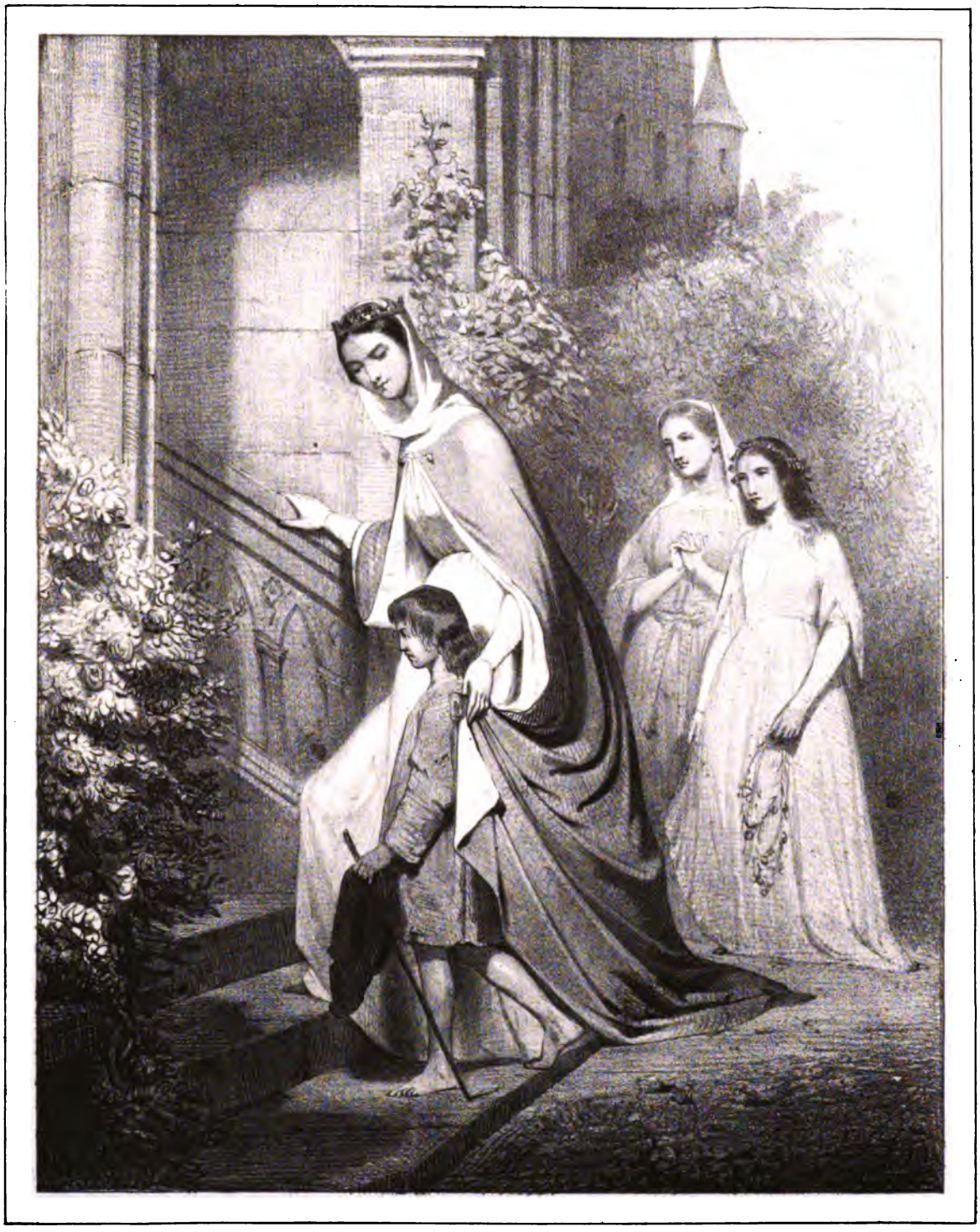
Challamel del. Imp. Petit & Bertauts

Le Goûter.

Au repas la faim attend respectueusement, et laisse d'abord passer la prière.

(Emile Souvestre.)

Clotilde Gérard (Mme P. Juillerau)



Baron del.t Imp. Petit et Bertauts r. du Jour 13. Challamel & Cie édit. 4, R. de l'Abbaye F.S.G.

Sainte Elisabeth, Reine de Hongrie.

Dans une de ses promenades rencontre un petit mendiant qu'elle ramène à son Chateau.

— *La Mort de la Vierge* par Caminade, est un tableau froid. Toutes les têtes se ressemblent et sentent le modèle. Les personnages sont rangés avec symétrie, l'un ne pouvant cacher l'autre, comme des cartes qu'on dispose dans sa main. Ce tableau a un aspect beaucoup trop prix de Rome.

—Le *Jésus au jardin des Oliviers*, de M. Pérignon, est un peu trop vieux. L'ange est beau, à cela près qu'il ferait un gentil hussard. Quant à *Roger et Angélique*, du même peintre, un pareil sujet était bien hardi; on trouve bien des hippogriffes qui s'élancent dans les airs et galopent à travers ciel; mais l'imagination est une monture beaucoup plus rétive et qui vous laisse parfois en route.

— Vous vous rappelez le *Désert* de Biard, avec ce ciel qui du rouge arrivait au bleu, en passant par toutes les dégradations des nuances orangées; M. Bouterweck a placé dans ce même désert la *Rencontre d'Isaac et de Rébecca*. Ce tableau a de belles qualités. La tête d'Isaac est belle et expressive.

— Ribera, quel nom lourd à porter! Ce peintre a donné une *Assomption* La Vierge est une femme de théâtre, et les anges feraient des coryphées d'Opéra.

—La *Reddition d'Ascalon à Baudouin III, roi de Jérusalem*, est un tableau sagement médiocre. Que M. Cornu se rappelle le portrait qu'il a fait de lui-même, et qui est d'une peinture vraie et supérieure. Nous qui nous le rappelons, nous sommes sévère pour le tableau de cette année.

—Voilà donc un *Bacchus antique*, un Bacchus jeune et chaste, un Bacchus indien! Quel pli voluptueux dans ces lèvres! quelle ivresse douce et reposée dans ce regard! quelle virginité dans ces chairs! quelle dégustation intelligente! Silène était l'esclave du vin, mais Bacchus en était le Dieu. Il le savourait, oui; mais il le dominait. Cette tête seule donne une haute idée du talent de M. Haussoulier.

—Le *Jésus dans les blés*, de M. Perlet, est froidement bien; la tête du Christ est plus querelleuse et sophistique que divine et charitable.

—Une excellente étude, c'est le *David* de M. Franchet. La tête du farouche Philistin nous est depuis longtemps connue. Elle sert pour Holopherne aussi bien que pour Goliath ou saint Jean-Baptiste. Mais David est bien dessiné. Ces contours un peu mous, qui commencent toutefois à s'accentuer de vigueur, sont bien rendus. La tête a une certaine originalité sauvage qui plaît.

— Je ne saurais dire le caractère d'humble supériorité et de distinction que M. Gigoux a donné à sa *Sainte Geneviève*, toute la douceur et toute la noblesse qu'il y a sur ce beau visage. Sainte Geneviève était de famille illustre, selon M. de Valois. Dans ce tableau, comme dans celui du *Martyre de sainte Agathe*, M. Gigoux accuse un progrès évident. Seulement, il y a cette fatale couleur violette, qui est bien la plus rude ennemie qu'il puisse avoir. Elle embrouille et refroidit ses horizons, et il n'y a pas jusqu'à ces chairs si pures et si fermes qu'elle ne pénètre et n'imprègne de ses reflets morbides. Cette sainte Agathe, d'un si beau dessin et d'un modelé si gras, semble mourir empoisonnée. La belle et noble Vierge de Palerme n'inspirerait peut-être pas ces désirs charnels qui furent sa perte.

— La *Jeanne d'Arc* de M. Darondeau n'a ni inspiration ni patriotisme. Elle a l'air fort embarrassée du casque qu'elle tient sur ses genoux. Que Dieu lui soit en aide, car elle en a besoin!

— Mon Dieu, il ne faut pas grand fracas pour nous toucher. Voilà *deux Pèlerines* de madame Senevas de Croix-Mesnil, une vieille paysanne et une toute jeune fille, deux malheureuses, sans doute, qui, ployées par la fatigue, arrivent sous le porche de l'église. Elles ne pourront peut-être pas acheter de cierge ni de bouquet de roses blanches aux boutons d'argent; mais j'ai dans l'idée que la Vierge exaucera leurs vœux et s'attendrira sur leur infortune, grâce surtout à l'intercession habile de l'artiste.

DESTOUCHES, GRENIER, HORNUNG.

Quelle douce chose que la vie! Ah! dans une agréable ivresse, amis, prenons-nous la main et formons une ronde sous les lilas en fleurs Il n'est pas d'amants inconstants, de blessure sans une main charmante qui la ferme, ni de voleurs sans gendarmes. C'est consolant!

—Vous vous rappelez le jeune élève de l'école Polytechnique blessé, que deux jeunes filles portaient bien doucement sur un brancard. C'était le premier acte d'un vaudeville du Gymnase. Voici le second maintenant. Le blessé en est à sa première sortie. Comme l'aube, la vie qui renaît se trahit par une teinte rosée qui glisse sur ses joues creuses. La jeune fille du brancard soutient le convalescent; les dignes et hospitaliers parents lèvent les mains au ciel, et

SALON DE 1841.

J. Alaux.

L. Loire.

Imp Petit & Bertauts

États Généraux de Paris, sous Philippe de Valois. (1328.)

Challamel, Edit. 4, R. de l'Abbaye, F S G.

Quand leur hymen s'apprête,
Que la fête
Soit complète, etc.

Ce petit tableau est gracieux, et, dans quelques parties, digne de Greuze. — M. Grenier, lui aussi, devient bien sensible. En art, il faut se montrer plus méchant. Le moyen de s'intéresser au sort de cet enfant *enlevé par des saltimbanques*, quand des gendarmes paraissent à l'horizon! L'intervention du gendarme a remplacé celle des dieux antiques. Et pourtant, comme M. Grenier saisit profondément le caractère de ses personnages! Il est sans contredit au-dessus du vaudeville. Son *Mauvais Sujet* était de cette vérité saisissante, qui entre la cravache à la main dans les cœurs, comme Louis XIV entrait dans le parlement. Le saltimbanque insouciant qui allume sa pipe est également vrai; quant à l'enfant qu'on veut revêtir de haillons pailletés, il est bien têtu, bien carré pour qu'on le plaigne; et puis ces gendarmes, qui font dire aux mères, *C'est bien fait*, ces gendarmes gâtent tout. Cette vie de grand soleil et de danse sur la corde, d'aventures, d'oripeaux et d'inattendu qu'on entrevoyait, se résout en un baiser maternel et une tartine de confiture.

—« Quoi! monsieur, vous n'admirez pas ces *ramoneurs*, de M. Hornung? — Hélas! non! — Qui rient si bien! — Heu! — Qui sont *plus heureux qu'un roi!* — Cela ne m'est pas prouvé. — Mais, enfin, qu'y trouvez-vous à redire? — La peinture en est sans harmonie, criarde, elle fait grincer des dents. Cela est imité brutalement et sans poésie. Cette muraille brillante, ces prunelles rayonnantes, cette peau luisante, et ce verre frappé d'une lumière étincelante, font en somme une chose fort dissonante. Je ne puis mieux reproduire qu'avec les mots l'effet désagréable de ce tableau. Il y a des qualités de détail fort recommandables, mais l'ensemble est choquant, sans largeur, d'une vérité sale et sans idéal. C'est de la peinture rétrograde. — Cela n'empêche pas, monsieur, que ce tableau ne soit le meilleur du Salon. — Ah! »

Quant au portrait d'*un Octogénaire*, par le même peintre, puisque mon interlocuteur s'est éloigné, je vous dirai que c'est la caricature de la chair ridée, un plan en relief d'une figure vieille, où la physionomie se perd complétement.

DEBAY, LELEUX, FORTIN, LEGENTILE, DIAZ, A. DELACROIX, LÉPAULLE, WACHSMUT, CHACATON, LEPOITTEVIN, L. LEROY, Mmes JUILLERAT, LAURENT DESTOUCHES, DE TAVERNE, DE LANSAC, BARKER, GROS CLAUDE.

Passons vite, le temps nous presse, une cloison entre nos pensées et nos yeux; ne faisons que voir.

Voilà deux tableaux à placer, nonobstant leur mérite, dans la salle d'attente des nourrices que nous envoient les départements. Deux femmes qui allaitent : de belles carnations, c'est tout ce qu'on pouvait mettre dans ces tableaux et tout ce que M. Debay y a mis.

Ne voilà-t-il pas toute une journée bretonne. D'abord c'est le *Rendez-vous des chasseurs* au milieu des broussailles brûlées. Provisions qu'on met dans le sac, vieux fusil qu'on essaie, cage au furet, chiens qui courent dans les herbes. Puis le repas; et, avant, la prière, usage saint et antique. Ici on salue celui qui nous offre un mets; celui qui le donne, on l'oublie. Le repas terminé, quand l'homme a travaillé tout le jour pour laisser Dieu travailler la nuit, les aïeux se reposent; garçons et filles forment une ronde sauteuse et bruyante, aux fronts joyeux et tour à tour éclairés par le tranchant lumineux du jour qui vient de la fenêtre et coupe l'ombre qui s'épaissit.

Ajoutez au rendez-vous de chasse de Leleux, artiste consciencieux mais dont la couleur manque d'harmonie et les paysages de perspective, au goûter et à la ronde de Fortin, qui porte à un point si extrême toutes les qualités que nous demandons à M. Leleux; ajoutez, dis-je, les intérieurs de M. Legentile, vous aurez un ensemble aussi complet de la vie bretonne que nos éloges sont incomplets pour ces deux derniers artistes surtout.

Mais nous sommes le juif errant de l'art. Nous voulons tout voir, et il nous est refusé de planter notre tente devant aucun chef-d'œuvre.

Grâce pourtant, cette femme est si belle! ce voile bleu a roulé à ses pieds; un rayon de soleil effleure comme une aile diaphane ses brunes épaules; tout le reste est plongé dans l'ombre tiède et voluptueuse. Cette chair est moite et appelle un baiser. Un amour, un sylphe, que sais-je! voltige au-dessus de sa tête. Elle rêve, cette femme. Ne rêvons-nous pas aussi? mais rassurez-vous, M. Diaz, il nous faut fuir, fuir emporté comme

SALON DE 1841

C. Jacquand.

Baron del

Imp de Petit et Bertauts

Challamel et Cie rue de l'Abbaye 4

La dispense de Carême pour le beurre et les œufs.

(Coutume flamande)

vos Arabes dans le désert, cette troupe qui tourbillonne, qui court, qui étincelle sous un ciel pommelé de nuages violets, passementés d'or.

— Nous n'avons pas même le temps d'attendre avec ces enfants charmants et tristes de M. A. Delacroix qui, sur le bord de la mer, regardent, des larmes dans les yeux, si leurs pères ne reviennent pas des pays lointains. Nous n'avons pas le temps de leur demander pourquoi ils sont là tous enfants, — une vingtaine — et que sont devenues leurs mères.

— Nous allons si vite que nous avons pris le *Déluge* de M. Lépaulle, — Un homme et une femme sur une hauteur que l'eau gagne,—pour Jupiter et la Blonde Vénus. C'est peut-être notre faute. M. Lépaulle a fait beaucoup de tableaux, oh! mais beaucoup, si ce n'est pas un éloge, ce n'est pas notre faute.

— Nous qui ne campons pas, nous voudrions camper avec ces soldats de M. Wachsmut et surtout cette *Vivandière* leste et hâlee. M. Wachsmut a le sentiment des têtes populaires, beaucoup de finesse et d'esprit; vous verrez que, comme ees soldats bronzés, il portera loin son drapeau.

— N'avons-nous plus rien à faire de ce côté? Le voyage vaut qu'on y regarde à deux fois. Si fait. Citons ces *Arabes* de M. de Chacaton, et surtout ces chevaux admirables, à la croupe polie, aux naseaux ardents, et ce paysage coloré.

— Vous avez peut-être ouï parler de la fantaisie de ce seigneur ou richard, n'importe, qui fit faire un punch dans un bassin de son parc. Mettez-y le feu et jetez-y une barque, vous aurez une juste idée de la *vue du golfe de Naples*, par E. Lepoittevin.

— Mais prenons le clairon belliqueux. Nous assistons à une bataille. Tout un corps d'armée est en déroute. Une panique a couché dans toute l'ardeur de la fuite les combattants, comme un orage renverse les seigles, et pourtant un seul guerrier a porté le trouble dans les rangs ennemis. Mais ce guerrier est un chat, et les fuyards sont des rats. Il y a un entraînement et une terreur comiques dans le groupe de ces pauvres vaincus. Une ferme et un paysage, chaudement traités, occupent le fond de ce tableau de M Leroy, qui donne de bien hautes promesses, et ne peut, le travail aidant, tarder à les tenir.

— Il y aura toujours de ces délicatesses divines que les femmes seules pourront comprendre. Sainte Élisabeth, reine de Hongrie, qui fut réduite à

mendier son pain, sème maintenant dans les champs de la charité, ces aumônes qui ne lui produiront que des épis maigres et poudreux. Elle ramène à son palais un petit mendiant, rencontré sur sa route. D'autres rapportent de la promenade un bouquet de fleurs des prés. Elle en rapporte ce bouquet de fleurs célestes, qu'on appelle aumônes, et dont le parfum plaît à Dieu. Cette belle figure qui s'apitoie est d'une finesse et d'une grâce infinies. Il nous semble que c'est une bonne action que de si bien comprendre la charité. Seulement, les jeunes filles qui accompagnent la reine se ressemblent un peu trop. Ce petit tableau, d'une exquise coquetterie de pinceau, et où tant de goût se révèle, est de Mme Juillerat, née Clotilde Gérard.

— Un tableau sur le même sujet, peint par M. Detouches (Laurent), est bien agencé : toutefois, l'exécution manque d'adresse. La *Jeanne d'Arc* du même peintre a de belles qualités.

— La *Mort de Bonchamps* par M. de Taverne nous semble habilement composée ; mais elle trahit une exécution encore molle et qui se cherche. Du reste, M. de Taverne fait tous les ans une étude nouvelle ; cela lui portera bonheur.

— M. de Lansac fait admirablement les chevaux, si admirablement qu'il aurait pu se dispenser de mettre sur celui-ci ce Napoléon qui le gâte. Le coursier a plus d'expression que le maître.

— Il y a dans le tableau de M. Barker, d'une part, beaucoup de gibier tué, des faisans, des lièvres, des chevreuils ; de l'autre, une femme éplorée, un garde furieux et un homme étendu à terre. Ah ! les belles natures mortes !

— Une caricature d'un mètre carré est très-exorbitante. Ouvrir de grands yeux et rire, c'est impossible, le rire faisant presque clore les yeux. Les trois commères de M. Gros-Claude, qui prennent leur café en compagnie d'un matou, occupent beaucoup trop de place en dépit de leur allure vraie, et de tous les détails curieux de leur ménage. Cela serait plus spirituel si cela était plus concentré. Il est de ces sujets qui veulent, pour être goûtés, de petits cadres, comme certains vins de petits verres.

ALAUX, Mlles SOYER, CIBOT, ADRIEN GUIGNET, MARÉCHAL, CORNILLE, LEBOUIS, TH. JUNG.

Comment se fait-il que je ne vous aie pas encore parlé de M. Alaux ? Si je veux être franc avec moi-même, je me l'expliquerai parfaitement. J'étais

Justin Ouvrié.

Victor Petit del

Imp. Petit et Bertauts.

Place du marché à Nuremberg.

Challamel et Cie 4, rue de l'Abbaye, F.S.G.

embarrassé pour en parler, et j'ai toujours reculé. Oui, c'est que j'en pense beaucoup de bien, et que ce bien, je n'ai que deux ou trois mots, — les mêmes pour les trois tableaux, — qui puissent l'exprimer. Quand je vous aurai dit que dans *les États Généraux sous Philippe de Valois* et *sous Louis XIII*, et dans cette *Assemblée des notables sous Henri IV*, il y a la physionomie historique, l'entente parfaite des masses, une perspective admirable, de la lumière et de l'harmonie, tout cela vous mettra-t-il bien dans l'idée que M. Alaux a fait trois beaux tableaux très-divers, nonobstant la similitude heureuse de leurs qualités.

— Après les tableaux qui vous font des avances, il faut aller chercher ceux qui se tiennent ou plutôt qu'on tient dans une ombre fort modeste sans doute, mais aussi fort défavorable. Après les ramoneurs de Hornung, où l'on peut dire que la peinture se fait saltimbanque et revêt un habit pailleté pour fixer les regards, il faut aller chercher *les Pauvres israélites* de madame Soyer, vêtus également de haillons, assis comme les autres auprès d'une borne, poétiques enfants, qui sourient humblement et qui ont souffert comme nous, parce qu'ils sont de chair et non pas d'ivoire poli et noirci. Madame Soyer a du malheur; le public ne regarde pas au second étage des tableaux.

— M. Cibot a rendu avec talent un sujet que nous ne trouvons pas heureux. *Galilée devinant le pendule* au mouvement réglé imprimé par l'allumeur à une lampe d'église, cela implique assez l'idée de mouvement. Ce tableau ne se comprend donc pas sans la glose. Du reste, facilité et qualités brillantes. L'*Annonciation aux bergers* du même peintre, est composée avec goût et originalité et renferme des beautés remarquables.

— Dans son tableau de *Cambyse et Psamménite*, M. Guignet s'est armé d'une science profonde; il a, par une sorte de seconde vue rétrospective, deviné l'Égypte antique; son tableau est d'une couleur chaude et harmonieuse; l'atmosphère, les costumes, les figures sont vrais. Mais, pour avoir imité les personnages qui se trouvent sur les vases égyptiens, il ne fallait pas en imiter le manque absolu de toute espèce de relief. Ces enfants et ces femmes sont découpés dans du papier couleur de brique et collés sur la toile.

— Comment exprimer tout ce qu'il y a de poésie de sentiment, de tristesse rêveuse, d'adorable langueur de jeunesse, dans le *Petit Gitano* et dans le

Petit Étudiant de M. Maréchal; élégance divine de la ligne, teintes harmonieuses et amoureusement fondues, tout surprend et charme à la fois. Mais surtout cette expression indéfinissable de mélancolie, de hardiesse, de gravité adolescente, jette l'âme dans une foule de pensées charmantes. Ce ne sont pas seulement deux magnifiques études, ce sont deux créations, des sortes de chérubins sauvages et rêveurs. Ces tableaux sont des pastels.

— Les *Moines ligueurs* de Cornille sont une ébauche beaucoup trop lâchée. Il s'y trouve un personnage qui est incrusté dans la muraille. M. Cornille a du talent et ce n'en est que plus désolant.

Comme les cimetières sur lesquels on ne peut bâtir qu'un certain nombre d'années après leur fermeture, il semble qu'on ait respecté jusqu'à ce jour ce grand ossuaire de la révolution. Pas d'époque plus féconde en contrastes; le drame s'élève à tous les carrefours sous forme de lanterne, cependant les poëtes et les artistes ont assez négligé cette mine où il y a de l'or mêlé à beaucoup de fange. Ce n'est qu'en 1841 que, grâce à notre cher et savant ami, Augustin Challamel (Jules Robert), on va posséder une histoire dramatique, et je dirai presque physionomique de la Révolution. Il est à croire que les peintres y puiseront d'heureuses inspirations. Cette année M. Lebouis est le seul qui ait abordé ces terribles sujets. *Marie-Antoinette dans sa prison* est assez bien comprise. Pauvre femme! la plus grande charité qu'on lui ait faite, a été de la guillotiner.

— Nous parlions d'historiens dramatiques; M. Jung doit surtout prendre ce titre. L'histoire de nos campagnes ne peut guère se comprendre sans ces tableaux où le regard suit les savantes évolutions, vaste damier dont les pièces sont des hommes. Les douze aquarelles de M. Jung, car il y en a douze, sont faites avec une habileté, une finesse dont nous devons d'autant plus lui savoir compte, que le public étudie assez peu volontiers ces drames si curieux pour l'intérêt qui s'attache aux entrées et aux sorties des champs de bataille, surtout en 1814 et à la fidélité de la mise en scène.

M. le général Pelet, qui a assisté à toutes ces batailles, les recommence pour le peintre. En vain le pinceau de l'artiste, — toujours horticulteur, — veut placer un arbre où il ferait bon effet; le général porte la hache dans tout ce qui ne se retrouve pas en son souvenir. M. Jung se rattrape sur les fonds qu'il fait avec beaucoup de netteté et de grâce, et quelle fortune quand il a la moindre silhouette de ville!

Ed. Hostein.

Ed. Hostein: del.t

Imp. Pelit & Bertauts

Vue prise aux environs de Thonon en Chablais (Lac de Genève.)

(Ce tableau appartient à la Société des amis des Arts de Lyon.)

Challamel & Cie edit. 4, R. de l'Abbaye, F. St Gn

BENOIST, MADEMOISELLE CHOLLET, FLERS, J.-V. PETIT, DE GERNON, DANVIN. NOUSVEAUX, JACQUAND, JUSTIN OUVRIÉ, FONTALLARD.

Le soleil soulève vos rideaux et vous regarde avec ses prunelles fauves. Il fait bien beau, n'est-ce pas? La brise parfumée par les fleurs de l'acacia, n'emplit-elle pas votre poitrine de fougues insensées. Le pavé est brûlant; les toits sont poudreux. Tenez, avouez-le franchement, vous méditez quelque trahison, vous voulez abandonner votre cicérone au beau milieu de sa péroraison. Eh bien! voyageons, que vous en semble?

Nous partons de Paris, et avec M. Benoist, nous jetons un dernier regard à l'*Institut*, au *Pont-Neuf* et à ce *Louvre* que vous êtes si heureux de fuir. Il y a dans cette vue tout ce dont nous sommes si fatigués; du mouvement, du bruit, un ciel terne. Nous voici déjà à *Sèvres*, grâce à mademoiselle Chollet, l'air est plus pur, les arbres sont plus verts; mais le paysage est encore trop porcelaine. Du reste, mademoiselle Chollet nous conduit tout droit à la *Roche Guyon*. Merci à la gracieuse batelière. Voici que nous gagnons *la Normandie*, là nous sommes tout à fait en pays de connaissances. Un des gros propriétaires du pays va nous montrer deux coins de son domaine. Il a nom Flers. Toutes ces prairies épaisses où les chevaux errent en liberté, ces chaumières zébrées et ces arbres verts lui appartiennent. On assure qu'il ne paie aucun impôt pour ces biens territoriaux. Est-il rien de plus animé, de plus normand que ce *marché de Toucques;* rien de plus frais que ce paysage: *Une rivière aux environs de Thibouville.* — Voilà *la mer!* Et pour comble de bonheur, la mer par un gros temps. Elle flagelle avec une rage inouïe ce fort calme et solide au milieu de ces fureurs, comme une idée au milieu des passions. Des pêcheurs attelés à des cordages, s'efforcent de sauver une barque que la vague va briser: M. J.-L. Petit, cette mer est belle et ce nuage vitreux et gros de pluie est vrai. Nous comptons sur vous l'année prochaine, car nous sommes d'humeur voyageuse. — M. de Gernon nous fait entamer la Basse-Bretagne, et ce n'est pas notre chemin, n'importe! cette *vue de Bretagne*, vaut le détour. Du reste, rien qu'une chaumière, des arbres splendides, une voiture de foin et de bœufs. Cela serait parfait si ces terrains étaient plus solides. A propos de terrains qui s'enfoncent, nous voici dans les *marais du château d'Eu*. Jamais voyageurs ne se sont moins inquiétés des moyens de transport. Les nénuphars croissent sous

nos pieds. Ce paysage de M. Danvin est joli. M. Nousveaux nous conduit de Normandie en *Belgique*, par un pays assez coloré et assez chaud — Et puisque nous voilà en Flandre, reposons-nous. — J'ai un oubli à réparer. Il s'agit du gracieux tableau *la dispense du Carême pour le beurre et les œufs* (coutume flamande) et du peintre-moine Jacquand. Ce sont de ces artistes qu'on oublie, parce qu'on est très-persuadé qu'on ne peut pas les oublier. Ce petit tableau est composé avec goût et exécuté avec beaucoup de talent, mais d'un ton un peu noir peut-être. Les tons bistrés ne sont pas de la couleur. Nous aimons beaucoup l'*Après-Dînée*. La componction béate de l'abbé absorbé dans le souvenir un peu lourd d'un succulent dîner, est vraiment comique. Les chairs sont fleuries et les yeux demi-clos. Les autres tableaux du même peintre sont signés de son talent habituel.

Mais reprenons notre voyage. Nous sommes en Belgique, et dans *la plaine de Waterloo*. On y fait la moisson. Aujourd'hui ce sont les épis qui tombent sous la gerbe. Il y a une idée poétique dans ce tableau de M. Fontallard qui a le tort de trop empâter ses toiles. Ses nuages sont sculptés et peints après, et il y a dans son tableau des *petits Pêcheurs*, des poissons qui ont plus d'épaisseur que les personnages.

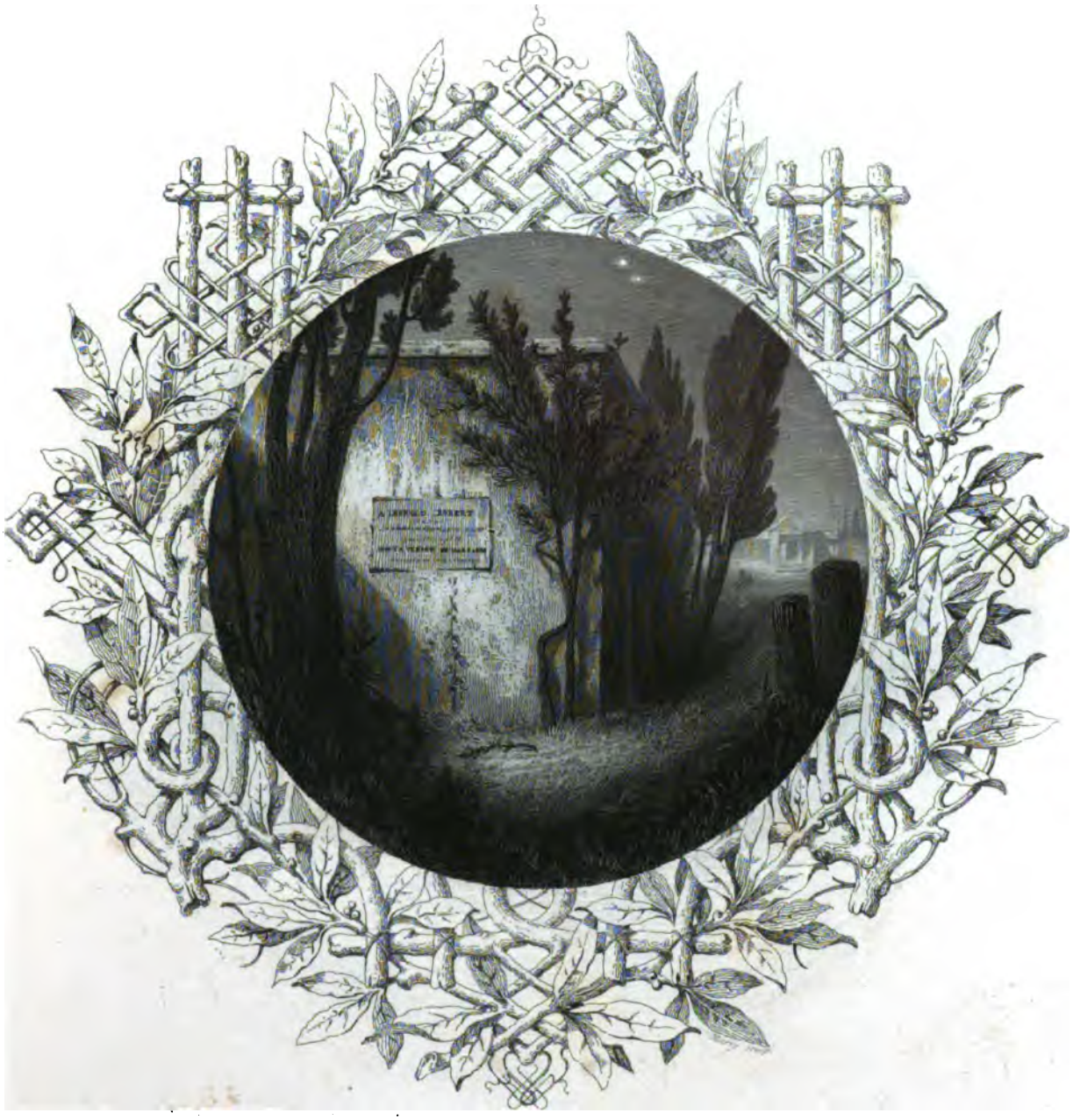
Si vous le trouvez bon, nous prendrons par le duché de Bade, ce sera une occasion de voir *le château et la ville d'Heidelberg*, dans leur aspect général comme nous les montre M. Justin Ouvrié, ou bien le château seulement, et plus en détail en prenant pour guide M. Pernot. Un feu de bois, allumé au milieu de la cour, accroche aux mille sculptures du vieux château, ses lambeaux de reflets rouges, tandis que la lune qui monte derrière les ogives d'un corps de bâtiment en ruines, recouvre le tout de son voile blafard. C'est un peu décoration de Robert le Diable. Nous préférons la réalité, poétique aussi, de M. Justin Ouvrié qui a une *vue d'Augsbourg*, charmante pour la précision des détails d'architecture et l'harmonie calme et gracieuse de l'ensemble. Félicitons-le surtout de sa très-remarquable aquarelle : *la place du marché à Nuremberg*.

CHAMPIN, HOSTEIN, WATELET, JOYANT, E. DU SOMMERARD, DAUVERGNE, THUILLIER, BOUQUET, LOTTIER, MARILHAT, ALEX. COLIN, PENGUILLY, BORGET.

Nous entrons en Suisse, pays que nous avons déjà exploré avec MM. Diday et Calame; la Suisse est sur notre route, mais quand il n'en serait pas

SALON DE 1844.

A. Dauvergne.



Tombeau de Léopold Robert

[illegible]

Challamel [illegible]

ainsi, nous ferions bien un petit détour pour admirer le torrent sauvage que M. Champin a découvert dans le Tessin. Hélas! par ce temps, où les sociétés en commandite ont planté leurs vilaines roues et leurs prosaïques machines sur les plus indomptables chutes d'eau, c'est une bonne fortune d'en trouver une qui ait encore conservé sa robe virginale de blanche écume. M. Champin, qui est un de nos aquarellistes les plus distingués, a encore donné *le Matin* et *le Soir*, deux petits tableaux pleins de fraîcheur et de poésie, et, pour ne pas séparer ce que Dieu et les jurés du Salon ont réuni, citons tout de suite le tableau de fleurs et de fruits de Mme Champin, qui nous paraît ambitieuse de prétendre bientôt à ce trône de fleurs tressées que Redouté a laissé vacant.

Nous traversons le lac de Genève, et nous voilà dans le Chablais, contrée riante, aux ondulations douces, où de vigoureux châtaigniers entrecoupent des perspectives dont les lignes rappellent Claude Lorrain. C'est M. Hostein qui est devenu notre guide. Dans notre course fort éthérée, les eaux minérales d'Évian ne nous arrêteront pas comme les autres voyageurs, mais nous admirerons cette *Vue prise aux environs de Thonon* et ces *pâturages près d'Armoy*, où M. Hostein a mis de l'air, de la perspective, et je ne sais quelle vérité de végétation qui semble avoir son parfum de feuilles et de prés. M. Hostein est toujours en progrès.

Nous pouvons mettre ici la Sapinière de M. Watelet. On a tant reproché à ce peintre de ne faire que des moulins à eau, que cette année il a fait des sapins et un ruisseau où il n'a pas mis de moulin à eau et où précisément il ne manque qu'un moulin à eau. Il y a dans ce petit tableau, cette facilité qu'on connaît à M. Watelet, facilité sans naturel, nature de convention, qu'on peut peindre de souvenir auprès d'un bon feu.

Traversons l'Italie autrichienne, nous sommes sûr de trouver à Venise quelques-uns de nos peintres aimés; c'est Joyant qui nous a donné une vue du *Rialto*, où les détails de l'architecture ont été vus avec une précision admirable et sans sécheresse, grâce à je ne sais quel voile poétique et coloré que l'auteur a jeté sur ce minutieux travail; c'est du Sommerard, le fils du célèbre antiquaire, qui nous promènera par le grand canal de Venise, dans de charmantes gondoles, le long des maisons aux balcons mystérieux, sur une eau qui par malheur ressemble un peu à de la glace; mais voici le soir : la lune se lève, et de son filet lumineux laisse tomber

dans le flot ses mille poissons d'argent; nous allons faire un saint pèlerinage. Voyez, nous sommes dans un cimetière. Essayez de lire l'inscription de cette pierre incrustée dans le mur : *A Léopold Robert*. C'est là qu'est venu mourir ce mélancolique et sublime génie, pour qui nos cimetières eussent été trop vulgaires et trop bruyants. M. Dauvergne a reproduit avec poésie, et je dirai presque avec douleur, ce coin du cimetière de San-Cristoforo. On nous assure toutefois que les arbres plantés sur cette tombe sont encore arbustes, et que M. Dauvergne, pensant *que Dieu leur prêterait vie*, les a faits grands et ombreux. C'est un tort. Croîtront-ils? S'ils croissent, sera-ce ainsi? Mieux eût valu un mur et trois ou quatre petits cyprès ou oliviers, quelque chose de récent, comme cette grande perte.

Nous voici, avec M. Thuillier, en belle et bonne Italie : c'est *Vietri, nouvelle route de Salerne à Amalfi*. Un vieux pont à droite; sur la gauche, cette route qui s'enfuit dans une courbe gracieuse; puis Naples, au milieu des collines, comme un bouquet de roses blanches dans des grappes de lilas; puis le golfe Bleu, le golfe Napolitain, qui est un ciel avec ses constellations mobiles de voiles blanches. C'est le *Monte San Liberatore*, toujours avec cet admirable golfe, c'est la *grotte de Bonea*, etc. M. Thuillier s'est mis au plus beau rang de nos paysagistes; il a compris l'Italie, cette belle reine qui n'a plus sa couronne, mais qui en donne encore à ses amis, à ceux qui la comprennent.

De l'Italie nous allons passer en Sicile avec M. Bouquet; nous voici près de Palerme, au pied du Montereale. M. Bouquet est aussi de ceux qui mettent sur la toile, de l'air et du soleil, et tout le luxe de natures méridionales. Nous croyons ce jeune peintre appelé à devenir grand paysagiste; notre prédiction n'a pas grand mérite, puisqu'il possède déja presque toutes les qualités requises; oui, mais à l'épi en herbe, et dont on compte déjà les grains, il faut encore beaucoup de soleil; au talent dont on devine déjà les fruits, il faut encore beaucoup de travail. Cependant M. Bouquet fait preuve d'un talent déjà bien mûr dans son Aqueduc romain aux environs de Smyrne; ce passage est chaud, coloré, harmonieux, je dirais presque mélodieux, tant il y a de mouvement et d'air dans les feuillages.

M. Bouquet nous a égaré. Nous devions, en partant de Sicile, traverser l'Archipel et nous trouver à l'entrée de la mer Noire, c'est-à-dire à Constantinople. Croyez-moi, nous pouvons, sans avoir à nous en repentir, revenir

SALON DE 1841

P. Lottier.

A Mouilleron del.

Imp Petit & Bertauts

Vue de Constantinople.

Prise près la Fontaine du Sérail.

Challamel Edit. 4 R. de l'Arbre Sec

sur nos pas pour M. Lottier. Ce peintre ne dessine pas assez ses paysages, il fait trop vite. Il y a dans ses tableaux une grande inexpérience, mais il est coloriste, il est coloriste au suprême degré. Il voit et il sait rendre les différences de nuances de ce mât qui, dans le bas, est envahi par le reflet fortement azurée et miroitant de l'eau, et dans le haut est éclairé par le reflet plus calme, plus lumineux et plus légèrement azuré du ciel. Il découvre de quelle couleur est l'ombre portée sur le flot par cette rame, ombre combinée des reflets mariés du bois et de l'eau. Enfin, que vous dirai-je, les *deux Vues de Constantinople*, l'une prise dans le jour, l'autre au soleil couchant, sont d'un coloris vraiment admirable, ce sont de magnifiques ébauches.

Dans Marilhat, par exemple,—car nous reprenons le chemin de la Syrie,— comme sous le travail on retrouve bien l'inspiration première, le premier coup d'œil. En cet horizon de collines bleues et rouges, au milieu des gigantesques cactus, sous ces arbres à la cime plane, épaisse et sombre, voyez passer ces hommes sur des chameaux. Certes, la couleur de ce tableau, comme aussi celle des Ruines grecques, est vraie et féconde aussi en dégradations insensibles, en nuances complétement ignorées des yeux vulgaires, ce qui n'entrave en rien l'habileté prodigieuse du pinceau de M. Marilhat. Oh ! point d'empâtements maladroits, rien qui surprenne désagréablement les yeux, et de la contemplation de la nature les ramène malheureusement au procédé du peintre.

M. Alexandre Colin, qui a fait *une Fuite en Egypte* où il y a de la facilité, — ce qui ne suffit pas pour un pareil sujet, — nous mène droit à Calcutta ; la vue qu'il nous donne d'une rue de cette ville est faite avec adresse et ne manque pas d'animation.

De là, pour aller en Chine où nous appelle M. Borget, la route est assez douteuse. C'est le lieu de parler du tableau que M. Penguilly a intitulé *le Chemin perdu*. Rien de plus désolé, de plus sauvage que ce tableau. Une gorge solitaire entourée de rochers et de terrains nus et brûlés. Rien, pas un arbre et pas un oiseau, pas un brin d'herbe et pas un grillon ; rien qu'un homme étendu mort et dévoré par les oiseaux de proie. Les terrains ont de la solidité, le soleil a de la chaleur.

Nous allions donc en Chine. Le plus grand mérite de M. Borget est d'avoir fait ce voyage; sans doute il est peintre encore inhabile et, pour des sujets comme ceux-ci, il aurait dû s'efforcer autant que possible de fondre

un peu ces tons crus et naïvement heurtés, afin qu'on ne comparât pas ses tableaux à des peintures de paravent pour le fond et pour la forme. Mais il serait injuste de demander du style à un récit de voyage; c'est déjà beaucoup que nous puissions compter sur la véracité de M. Borget, qui du reste a du mouvement et des rudiments de coloris. Vienne l'art, et tous ces effets criards s'adouciront, s'atténueront, et les qualités que possède M. Borget seront dans leur jour. Du reste, ces trois tableaux chinois sont vraiment curieux.

Notre voyage est terminé; j'aime à penser, lecteur, que vous retrouverez votre chemin, embarqué dans ce navire à voiles rapides qu'on nomme imagination.

TROYON, BRUNIER, GOURLIER, DAUPHIN, WICKEMBERG, GRANET, NESTOR D'ANDERT, MENN, AUG. MAYER, LABOUÈRE, DALLEMAGNE, CHANDELIER.

Vous savez que les moissonneurs, après avoir fait leurs gerbes, parcourent de nouveau le champ pour ramasser les épis oubliés dans les sillons. Après avoir noué nos diverses classifications, si cela peut se dire, nous allons revenir sur nos pas pour recueillir les quelques noms qui nous sont échappés, désireux de laisser le moins d'ouvrage possible aux glaneurs malveillants.

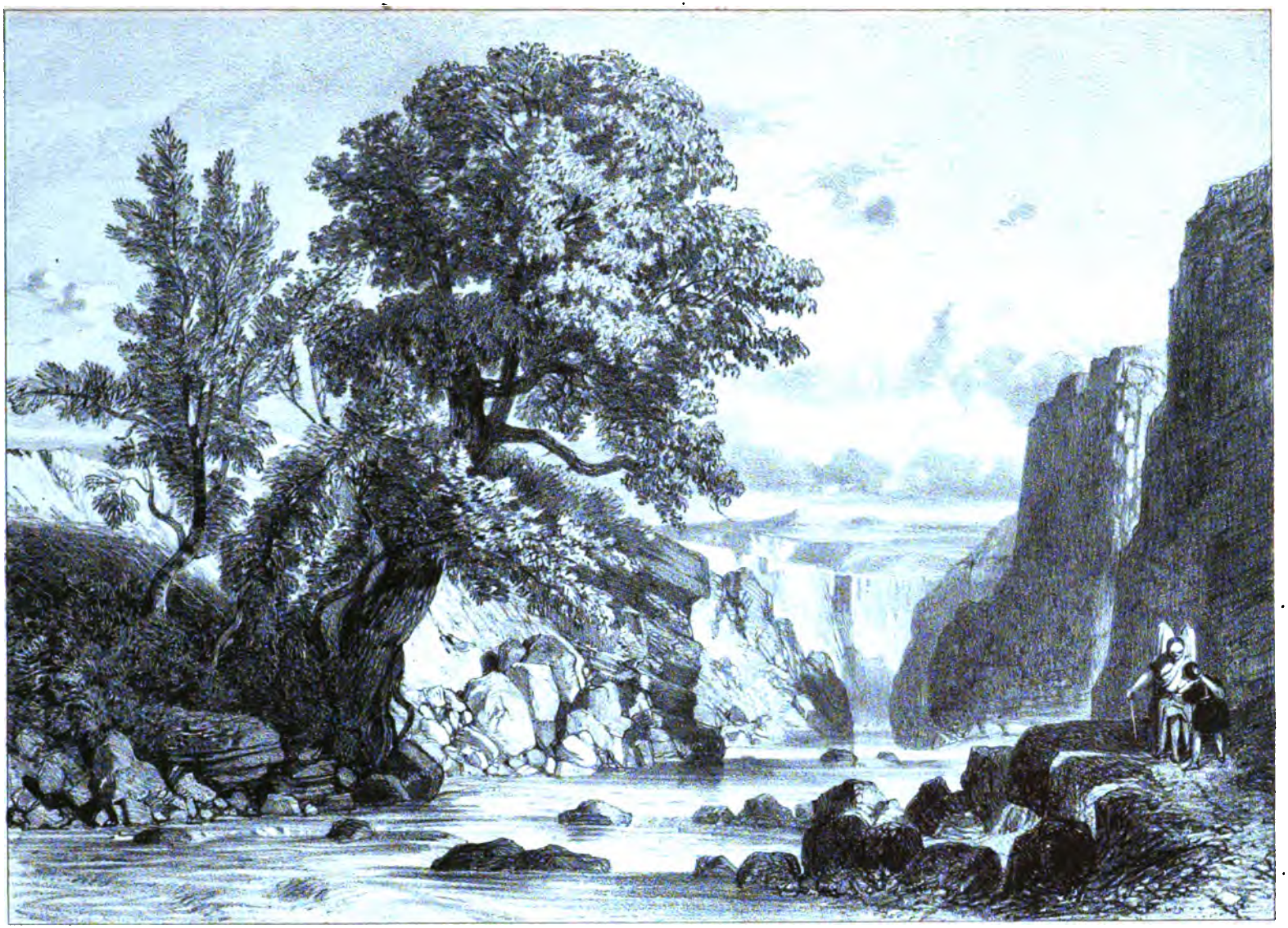
Et ces noms, ce ne sont pas les moins beaux! c'est M. Troyon et son paysage historique, *Tobie et l'Ange*. Un ruisseau aux vagues plates et larges comme des écailles jaunâtres, coule entre des rochers d'une aspérité superbe. Je ne pense pas que ce ruisseau soit le Tigre. Un arbre d'une ramure fastueuse s'étale sur la gauche; à droite se groupent des amas de nuages blancs auxquels le soleil couchant a donné les éblouissants reflets du cuivre rougi. Ce ciel est magnifique, d'une transparence et d'une lumière qui portent l'esprit à cent lieues des procédés du peintre pour le faire croire à la réalité.

C'est M. Brunier, dont le paysage *le Christ et la Samaritaine* est d'un beau style et d'une grande harmonie. Les figures sont dignes d'un peintre d'histoire qui ferait bien.

C'est M. Gourlier, dont le paysage a cette beauté calme et sereine de l'Italie, cet éclat de l'atmosphère méridionale, éclat voilé à force d'harmonie, pour imiter cette expression si vraie de Saint-Amant, qui disait que le soleil était sombre à force d'être brillant. Sur un escarpement du second plan le Giotto enfant dessine son troupeau; le chef de cette famille royale des

SALON DE 1841

C. Troyon.



Eug. Ciceri del

Imp de Formentin.

Paysage. (Tobie et l'Ange)

Challamel et Cie édit rue de l'Abbaye 4

artistes florentins, Cimabuë le regarde dessiner. Ce paysage est d'une grande finesse de lumière et de couleur.

Le *Christ portant sa croix*, par M. Dauphin, s'éloigne des types vulgaires sans s'éloigner de la tradition. M Dauphin a su conserver quelque chose de divin sous l'abattement terrestre, une étincelle dans le grossier vase d'argile. Le dessin est d'une pureté digne d'être étudiée, la couleur harmonieuse.

M. Wickemberg peint avec tant de vérité la glace et les brumes d'hiver, que, dans un moment d'hallucination, nous nous sommes surpris à penser comment M. Wickemberg peut-il peindre ayant si froid? Qu'y a-t-il dans son effet d'hiver? Des enfants aux visages gercés et pincés par la brise glaciale, un chasseur, des chiens, une cabane, un ciel brumeux, voilà tout. Mais la glace brille, l'atmosphère est parsemée de points scintillants; il fait vraiment froid dans ce tableau. Le second paysage de M. Wickemberg est moins heureux. L'eau est de plomb ou de glace salie. Ce serait plaisant que M. Wickemberg ne sût pas faire l'eau liquide Qu'il nous ôte vite ce doute de l'esprit. Ce tableau est peint beaucoup trop vite.

Les actions de grâce que des moines rendent au ciel qui, dans un moment de disette, leur envoie des vivres, voilà un sujet peu digne d'être chanté; mais il a fourni à M. Granet l'occasion de peindre des voûtes claustrales et des figures encapuchonnées, deux choses qu'il fait admirablement, comme vous savez. Seulement les tableaux de M. Granet, cette année, ne lui font point faire un pas en avant.

Que de mystère et d'ineffable volupté sous *les Feuillages* de M. Nestor d'Andert. — Les branches sombres forment une alcôve mystérieuse et frémissante. N'entendez-vous pas ce concert aérien dont les rossignols sont les ténors et que les insectes brodent de leurs trilles continues. Toutes les fleurs sont des cassolettes où Dieu lui-même a déposé le parfum. Une femme est assise au bord de ces eaux claires et lentes. Ce paon qui fait briller dans une échappée de jour ses reflets métalliques, ne semble-t-il pas quelque bijoux précieux incrusté de pierrerie, comme il s'en trouve dans un boudoir de femme? Ce paysage de M. Nestor d'Andert est d'une élégance infinie, d'une couleur riche, et l'artiste s'est montré aussi gracieux poëte qu'il est peintre habile.

Un artiste qui s'est montré aussi paysagiste vrai et coloriste profond, c'est M. Menn, que nous ne connaissions que pour ses tableaux historiques.

Sa vue est prise dans les Apennins, sur le versant de la Toscane. Si c'est par plaisanterie qu'on a placé ce charmant paysage de montagnes dans les cimes élevées du salon, la plaisanterie est de bien mauvais goût C'est au salon surtout qu'il convient de dire : Ceux qui sont abaissés seront élevés; les tableaux du troisième étage, on ne les regarde pas plus que les plafonds.

L'espace nous manque pour parler en conscience des belles batailles navales de M. Aug. Mayer. Les marines de ce peintre sont des meilleures que nous connaissions.

Devant le tableau des *Ruines de Thèbes*, par M. Labouère, on se laisse aller d'abord à la rêverie; car la rêverie est une fée à qui il faut surtout des palais écroulés et de riches dévastations. Ces tronçons de colonnes, ces murs de briques, ces propylées aériens, ces sphinx qui seuls savent le secret de cette civilisation disparue, et qui n'en disent mot, ces hiéroglyphes tracés par des mains inconnues, comme les mots du festin de Balthasar, et dont le sens est aussi une menace de mort et de ruine, tout cela vous jette dans une contemplation oublieuse du peintre, et son plus grand éloge, puisqu'elle est inspirée par la vérité du tableau. J'aime ces bouquets d'arbres jaunes et roux, ces flaques d'eau violette dans les amas de briques, semblables à des veines d'agate. Le paysage a beaucoup de lumière et de repos.

Citons le *repas de la Sainte Famille*, paysage par M. Dallemagne, comme une belle étude de paysage de style.

M. Chaudelier a donné, cette année, deux petits paysages d'une exécution facile, — un peu anglaise, — et d'une jolie couleur.

CHASSERIAU, DUBUFFE, H. FLANDRIN, AMAURY DUVAL, Mlle JUILLERAT, FALCOZ, BAUDERON, SCHLESINGER, ETEX, J. VARNIER, VERDIER, JULES LAURE, LEFEBVRE, L. BOULANGER, COURT.

Grande serait notre envie de traiter bien sévèrement M. Chasseriau; mais, en dépit de ses défauts, ce jeune peintre a du talent, et il faut peser à deux fois les paroles décourageantes. Donc nous croyons qu'il suffira de faire remarquer sérieusement, et une fois pour toutes, à M. Chasseriau que les personnages qu'il peint, il leur ôte la vie; qu'il les pétrifie, mais dans une pétrification aux lignes correctes et pures, mais avec le sentiment

SALON DE 1841.

Alophe del. Imp Petit et Bertauts.

Mr ADELON.

Professeur à la Faculté de Médecine

Peint par Ch. Lefebvre.

[illegible] et Edit B. de l'Abbaye, F.S.G.

de la forme; le portrait de Lacordaire surtout est bien dessiné, et il aurait la pensée, si la pensée pouvait être indépendante de la vie.

Non pas qu'il faille sacrifier tout à l'éclat des chairs, à l'étincelle du regard, au luisant des ongles roses et aux reflets glacés des cheveux, comme le fait M. Dubuffe, par exemple; mais défaut pour défaut,—abstraction faite du dessin, — nous préférerions M. Dubuffe. Ses femmes n'appartiennent point à ce monde sans doute; mais elles ne sont pas sans vie; ce sont des sylphides, des fées, des anges transfigurés dans du satin.

En tout, il y a une juste mesure, sorte de ligne équatoriale où le soleil de l'art darde directement ses splendides rayons; M. Hippolyte Flandrin s'en approche. Le portrait de madame*** est fait dans un sentiment profond de physionomie; ces joues sont bien de chair et non pas de cette pâte luisante et cassante qui ressemble à de la laque et dont la plupart des peintres ornent leurs personnages. Mais il y a encore quelque peu d'abattement et d'*inanimation* dans cette figure. N'oublions pas cependant que c'est un portrait. L'artiste pourrait nous répondre qu'il a copié.

Il y a dans les arts un certain bien qui conduit tout droit au mauvais, si l'on ne s'arrête en chemin. La *tête* d'*Ange*, d'Amaury Duval, nous semble être une exagération de qualités qui touche de près le défaut. Robe, chair, cheveux, tout y est de la même étoffe. Mais ce défaut serait peu important si l'ensemble, par suite de cette uniformité de façon, ne se trouvait pas sans relief et sans réalité. C'est encore là de la peinture primitive. Les doigts de cet ange, posés sur sa joue, enfoncent profondément dans la chair; pourquoi? parce que la tête ne ressort pas du fond, et que le creux que font ces doigts est plus considérable de tout le relief qui manque à la tête. M. Amaury-Duval conserve mieux ses avantages dans le portrait pur et simple. Témoin le beau portrait de M. Guyet-Desfontaines et ceux de deux dames.

Citons 'élégant portrait de mademoiselle de B.. par madame Juillerat; —la plus malicieuse personne de France et de Navarre, que M. Falcoz nous représente dans ses moments sérieux, Anaïs Aubert. — Un portrait d'homme de M. Bauderon; admirons les belles soieries que M. Schlesinger a faites à mademoiselle Heinefetter; les portraits de M. Étex qui a aussi donné une *Télésilla*, dame d'Argos, d'une couleur un peu terne, mais d'un dessin savant et pur. La tête est bien celle d'une femme poëte, point d'afféterie dans l'expression; point de clinquant dans la prunelle; le regard pense bien.

C'est admirablement compris. La draperie est d'un goût exquis.— Les portraits d'Arsène Houssaye et de C. Calemard de Lafayette, deux hommes d'esprit, sont faits par M. Varnier, avec esprit et talent; des éloges au portrait de M. de Labédollierre, par Verdier, portrait élégant d'un élégant écrivain; au portrait de M. Adelon, par M. Ch. Lefebvre, remarquable pour la vérité des chairs et l'intelligence heureuse de la physionomie, et aux portraits de Louis Boulanger et de M. Jules Laure, les uns gracieux, les autres faits sévèrement et avec conscience. Quant aux portraits de M. Court, les nobles personnages qu'il a peints, doivent être très-outrés de se voir reproduits avec cette vulgarité de pinceau et cette trivialité d'aspect.

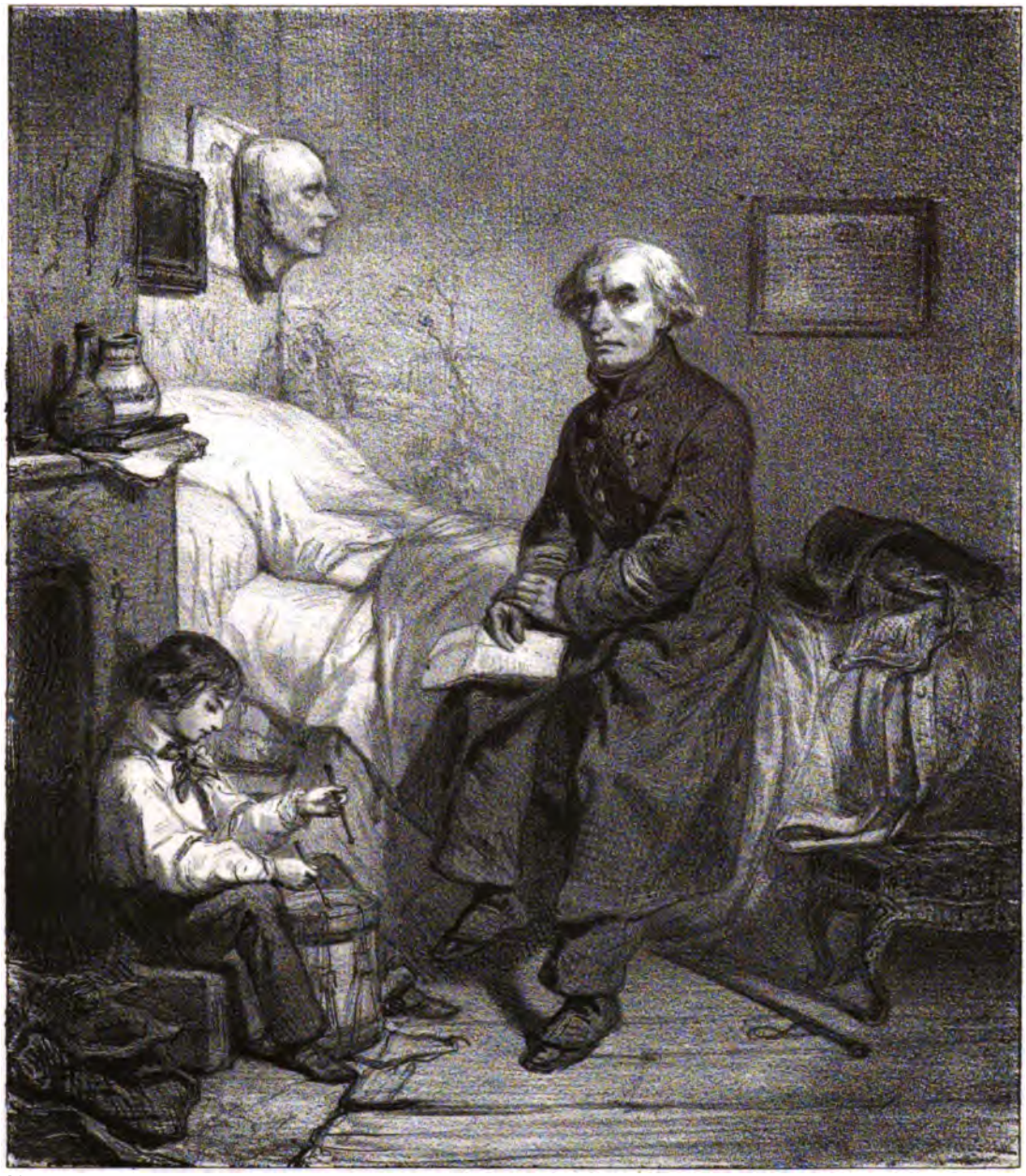
SCULPTURE.

La sculpture est l'art courageux par excellence, le seul chemin fermé du côté de la richesse. Comme Deucalion, les sculpteurs peuvent jeter une pierre par dessus leur épaule, en disant : Que *cette pierre soit homme*, mais ils ne peuvent pas dire : Que *cette pierre se fasse pain*.

M. Pradier est un des hauts représentants de la statuaire en France; cependant, cette année, il nous semble avoir oublié une des plus nobles qualités de cet art, celle qui le fait encore accepter par ce siècle de robes montantes et d'esprits pudibonds, je veux dire la chasteté. Son *odalisque* est d'une beauté lascive. Ainsi qu'on le raconte de Pygmalion, M. Pradier est devenu amoureux de sa statue; il a voulu lui donner la vie, et il a réussi à moitié. C'est un éloge et c'est un blâme. On peut dire du corps de cette odalisque : que *c'est plus que de la chair*. En effet, cette peau est quelque chose de mince, de mou, de tendu, de satiné. Quant aux formes, elles sont correctes pour le corps : la tête est d'un type vulgaire de femme galante, et trop petite; la pose est hasardée. En statuaire, les femmes qui ne cherchent à rien soustraire au regard, sont les seules qui soient chastes.

Une œuvre belle et noble, c'est le *Tombeau de Géricault*, par Étex. La composition en est pleine de simplicité et de grandeur. Géricault, couché sur un large socle, se soulève à demi; il tient encore sa palette, et son visage est déjà dévasté par le mal; le front est taillé avec une puissance et une largeur surprenantes; dans cette heure de dépérissement, il domine

A. Guillemin.



Mouilleron del.t

Imp Petit et Bertauts.

Souvenir de Gloire.

Challamel Edit. R. de l'Abbaye 4. ESC

fièrement les autres parties du visage, qui s'assombrissent; les draperies ont un naturel parfait : on n'y sent pas l'arrangement ni la prétention des plis à effet. M. Étex a du courage; il est jeune et il a un grand talent. Il y a pour celui qui travaille, comme dans la Trinité catholique, une divinité dans cette trinité de mots, la divinité de l'art.

L'*Arnina* de Bartolini a toute la pureté de l'école de Canova rendue froidement; elle représenterait l'insignifiance, si pareille divinité se trouvait dans une mythologie quelconque.

Il y a beaucoup de poésie dans la *Désillusion*, de M. Jouffroy. Cette femme est jeune encore, mais ses cheveux sont dénoués; elle a bu jusqu'à la dernière goutte de la coupe, son bras retombe, et l'amertume est sur ses lèvres. La tête est d'une expression superbe. Les yeux sont hagards, la bouche est déformée par le dégoût. Quant au corps, il est d'une beauté parfaite, et n'a pas été touché par la désillusion; cette désillusion est toute morale.

M. Maggesi a donné un *Giotto*. La pose en est heureuse; mais la figure est fatiguée; c'est la figure d'un élève de l'école du dessin, ce n'est pas celle d'un pâtre. L'épaule est un peu difforme, il nous semble que la pose ne motive pas un déplacement si considérable de l'omoplate.

Sous certains rapports nous aimons mieux le *Giotto* de M. Legendre Héral, et cependant celui-ci est un enfant qui a été trop choyé, trop bien nourri, un amour d'enfant. Le *Prométhée* du même artiste, est un homme enchaîné et qui se tord, ce qui motive une belle étude de bras et de torse; voilà tout. Quant au vautour, quant à la poitrine déchirée, il n'en est pas question. Enfin, c'est Prométhée, il faut y souscrire; nous le répétons, les bras et le torse sont très-beaux.

La pose de l'*Icare essayant ses ailes*, par M. Grass, est légère, et, pour ainsi dire déjà soulevée par les ailes. La poitrine est tourmentée. M. Grass a trop été curieux de montrer son talent d'anatomiste. Sans doute la pose tend à faire ressortir les détails osseux de cette poitrine, mais pas à ce point. J'aurais voulu voir dans la tête cette présomption de jeunesse, cette insouciance des conseils paternels qui sont la signification morale du fils d'Icare.

Le *Saint Antoine* de M. Évrard, rappelle trop le modèle; les artistes ne sont pas assez persuadés, que les vices mêlent des rides ignobles à celles que creuse le temps, et que la plupart des gens qui posent dans les ateliers, rebut du cabaret, ne peuvent pas représenter dignement la vieil-

lesse humaine, lors même qu'on leur fait endosser la robe de moine.

Je ne saurais dire ce qu'il y a de tendresse et de beauté miséricordieuse dans la tête du Christ de M. Rochet : *le Christ et les enfants*. L'enfant que la main de Jésus caresse et qui se serre contre lui avec calinerie est charmant. Celui qui est à genoux est moins heureux ; sa figure est molle et déformée. Le groupe de la jeune fille et du tout petit enfant est plein de grâce.

Décidément une redingote en sculpture est aussi horrible qu'en nature. Tout le goût du monde n'y fait rien. Dans un bas-relief pour un tombeau, M. Fromanger a représenté un bourgeois et un ouvrier accoudés l'un près de l'autre. L'ouvrier est bien, quoique son pantalon large dissimule trop les jambes. La chemise, dont les manches sont retroussées, fournit de beaux plis et laisse voir les bras nerveux Mais l'autre personnage en redingote est bien disgracieux. Est-il, en effet, plus sot vêtement que celui qui n'a ni l'avantage d'être juste ni celui d'être large et qui n'est que grimaçant. Tout ceci n'empêche pas que M. Fromanger n'ait fait preuve de talent.

Nous aurions dû parler plus tôt de *la Nymphe* de M. Chambard. Les lignes doucement arrondies du corps sont d'une souplesse et d'une harmonie parfaites. Les chairs ont une certaine fermeté virginale qui est tout un un voile de pudeur ; la tête est jolie. Cette nymphe porte à son oreille un coquillage dont elle écoute le bruissement.

Pour ce *Groupe d'enfants*, M. Feuchères a eu tort de s'inspirer des enfants sculptés sur les plafonds du palais de Versailles ou dans les jardins. Ce sont des enfants à qui il ne manque que la plus belle qualité de leur âge, le *naturel*. Quant à *la Poésie*, autre groupe. c'est encore un type de convention que vous avez vu ici, que moi j'ai vu là, qui se trouve partout.

La croupe du *Lion* de M. Rouillard et les jambes de derrière sont fort belles, nerveuses et prêtes à bondir. Pour n'avoir pas voulu être de ce type vulgaire des chiens de faïence qui tiennent une boule, la tête nous semble peu ressemblante ; c'est peut-être un lion, un lion vieux ou doué d'une physionomie particulière, mais ce n'est pas le lion.

Mentionnons les bustes des deux Dantan, le *Groupe de l'enfant, le chien et le serpent*, par M. Gayrard père,—le corps de l'enfant est fait admirablement. — Le buste d'*Anna Thillon*, par M. Gayrard fils, le bas-relief d'*Eudore et Cymodocée*, par M. Tenerani. — Les médailles de M. Farochon, et la *Vierge en prière*, de M. Mercier.

Challamel Ed. R de l'abbaye 4 Es St Gn

Imp. Petit & Bertauts.

LE BARON TAYLOR.

par Lunteschutz

Salon de 1841.

ARCHITECTURE.

Nombre d'architectes ont, cette année, exploré, réédifié des monuments d'art, reproduit ou projeté des réparations de l'antiquité ou du moyen âge, car l'architecture aujourd'hui pourrait se représenter par une momie ayant une tête et des bras vivants; car elle appartient pour deux tiers au passé, à la vie des souvenirs, pour un tiers seulement au présent, à la vie des hommes. L'architecture est représentée par MM. V. Horeau, Travers, R. Roux, A. Lion, E. Lacroix, H. Durand, Desmarets, L. Cerveau, Boeswilwald, Lenormand et Bourguignon. Sachons-leur gré de nous avoir conservé ces monuments de l'histoire de l'art.

M. Hittorf a exposé deux projets de nouvelle application du système de suspension au moyen de câbles en fil de fer. L'un, avant-projet, l'autre projet ayant subi l'épreuve de l'exécution à la rotonde du Panorama, aux Champs-Élysées.

MM. Cannissié et A. Thierry ont exposé des projets de monuments particuliers où il y a du mérite.

GRAVURE.

Cette année, la gravure est dignement représentée au Salon, malgré l'absence d'Henriquel-Dupont; elle est représentée par des noms moins populaires, peut-être, mais par des talents expérimentés, tels que Forster, qui a donné *Sainte Cécile*, d'après Paul Delaroche, gravure d'une pureté extraordinaire de burin et d'un agencement adroit de tailles; le baron Desnoyers, à qui nous devons *la Jardinière de Raphael;* Leroux et Richomme, qui ont gravé, l'un, *la Vierge à l'Étoile*, d'après Pinturicchio; l'autre, *la Vierge au Silence*, d'après Annibal Carrache; Bridoux, dont la reproduction de la *Vierge aux candélabres*, d'après Raphaël, est fort belle, toutes gravures où les artistes ont fait preuve d'une grande habileté d'exécution.

La gravure à l'aquatinta et à la manière noire, manque souvent de la

science du dessin et du faire, mais elle a plus le secret du goût public. Dans ce genre citons : *les Pêcheurs de Léopold Robert*, par Prévost, gravure réussie autant que le procédé le permet; le *Portrait de Rachel*, d'après A. Charpentier, par M. Sixdeniers; le portrait de la marquise de Montaigu, par M. Alexandre Manceau et l'exposition annuelle et toujours la même de MM. Rollet, Jazet, Allais et Chollet.

LITHOGRAPHIE.

La lithographie est représentée par MM. Bayot, Champin, Desmaisons, S. Tessier, P. Saint-Germain, Prat, Victor-Petit, Marin-Lavigne, R. Masson, Emile Lassalle, J. Llanta, H. Eichens et mademoiselle Feillet, par Léon Noël, qui a reproduit avec une inimitable fraîcheur de crayon le portrait de S. M. la reine, d'après M. Hersent. Disons ici que M. Léon Noël a exposé deux tableaux qui nous ont fait connaître cet artiste sous un nouveau côté où il pourrait réussir s'il persistait.

M. André Durand ne nous fait pas défaut, il a exposé de magnifiques dessins et de belles lithographies, dont plusieurs font partie de *l'excursion pittoresque et archéologique en Russie*, sous la direction de M. le prince Anatole de Demidoff. M. André Durand est toujours en progrès.

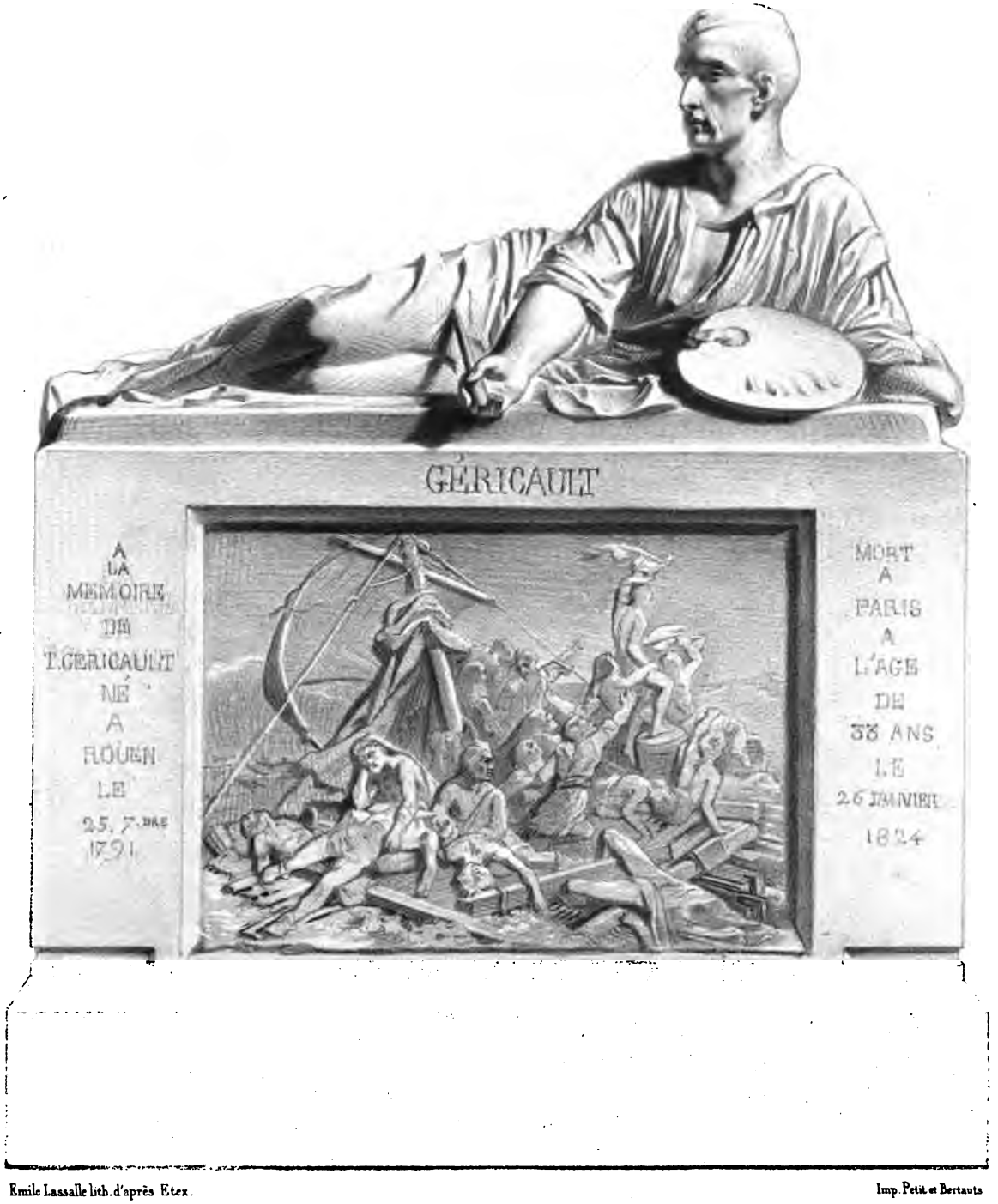
La conscience est dans l'intention; la justice est dans le résultat.

Nous avons été consciencieux; nous espérons avoir été juste.

Mais après avoir passé tant et de si longues journées, en travers du flot de la foule, à explorer ces deux rives de cadres dorés et de couleurs qui se chamaillent, après avoir apprécié tant d'œuvres diverses et cité tant de noms, nous ne dirons point :

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

Non, cette nuit dans nos rêves passeront comme un remords des noms flamboyants qui auraient pu trouver place aussi dans ces pages; car nous



Émile Lassalle lith. d'après Etex. Imp. Petit et Bertauts

Tombeau de Géricault.

(Statue en marbre) par Etex.

Challamel, édit. 6, rue de l'Abbaye.

eussions dû donner des pages à l'*Homère* de M. Leloir, au *Combat du sig* de M. Beaume, à l'*Enfant prodigue* de M. Couture, à la *Sainte Famille* de M. Mottez, au *Saint Sébastien* de M. Carbillet, aux *dessins* de M. Sudre, d'après M. Ingres

Certes, nous eussions dû parler de MM. Verboeckoven, Jouy, Lauvergne, Sebron, Devéria, R. Cazes, J. et W. Callow, Guiaud, Serrur, Giraud, Loubon, Mercey, A. Moynier, Misbach, Goyet, Couveley, Géniole, Lunteschutz qui a fait un excellent portrait du baron Taylor, J. V. Bertin, Brémont, Galimard, Jollivet, Riss, etc. Mais il est un oubli qui veut être réparé, pour lequel nous aurions volontiers fait un *erratum*. Nous voulons parler de M. Guillemin. Ses six petits tableaux sont charmants de finesse et de gaieté de bon goût. Beaucoup d'esprit dans les détails, d'expression dans les physionomies, l'intelligence comique et quelquefois profonde du sujet, un bon sentiment de la couleur placent M. Guillemin à un beau rang, son *souvenir de gloire*, est une composition touchante et d'un ordre élevé. Enfin, il eût été bien de vous dire aussi un mot agréable des belles natures mortes de M. Balan et de mademoiselle Élise Journet. Tant de gens font bien aujourd'hui! Si cette progression continue, savez-vous comment on fera un salon dans dix ans? on ne rendra compte que de ceux qui feront sublime, et de ceux qui feront mauvais, il n'y aura rien à dire.

FIN.

CLASSIFICATION

DES

DESSINS DE L'ALBUM DU SALON DE 1841.

	Peints par MM.	Reproduits par MM.	
Scène d'inquisition.	Robert-Fleury.	Mouilleron.	Pag. 1
Michel-Ange gardant son serviteur malade.	Robert-Fleury.	Henriquel-Dupont.	3
Benvenuto Cellini dans son atelier.	Robert-Fleury.	Mouilleron.	5
Un naufrage.	Eug. Delacroix.	Français.	7
Portrait de M. C. Delavigne.	H. Scheffer.	Alophe.	9
Hallali sur pieds.	G. Jadin.	Eug. Cicéri.	11
Un torrent (Italie).	Paul Huet.	H. Baron.	13
Abdication de Charles-Quint.	Gallait.	Bayot.	15
Une halte.	Tony Johannot.	Tony Johannot.	17
Héroïsme de l'équipage du vaisseau le *Vengeur*.	L. F. Leullier.	Mouilleron.	19
Le pasteur Laestadius instruisant des Lapons.	Biard.	Chazerain.	21
Combat d'un vaisseau français contre vingt-cinq galères espagnoles. (1634.)	Th. Gudin.	Eug. Cicéri.	23
Départ des Israélites pour la Terre-Sainte.	W. Wyld.	W. Wyld.	25
L'eau bénite.	Gué.	Léon Noel.	27
Les portes de fer.	Dauzats.	Dauzats.	29
Françoise de Rimini.	Decaisne.	Alophe.	31
L'enfance de Ribéra.	H. Baron.	Célestin Nanteuil.	33
Paysage (Normandie).	Cabat.	Français.	35
Une villa italienne.	Th. Aligny.	Français.	37
Le goûter.	Ch. Fortin.	Challamel.	39
Sainte Élisabeth.	Mme Juillerat (Clot. Gérard).	H. Baron.	41
États-Gén. de Paris sous Philippe de Valois. (1328.)	J. Alaux.	Louis Lassalle.	43
La dispense du carême pour le beurre et les œufs.	C. Jacquand.	H. Baron.	45
Place du marché, à Nuremberg.	Justin-Ouvrié.	Victor Petit.	47
Vue prise aux environs de Thonon, en Chablais.	Ed. Hostein.	Ed. Hostein.	49
Tombeau de Léopold Robert.	A. Dauvergne.	Marvy.	51
Vue de Constantinople, prise de la fontaine du Sérail.	L. Lottier.	Mouilleron.	53
Paysage. (Tobie et l'ange.)	C. Troyon.	Eug. Cicéri.	55
Portrait de M. Adelon, prof. à la Faculté de méd.	Ch. Lefebvre.	Alophe.	57
Souvenir de gloire.	Guillemin.	Mouilleron.	59
Portrait de M le baron Taylor.	Lunteschutz.	Lunteschutz.	61
Tombeau de Géricault.	Etex.	Émile Lassalle.	63

Nota. Chez le même éditeur se trouvent beaucoup d'autres dessins d'après des tableaux exposés au Salon de 1841, prix : 1 fr., papier blanc; 1 fr. 50 c., papier de Chine. Prix pour les souscripteurs à l'*Album du Salon de* 1841, papier blanc, 50 c., papier de Chine, 75 c.

Q 2 ROB

N11569480